SEP 25 1947

ANNÉE SEPTEMBRE 1947 N° 9

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

Jérôme et Jean THARAUD : Senancour

Francis JAMMES et André GIDE : Lettres inédites

Giscard d'ESTAING : Les Emprunts étrangers et l'Économie française

Somerset MAUGHAM : Une Aventure fortuite

Pierre FREDERIX : L'Imbroglio du Moyen-Orient

Armand HOOG : L'Accident. — II

Étienne ROMAT : Gibraltar, Verrou de la Méditerranée

Jules BERTAUT : La Comtesse de Balbi

Edmée de la ROCHEFOUCAULD : Voyage au Pays des Runes

Pierre GAXOTTE et Pierre AUDIAT : Les Livres d'Histoire

LA LIVRAISON : 60 FRS

SOMMAIRE

		Pages
JÉRÔME et JEAN THARAUD	Senancour ou la Chasse malheureuse au bonheur	3
FRANCIS JAMMES et ANDRÉ GIDE	Lettres de Francis Jammes et d'André Gide	11
ED. GISCARD D'ESTAING	Les Emprunts étrangers et l'Economie française	29
SOMERSET MAUGHAM	Une Aventure fortuite	36
PIERRE FREDERIX	L'Imbroglio du Moyen-Orient	53
ARMAND HOOG	L'Accident — II..	67
ÉTIENNE ROMAT	Gibraltar, verrou de la Méditerranée ..	103
JULES BERTAUT	La Comtesse de Balbi	131
EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD	Voyage au Pays des Runes..	153
P. GAXOTTE et P. AUDIAT	Les Livres d'Histoire	159
	Notes et chronique bibliographique..	171

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

RATHENAU

par **Emile LUDWIG**

LADY MACBETH

par Robert de Traz

MANON

par Jean Cocteau

LAMENNAIS CONTRE SON TEMPS

par Adrien Dansette

LE PROBLÈME DU LOGEMENT

par Charles Ramarony

TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an, 600 francs

Six mois, 300 francs

Étranger : Un an, 720 francs; six mois, 360 francs

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)

Compte chèques postaux 360-50 Paris.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.

Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels. — Tirage : 19.000 exemplaires

Copyright by Revue de Paris *1947*

SENANCOUR

OU LA CHASSE MALHEUREUSE AU BONHEUR

« Si vous avez une fois mesuré l'infini, ne songez plus à jouir de de vos jours, car l'ignorance seule a les joies du présent. »

Tout ce que nous savons, ou à peu près, de la vie de Senancour, nous le tenons de sa fille, qui a écrit une vie de son père. Le manuscrit en a été publié par M. Michaut, dans la *Revue Bleue* en juillet-août 1906.

1770-1846, dates de sa naissance et de sa mort ; une vie obscure et morne à Paris, où il est né ; quelques voyages ; des livres tombés dans l'oubli aussitôt que parus ; des besognes de librairie fastidieuses ; une carrière de raté ; et cependant, un nom et une œuvre qui surnagent dans l'immense naufrage de tant de ses contemporains qui connurent, de leur vivant, le succès ou la gloire : c'est le destin de l'homme singulier qui a nom Senancour.

Il fut, si l'on peut dire, mécontent de la vie, dans ses parents, avant de naître. Un goût pareil de la vie religieuse avait rapproché son père et sa mère. Au lieu d'entrer chacun dans un cloître, ils se marièrent. Fâcheuse idée qui ne leur porta pas bonheur. « Tranquilles, aimants, sages, vertueux, religieux, tous deux la bonté même, écrit leur fils dans une prosopopée où il s'adresse à leurs ombres, vous avez vécu plus mal ensemble que les insensés que leur passion entraîne. Vous vous êtes mariés... pour adoucir vos peines en les partageant, pour faire votre salut : et le même soir, le premier soir, mécontents l'un de l'autre et de votre destinée, vous n'eûtes plus d'autre vertu ni d'autre consolation à attendre que la patience de vous supporter jusqu'au tombeau. »

Madame de Senancour était malheureuse par goût, et ses gémissements, comme ceux des saints, quoique très pénibles parfois, lui étaient précieux et nécessaires. M. de Senancour était religieux par devoir et sans fanatisme. On voyait comment il eût pu être heureux, dans le célibat ou le veuvage, entouré d'un petit cercle d'amis. Mais sa femme avait trouvé le moyen de le tourmenter et d'affliger tout le monde autour d'elle, en croyant sans cesse se sacrifier aux autres.

Cette personne austère, qui mit son fils à l'école de l'ennui, eut pourtant un jour du bon sens, où nettement elle l'emporta sur un époux extravagant à sa manière.

Considérant la nature méditative, mélancolique et solitaire de son fils, et se représentant ce qu'il était lui-même à son âge, M. de Senancour eût voulu que le jeune homme entrât à Saint-Sulpice. Ses raisons sont aisées à comprendre. Il regrettait toujours de n'avoir pas suivi sa vocation religieuse. Puisqu'il n'avait pas trouvé le bonheur dans le monde, son fils l'y trouverait-il davantage? Mais Madame de Senancour fut d'un avis tout contraire, et elle avait aussi ses raisons. Grand lecteur des écrivains et des philosophes à la mode, les Voltaire, les Rousseau, les Condillac, les d'Holbach, les Helvétius, l'adolescent était trop pénétré de l'esprit du siècle pour faire un bon séminariste. Elle lui passa quelques subsides, et il s'enfuit en Suisse.

Là-bas, du moins en imagination, le jeune Senancour retrouva son cher Rousseau et les *Rêveries d'un Promeneur solitaire*. Rien ne convenait mieux à ce jeune Parisien, qui venait de passer une enfance et une adolescence étriquée et presque recluse. Il connut là un moment de bonheur : « Content de posséder mon être pour la première fois, cherchant des jouissances simples et grandes avec l'avidité d'un cœur jeune et cette sensibilité, fruit amer et précieux de mes longs ennuis, j'étais ardent et paisible. »

Le malheur voulut qu'il fit la rencontre, à Fribourg, d'une jeune fille grave et triste comme lui, de bonne famille bourgeoise, dans laquelle il crut reconnaître la compagne idéale que le destin lui réservait. Une

aventure pareille à celle de monsieur et de madame de Senancour recommençait. Décidés à mener une existence cachée, loin du monde, dans quelque vallée perdue des Alpes, où ils vivraient comme dans un cloître, les jeunes gens se marièrent. Mais ils ne vivaient pas ensemble depuis un mois qu'ils s'aperçurent qu'ils s'étaient trompés du tout au tout, l'un et l'autre. La mélancolique épousée s'ennuya avec son mélancolique époux, comme la religieuse madame de Senancour s'était ennuyée avec le religieux monsieur de Senancour. La retraite dans un ermitage alpestre lui parut vite intolérable. Elle regrettait sa petite ville de Fribourg, sa famille et son existence accoutumée, si mesquine qu'elle fût. Il fallut renoncer au rêve d'un tête à tête perpétuel, dans l'admiration des sublimités de la nature. Les subsides de madame de Senancour tiraient à leur fin ; les ermites rentrèrent à Paris.

Pas pour longtemps. La Révolution survint. Senancour émigra en Suisse, naturellement. Ce fut pour y apprendre la nouvelle qu'un riche parent, dont il espérait l'héritage, l'avait déshérité. La fortune de ses parents lui échappa, elle aussi. A partir de ce moment, ce fut la gêne, une gêne qui ne devait finir qu'avec sa vie et dont il a analysé les effets avec la subtilité d'un homme habitué à toujours regarder en lui-même : « Passer dans l'incertitude les années de sa jeunesse et consumer celles de la force dans une contrainte inévitable ; faute de succès, renoncer à la simplicité qu'on voudrait toujours ; se charger de travaux inutiles ; s'attacher à des soins aggravés par le dégoût ; se sacrifier pour des proches qu'on ne rend pas heureux, ou s'abstenir attentivement de se lier avec des personnes qu'on eût beaucoup aimées ; constamment sincère, éviter la franchise avec une âme vraie et des sentiments élevés ; ne montrer ni noblesse, ni énergie, taire à jamais ses meilleurs desseins et n'accomplir les autres que très imparfaitement : cela s'appelle n'avoir pu conserver une partie de sa fortune. » Voilà qui est fermement exprimé, parce que très franchement senti. Senancour, sans argent, sans succès, sans tendresse, après avoir espéré la fortune, la gloire, l'amour, méprise son destin.

Avec l'âge, l'humeur de sa femme ne s'était pas améliorée. Elle était devenue « taciturne, impérieuse, austère et brusque ». Taciturne, il l'était lui-même ; impérieux, austère et brusque, il l'était aussi. Mais ce qu'il acceptait comme une condition de sa nature, il ne l'acceptait pas chez sa femme. Les deux enfants qu'il en avait eus n'avaient pas égayé son foyer : ils lui rendaient seulement plus sensibles les mesquineries de l'existence à laquelle il était réduit. Il eût voulu se confiner dans la méditation et la contemplation ; et voici qu'à tout moment les trivialités de son ménage le ramenaient désagréablement aux soucis les plus plats. A travers le récit de mademoiselle de Senancour, on entrevoit ce que fut la vie de son père : un enfer silencieux, où tout se passe sans cris, sans tapage, en drames muets, presque sans paroles, où l'on a à peine besoin de se faire des reproches pour se torturer l'un l'autre.

Senancour dut souffrir d'autant plus qu'il se croyait doué de toutes les vertus qui doivent appeler la tendresse, une âme aimante, douce, pitoyable. Et il était bien sans doute tout cela ; mais il était aussi un de ces êtres qui se rendent insupportables par une exigence tâtillonne, le sentiment vaniteux de leur supériorité, une confiance en eux inflexible.

Tout le monde a connu de ces personnages perdus dans la méditation des plus hautes pensées et qui sont positivement insupportables, parce que tout ce qui contrarie, si peu que ce soit, leur sensibilité exaspérée les irrite et les met en boule. Moins vertueux, moins contemplatifs, moins parfaits, ils seraient plus aimables.

« Si j'avais eu la sagesse de rester célibataire, se disait Senancour, j'aurais été plus heureux. »

Un moment vint où, sans éclat, sa femme et ses enfants tirèrent de leur côté, le laissant à ses méditations.

Délivré d'une chaîne de soucis mesquins, il tomba dans une autre sorte de tourments, qui n'étaient pas moins pénibles, mais qui allaient mieux à son caractère, car ils fourniraient une matière plus riche à ses rêveries.

Il crut trouver dans madame Del... une âme apparentée à la sienne. Pour toutes sortes de raisons (dont l'existence d'un mari), ces amours n'aboutirent à rien, qu'à le sortir d'une torpeur qu'il ne pouvait plus secouer qu'avec le vin, le thé, et peut-être aussi certaines drogues propres à l'introduire dans ce qu'on appela plus tard les paradis artificiels.

Dans sa mélancolie amoureuse, il découvrit de l'intérêt à la vie. Il s'aperçut qu'il pouvait avoir encore du désir et « la perte, la seule vraiment irréparable, est celle des désirs ». Il s'aperçut aussi que, dans l'état de tristesse, on éprouvait avec plus d'intensité ce qui se passait en soi. Et ce qui se passait en lui-même, c'était vraiment la seule chose qui pouvait l'intéresser. « Nous ne sommes presque jamais nous-mêmes ; nous pensons jusqu'à la fin d'autres rôles que les nôtres. » Il s'agit pour lui désormais d'être vraiment lui-même, de s'en aller à la découverte de son moi le plus profond, avec le secret espoir de n'y arriver jamais, car il est bien vrai que nous souffrons de n'être pas tout ce que nous pourrions être ; mais si nous nous trouvions complètement dans l'ordre de choses qui manque à nos désirs, nous n'aurions plus ni cet excès de désirs, ni cette surabondance des facultés : nous ne jouirions plus du plaisir d'être au delà de nos destinées.

Conclusion : « Contentons-nous d'être dans chaque moment particulier ce que nous devons être ; plaçons-nous où il convient à notre caractère ; puis livrons-nous au cours des choses, en nous efforçant seulement de nous maintenir semblables à nous-mêmes. » Pour le reste, laissons faire les dieux, la Providence, la nature, comme on voudra.

C'était une idée très à la mode au XVIIIe siècle que les hommes des âges anciens avaient, sur la nature, des intuitions que nous ne possédons plus,

ou plutôt que ne possèdent que de rares privilégiés. Senancour se considérait comme un de ces privilégiés. Il écrivit un ouvrage dont l'objet était la recherche de ces intuitions perdues. « Découvrir l'harmonie d'un monde divin caché sous la représentation d'un monde visible », telle avait été avant lui l'ambition d'un de ses maîtres préférés : Bernardin de Saint-Pierre. *Les Rêveries sur la Nature primitive de l'Homme* parurent en 1799. Elles n'eurent aucun succès. En France, alors, on avait d'autres soucis.

Obermann, publié cinq ans plus tard, n'était pas moins inactuel.

Ce n'est pas, à vrai dire, un roman. On y chercherait en vain un mouvement dramatique, un milieu, un commencement, une fin, une suite d'incidents habilement ménagés, « magie de plusieurs bons écrits et charlatanisme de tant d'autres ». C'est une suite de lettres où l'auteur nous met au fait des « sensations, opinions, songes libres d'un solitaire, qui écrivit dans l'intimité, non pas pour son libraire, mais pour lui-même et quelques personnes éparses dans l'Europe » ; l'histoire d'un homme qui a refusé de prendre une profession et s'est retiré de toute vie active pour n'être attentif qu'à lui-même et au développement de son univers intérieur. Les étapes de ce développement et comment Obermann arrive à prendre conscience de ses raisons de détester la vie, voilà tout le roman.

Essentiellement, le tourment d'Obermann est de l'espèce intellectuelle. Sous l'influence de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, pendant longtemps il a cru que la contemplation de la nature suffirait à le rendre heureux, et dans les solitudes alpestres il est bien vrai qu'il a éprouvé des ivresses mystiques ineffables. Mais on se fatigue de tout, même des glaciers et des sublimes couchers de soleil dans les hautes vallées. Cette nature où il rêve de se perdre finit par l'effrayer par son silence horrible. Il voudrait pénétrer son secret. Mais ce secret, aucune religion, aucune philosophie ne l'a jamais percé. La nature inconcevable « qui contient toutes choses semble pourtant ne pas contenir ce que cherchent nos désirs... Espérer, puis n'espérer plus : voilà l'homme sans doute. Mais comment se fait-il qu'après les chants d'une voix émue, après les parfums des fleurs et les soupirs de l'imagination, et les élans de la pensée, il faille mourir ? Peut-être faut-il croire que l'humanité et nous-mêmes passons par un sinistre moment du développement universel. La force qui meut les mondes paraît vague, inquiète, énervée ou balancée par une force indéfinissable ; la nature paraît empêchée dans sa marche et comme embarrassée, incertaine. Nous croirons discerner une lueur dans l'obscur, si nous entrevoyons les mondes comme des sphères d'activité des ateliers de régénération, où la matière, travaillée graduellement et subtilisée par un principe de vie, doit passer de l'état passif et brut à ce point d'élaboration, de ténuité, qui la rendra enfin susceptible d'être imprégnée de feu et pénétrée de lumière... Si cette puissance, qui combat le repos et qui promet la vie, broie et pulvérise son œuvre afin de la préparer pour un plus grand dessein, si le monde où nous paraissons n'est que l'essai d'un monde, cette surprise que le mal

visible existe en nous ne paraît-elle pas explicable? Nous passons à l'heure du désastre. »

Cette page magnifique nous livre le secret d'Obermann : il est possédé par le mal du siècle, le mal des grands romantiques, le tourment de l'infini.

L'idée que des mondes futurs seront plus heureux que le nôtre ne saurait nous consoler d'appartenir à un univers sacrifié. Le désespoir métaphysique est sans recours : il entraîne tous les autres. Alors, que faire? Se résigner, et peut-être jouer notre meilleure chance sur une conception héroïque de la vie. A la fin de son roman, Senancour raconte que son héros, surpris par la nuit et perdu dans une haute vallée des Alpes, ne réussit à sauver sa vie qu'au prix d'un effort surhumain et, dans cet effort, il prend le sentiment qu'il a atteint le sommet de la vie. Mais on ne peut vivre ainsi perpétuellement sur les cîmes. Que faire dans le train-train des jours? S'organiser une vie confortable, avec quelques amis, quelques habitudes, thé, vin, tabac, opium; apprendre à son cœur à rester calme dans un silence odieux; à subsister dans une nature muette; bref à se préparer au renoncement total et à suivre l'appel de cet *indistinct du soir* qui semble nous dire à mi-voix : « Nos rêves, quand nous les faisons, ont autant de réalité que la vie; et la vie n'a pas plus de réalité que nos songes. C'est notre esprit qui crée le monde et ses fantômes. Tâchons que ce monde soit le plus beau, le plus noble, le plus serein, le plus cohérent possible, et nous arriverons ainsi sans peur devant la mort, qui n'est elle-même, probablement, en fin de compte, qu'une représentation de notre esprit, une illusion comme les autres. »

Obermann n'eut pas plus de succès que les *Rêveries*. On pourrait se demander si cet insuccès ne tient pas au moment où il parut. En 1804, la France est toute emportée dans l'élan héroïque de l'épopée impériale. « Est-ce le temps de lui parler de renoncement, et de dégoût de la vie? » Un élève de Taine pourrait se dire cela et il n'expliquerait rien, car dans le même instant paraissait un autre livre de désespoir, le *René* de Chateaubriand, bien inférieur à *Obermann* pour la nouveauté et la force de la pensée, et le succès fut prodigieux. Puissance de l'imagination et de l'art...

L'année suivante, Senancour publia un nouveau livre qui semble ne se rattacher en rien à ses réflexions ordinaires : un livre sur l'amour, où il étudie les questions de sexualité les plus délicates. Sa hardiesse fit scandale : elle étonne encore aujourd'hui.

Peu après l'autre guerre, un éditeur parisien, sentant que la vogue allait aux études sexuelles, eut l'idée de donner une édition nouvelle de l'*Amour*. Il demanda une préface à Barrès. Celui-ci, qui par tant de côtés ressemble à Senancour comme un frère, accepta en principe. Il ne connaissait pas le livre. Dès qu'il y eut jeté les yeux : « Mais c'est de la pornographie! » s'écria-t-il en rejetant le volume avec dégoût.

Pornographie est un gros mot. Plutôt l'ouvrage d'un esprit intrépide qui

ne recule pas devant les sujets audacieux. Le scandale dura peu. *Amour* alla rejoindre *Obermann* et les *Rêveries* dans l'indifférence du public.

Un autre homme que Senancour se serait découragé. Heureusement pour lui, il n'écrivait ni pour ses contemporains ni pour les hommes de son temps, mais, pensait-il, pour les hommes de tous les temps et de tous les pays qui aimaient se former « des idées très nettes et des conceptions désenchantées. » Son orgueil était immense et subtil. Il distinguait entre les écrivains de talent et les écrivains de génie : ceux qui apportent du neuf et ceux qui *rapetassent* du vieux. Et, naturellement, il se plaçait dans la première catégorie. Avec ce sentiment, on peut se consoler de tous les échecs littéraires.

Sa femme était morte ; ses enfants devenus grands ne lui donnaient plus de soucis ; il s'était arrangé une vie modeste sans doute, mais assez agréable d'hommes de lettres. Des amis, quelques voyages, la liberté de continuer à se regarder vivre, il ne demandait rien de plus. Les *Libres Méditations*, qui parurent en 1819, ne sont qu'une suite à *Obermann*, à la seule différence près qu'on n'y trouve même pas une apparence de roman. C'était celui de ses ouvrages qu'il préférait, peut-être parce que son insuccès fut encore plus éclatant que celui de tous ses autres livres.

Il semble qu'il avait pris *Obermann* en dégoût. Tandis qu'on le voit se préoccuper du sort des *Rêveries* et de l'*Amour*, et même en donner des éditions nouvelles, il abandonne son roman à son malheureux destin. Or, il arriva ceci. Un article retentissant de Sainte-Beuve tira, en 1823, *Obermann* du profond oubli où l'on aurait pu croire qu'il avait sombré pour toujours. Esprit réfléchi et religieux, génie tout intérieur, Sainte-Beuve s'apparentait étroitement à Senancour. Leurs idées philosophiques et morales se ressemblaient ; leur conception du roman était la même. *Volupté*, après tout, n'est qu'une réplique d'*Obermann*. Prononcer l'éloge de Senancour, c'était, pour Sainte-Beuve, se louanger lui-même.

Senancour laissa rééditer son roman. Il se fit, quelques semaines, un peu de bruit autour du livre ressuscité. Puis le silence se rétablit ; et Senancour, après comme avant, n'intéressa plus que les rares initiés, qui avaient appris à aimer la haute qualité de son esprit. Perclus de rhumatismes et d'infirmités de toutes sortes, à peu près impotent, il vivait dans une petite maison de la rue de la Cerisaie, diligemment soigné par sa fille, personne d'une forte santé, dont l'humeur turbulente s'accommodait assez mal de cette vie recluse. Des amis fidèles venaient le voir, parmi lesquels Charles Nodier, dont ce n'est pas une des moindres originalités d'avoir toujours eu du goût pour les personnages en marge de la vie commune.

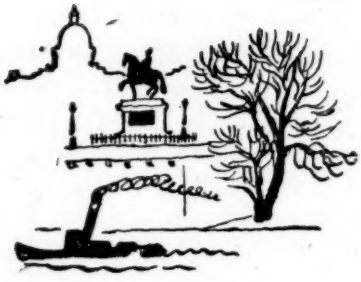
Sa mort, survenue en 1846, passa aussi inaperçue que la parution de ses ouvrages. La gloire l'avait-elle donc à jamais oublié ? Aucunement. Il avait l'admiration de Sainte-Beuve, de Balzac, de George Sand et de quelques excellents esprits dispersés en Europe. On sent son influence

chez Maurice de Guérin et Alfred de Vigny (bien que ceux-ci ne le nomment jamais), sur Amiel surtout.

Obermann continue de mener une vie souterraine. Comme *Volupté*, ce livre du désenchantement et de l'ennui n'a jamais cessé d'avoir des lecteurs. De nos jours, Jules Levallois et mon ami Joachim Merlant, mort des fatigues de l'autre guerre, lui ont consacré des études qui rendent pleine justice à Senancour comme artiste et penseur. On le traduit en Amérique et en Finlande... Son livre est ennuyeux, dira-t-on? Mais qu'est-ce qu'un livre ennuyeux? A coup sûr, il ne l'est pas pour le lecteur qui aime se pencher sur lui-même et suivre tous les mouvements de sa vie intérieure. Un livre déprimant, dit-on encore. Il ne l'est que pour les caractères débiles, qui n'aiment pas regarder en face certaines réalités redoutables. Un livre tonique, à mon goût, où l'on peut trouver des raisons de vivre puissamment et cet enseignement précieux entre tous :

« Ne pars pas tous les matins à la chasse du bonheur : c'est le plus sûr moyen de revenir bredouille. »

JÉROME ET JEAN THARAUD,
de l'Académie française.



LETTRES DE FRANCIS JAMMES ET D'ANDRÉ GIDE

Les dix-sept lettres inédites que l'on va lire font partie d'une correspondance échelonnée sur près d'un demi-siècle — de 1893 à 1938. Elles constituent, si l'on peut dire, « l'échantillon» d'un long et solide tissu d'amitié qui fut capable de résister à de nombreuses occasions de déchirure. Elles prennent une signification toute spéciale car elles ont été justement choisies parmi celles qui témoignent de la qualité de la trame aussi bien que des risques d'accroc.

Francis Jammes, André Gide, ces deux noms par leur seul énoncé, proposent — comme ces coupes de cristal différent qu'on heurte pour les faire vibrer — des résonances disparates. A chacun son mode de vibration, à chacun son rayonnement. Mais si les franchises divergentes qui se rencontrent ne fusionnent jamais, elles aboutissent néanmoins à l'harmonie, car les accords dissonants existent comme les autres.

C'est en 1893 qu'André Gide et Francis Jammes sont entrés en relation. Le premier vient de publier à Paris *le Voyage d'Urien*, un essai qui dénote, à travers la représentation la plus suggestive de la Nature, une tournure d'esprit volontiers philosophique et délibérément braquée sur les problèmes où sont posées les données de l'existence. Francis Jammes, au contraire, en révélant au public restreint d'Orthez une plaquette intitulée *Vers*, accorde la primauté à la vision et à l'imagination sur le raisonnement. Il entend pour la première fois parler d'André Gide par l'ami de ce dernier, Eugène Rouart, qui est venu faire un séjour à Pau. La réputation naissante de l'écrivain parisien éveille sur-le-champ l'intérêt de celui qui, du fond de sa province, redoute le jugement de ses aînés et voudrait prendre contact avec des hommes de sa génération susceptibles de comprendre et — pourquoi pas? — d'approuver ses tentatives d'émancipation poétique. Aussi confie-t-il à Eugène Rouart un exemplaire de sa plaquette en lui demandant de la remettre à André Gide. La réaction de celui-ci est prompte et pleine de cordialité. L'originalité des *Vers* a d'emblée conquis l'auteur du *Voyage d'Urien*, mais non moins que celle du *Voyage d'Urien* a captivé l'auteur des *Vers*.

Sur la base de cette réciproque estime littéraire va s'édifier peu à peu une amitié dont on doit admettre — pour reprendre l'expression prémonitoire mais ironique employée par André Gide dans une de ses missives — qu'elle est « un touchant épisode de l'Histoire des lettres françaises. »

En effet, la confrontation du poète d'Orthez avec « le contemporain capital » est non seulement l'une des plus inattendues mais aussi l'une des plus riches en enseignements que nous offre la littérature actuelle. Elle nous révèle d'abord les aspects intimes de deux sensibilités spontanément attirées l'une vers l'autre, puis spontanément en conflit l'une avec l'autre. Elle nous permet ensuite de découvrir et d'analyser, au delà de la personnalité des écrivains, la figure complexe de leur époque. Car Francis Jammes et André Gide font fonction de chefs de file. Ils représentent chacun une tendance de la pensée française dans la première moitié du Vingtième siècle. Et l'on se rend compte que, sous leurs plumes, s'expriment et se répondent inconsciemment deux conceptions de la Morale, contradictoires et pourtant conciliables parce que soumises avec une égale rigueur au crible de la sincérité.

ROBERT MALLET

Francis Jammes à André Gide.

[Fin janvier 1897.]

Mon cher ami,

Je n'ai pas reçu la lettre si chère à mon vain désir et que tu avais confiée à Madame Gide.

Aujourd'hui, bonnes nouvelles et de Rouart, et de Lacoste.

Il pleut comme au temps où les protestants s'étaient réfugiés dans l'arche de Noé. Régnier dirait quelque chose comme ceci :

Tout cela la mer vaste et ronde, l'empyrée,
la mouette courbe et par l'eau éclaboussée,
la gorgone égueulant la galère qui bombe,
et le corail rameux du sang que fige l'ombre,
et les poissons, et un à un, au haut des flots,
les astres jaillissant comme des javelots
mêlent à l'harmonie éternelle des mondes
l'Amour ceint de roseaux que traînent les colombes.

Toi, tu écrirais :

Nous sommes de petis agneaux perdus sous la pluie
Qui ont lu beaucoup de livres de métaphysique.
Nous croyons avoir allumé la petite lampe à pétrole
Mais quand nous avons voulu la voir
Nous l'avons trouvé toute pâle
De n'avoir plus dedans d'huile minérale
Et nous avons suivi les petits chalets
Qu'emportait l'avalanche plus que nous désolée.

Souza écrirait :

Laus,
honneur !
Ma mie,
mange la blanche mie
de pain.
Demain !
Nos chaussons sont taillés dans l'honneur
comme le manteau
du pastoureau
qui suit la jeunesse adolescente.
Haut les cœurs !
Les destriers embrassent les chimères.
Qu'on nous ensevelisse dans nos cuissards
à côté de ma Dame à robe d'enchantement,
comme des preux
joyeux !

Mallarmé écrirait :

Absent du triomphal exactement parterre
Eronyma, la loutre, et tétragone, et ment,
de n'avoir su porter au vain loyalement
la durée, ô sa sœur, du trop réel mystère.
Descombes, trop de toi, renier la Banquise !
Aussi bien que ton sort qu'injurie un moment,
Souris. Car tu sauras à ce nouveau dolmen
Le pleur figé trop tôt d'une morte marquise.

Griffin écrirait :

Aux ruisselets
verdelets,
tout le printemps
sourit parmi les blonds osiers spongieux
Où la jeune morte frileuse tremble
en chantant
à
ta
tourelle ornementée
et aux écluses du moulin de la prée.
A l'orée
de la vesprée,
des voix
du bois
tressaillent en gazouillant, fraîches et graciles
comme ma lyre !

Hérédia écrirait :

Il pleut Néère. Ici l'asile est embaumé,
où ton lièvre est fidèle à la main qui le flatte.
Mais crois-moi : le lait caille, et sois prompte. La jatte
plus qu'un cep craint l'orage ou la grêle de mai.

Mon amitié la plus respectueuse et fidèle à Madame Gide et
Je t'embrasse.

FRANCIS JAMMES.

Francis Jammes à André Gide.

Orthez, 3 août 1902.

Mon cher ami,

Schwob est nerveux. Il n'est pas étonnant que ton *Immoraliste* lui ait tapé sur les nerfs. Je t'avoue que si ce livre n'eût pas été de toi, je me fusse montré terrible dans mon appréciation, d'autant plus qu'il vaut la peine, ce livre, qu'on l'abomine.

Rappelle-toi : tu m'as dit, au sujet d'*Existences* « que tu n'avais jamais rien lu d'aussi mauvais ». C'est peut-être une impression analogue, chez Schwob, quant à ton *Immoraliste*. Puis-je sans te vexer et sans que tu le répètes, te donner l'impression de Frizeau qui est exactement, ou à peu de choses près, la mienne (j'avais pensé cela avant qu'il me l'eût dit) : si Eugène Rouart avait du génie, il aurait signé ce livre.

Et puis, ne vas-tu pas te tourmenter ? Qu'exiges-tu donc de toi-même ? N'as-tu pas derrière toi et devant toi une œuvre magnifique ? Ne seras-tu, du jour que tu voudras mettre en drames la Bible, un poète colossal ? Que veux-tu que me fasse, dans la forêt de cèdres où tu habites, cet immoraliste étriqué, même encore plus malade ? Je sais, je sais que ces choses que je te dis ici te sont indifférentes. Tu penses que je suis un mauvais critique. C'est entendu et je ne demande pas mieux. Tu penseras absurde cette lettre surtout lorsqu'un Pharamond t'aura expliqué, en un article sur la transcendance dramatique et le rôle de l'*e* muet dans l'amour, que toute œuvre n'est qu'une immense couillonnade comparée à *l'Immoraliste*, et que ton *Saül* est bon à mettre au feu. Tu es une victime des théories. Ce qui me navre, c'est que tu es né pour t'habiller de peau de chèvre et te nourrir de miel ; et tu t'obstines à te vêtir en snob et à t'alimenter avec des salades russes ; né pour jouer de la harpe et tu n'as point de plus grande joie que de pincer de la guimbarde ; né pour parler comme un prophète et tu t'es amusé (?!) dans *l'Immoraliste*, à parler comme une marionnette.

Que diable veux-tu que je te dise ?... Rien ?... Ou si : il y a une impression qui ne trompe pas, une impression qui est en dehors de l'amitié, ce je ne sais quoi dont Madame Gide parla plusieurs fois devant moi au sujet de différentes œuvres — nous n'étions cependant pas toujours du même avis. C'est le génie. Eh! bien, mon cher vieux que j'aime du plus profond de mon cœur : tu m'as un jour écrit que j'avais du génie et point de bonté. (Si tu savais ce que j'ai souffert de penser durant quelques jours, alors, que notre belle amitié pouvait se rompre, tu effacerais tes lettres d'alors!) eh! bien mon cher vieux, moi, je t'affirme aujourd'hui que tu as du génie et que tu as autant de bonté.

Tu me parles du *Roman du Lièvre* qui va paraître bientôt à la revue du Mercure ? (Mais ce qui m'ennuie, c'est que Vallette prétend que dans une revue, on ne peut « aller à la page » aussi souvent que dans un livre.) Enfin!... Chaque phrase est presque une strophe. C'est une sorte de légende pieuse. Bordeu dit que l'on ne peut écrire rien de plus beau. Moi je crois simplement que c'est digne de mes autres œuvres. Mais tu devais être distrait. Je t'ai parlé de ce lièvre dans une ou plusieurs lettres.

Je t'embrasse et ma mère vous embrasse. Mon amitié bien forte à Madame Gide. Que fais-tu en ce moment ?

FRANCIS JAMMES.

André Gide à Francis Jammes.

Cuverville, 6 août 1902.

Cher ami,

Par toutes les antennes de mon affection, je sens ta lettre. Mais ne cherche pas plus longtemps à me persuader que j'eus tort d'écrire mon livre ; tu n'y parviendrais pas. Il a vécu plus de cinq ans en moi et j'ai mis plus de deux ans à l'écrire. Je ne pouvais pas plus ne pas l'écrire que je ne peux aujourd'hui ne pas l'avoir écrit.

« Tu penses (dis-tu) que je suis mauvais critique »... Mon cher ami : je pense que tu n'es pas critique du tout, et que précisément pour cela ton intuition vierge est souvent ou fût restée juste et précieuse ; je suis donc très dispos à te croire, mais par moments je ne comprends plus qu'une chose, c'est que tu ne me comprends plus du tout.

Tu me sais compliqué, né d'un croisement de races, assis à un carrefour de religions, sentant en moi toutes les directions de Normands vers le Sud, de Méridionaux vers le Nord, portant en moi de si multiples raisons d'être, qu'une seule peut-être me demeure impossible : *être simplement.*

Et tu ne sens donc pas, avec ton simple flair, que le seul moyen que j'ai de pouvoir écrire une œuvre d'art simple, est de m'être débarrassé d'abord, dans un autre œuvre, de toute ma complexité ?... Ne sens-tu pas que si je n'avais pas écrit *Paludes*, je n'aurais pu écrire *Saül* ? Que sans mon *Prométhée*, mon *Candaule* en fût resté tout encombré et que sans mon *Immoraliste*... je risquais de le devenir. Je me purge. Et ce n'est pas la dernière fois. Dois-je me désoler si, pour cinq œuvres de moi qui te plairont, dans tout le cours de notre vie, j'en écris vingt qui te feront crier d'impatience ? Dis-toi bien que sans elles, je n'aurais pu écrire les cinq œuvres qui te plairont.

Et d'ailleurs, je ne viens pas dire que j'écris celles-ci *pour* pouvoir écrire celles-là ; ni celles-là pour les premières ; mais contraint dans chacune de me contraindre, chacune de mes œuvres est en réaction directe *contre* la précédente. Je ne me satisfais complètement dans aucune, et je ne danse jamais *à la fois* que sur un pied ; l'important c'est de bien danser tout de même ; mais à chaque livre, je change de pied, l'un étant fatigué d'avoir dansé ; l'autre de s'être reposé tout ce temps.

Autre chose : plus tu loues *Saül*, et plus tu me persuades qu'il est réussi, et plus tu me convaincs qu'il n'est pas à refaire.

Quant à l'opinion de Braun, de Bordeu, de X, de Z, je m'en fiche et m'en contrefiche, et me fiche tout autant de celles de ceux qui aiment que de celles de ceux qui n'aiment pas. Celles de ceux qui aiment mon *Immoraliste* m'importent pourtant parce qu'elles m'empêchent d'avoir peur *d'être devenu muet*. Mais je t'ai cité celle de Schwob parce qu'elle m'amuse ; il a horreur de tout ce que je fais ; il ne me pardonne pas plus

d'avoir écrit *les Nourritures* que de ne pas avoir traduit *Francesca de Rimini* ; tu juges si c'est pour ce livre que je vais commencer à m'inquiéter de son opinion. Au demeurant je garde certaine affection pour lui parce qu'il est malade et que j'ai su prendre depuis longtemps l'habitude d'être à ses yeux comme si je n'étais pas.

Cher vieux, ce qu'on dit de ton livre me paraît en effet très beau. Au revoir. Ma femme et moi saluons affectueusement ta mère.

J'aimerais te revoir ; il n'est pas impossible que je passe bientôt à Orthez. Je t'aime bien, vieux, et suis ton

ANDRÉ GIDE.

André Gide à Francis Jammes.

Mercredi [10 mars 1904, d'après le timbre postal.]

Certains jours, et des heures durant, vieux, c'est avec toi que je me désire être et je doute que tu t'en doutes à Orthez. Vu *depuis* Orthez (comme on dit à Genève), je dois parfois prendre un vilain ton plombé d'Antéchrist.

Oui, certains jours, et non des pires, ceux, par exemple où la douceur de l'air fait s'ouvrir enfin ma croisée, ceux où je me souviens, ceux où je me néglige, où je ne suis plus sûr que celui que je suis vaille celui que j'étais, où je voudrais dire à cette sorte de fatalité qui me mène (et que j'appellerais : Dieu, plus volontiers si elle ne m'éloignait pas de *ton* Dieu) : « Pourquoi m'emmènes-tu ? J'étais bien là ! La joie que tu proposes à présent ne vaut pas (vaudra-t-elle jamais ?) la tristesse de mon enfance ? J'étais poète et je suis... soucieux ». Où la simplicité m'apparaît, pour bien chanter, la chose indispensable ; où je voudrais dans l'averse d'avril, me laver... je te désire alors, vieux faune, près de moi, parce que tu représentes pour moi bien plus qu'un humble deuil de primevères, mais tout le paradis perdu de mon enfance et que tu as tort, mon pauvre ami, de croire que je pourrais jamais cesser de t'aimer ! Il me paraît même parfois que nous nous connaissons depuis bien plus longtemps que ne le permit notre histoire, tant à te relire aujourd'hui, l'émotion que m'apportent tes vers et ta figure se lie à celle que j'avais, petit enfant, quand, ne pensant à rien à force de sentir, je priais Dieu de m'épargner l'orgueil pour me permettre mieux l'amour. C'était le temps où les bois tièdes de La Roque avaient des profondeurs, hélas ! perdues ; j'y promenais ma solitude, et cet unique amour qui parfuma ma vie — et, certes, si déjà je ne récitais pas tes vers, c'est bien parce qu'alors tu ne les avais pas encore écrits ; car, à présent que je me les récite, c'est ce passé pieux que je revois, plein d'herbes, de ruissellement et de feuilles. Et même, maintenant que, plus cruellement pour moi-même que je ne l'avais cru d'abord, j'ai voulu ne garder de La Roque qu'un souvenir, ce souvenir, que le temps déjà diminue, me semble étrangement, se réduire et confusément tenir presque entier dans ces trois *Elégies* que tu y fis ; et que je ne pourrai

jamais relire sans larmes. Et pourtant, j'y préfère encore tes *Prières*. Mais je te préfère encore toi-même, et voudrais te revoir ; et je laisse sans trop y toucher, grandir en moi lentement l'espoir, peut-être, d'aller passer quelques jours, quelques heures du moins, à Orthez (y seras-tu ?) vers le milieu, la fin de mai — venant de Lamalou, où j'irai réparer la loque qu'aura faite de moi la représentation (fin avril) de *Candaule*.

Au revoir cher ami. Tu as su trouver l'autre jour, pour ma femme, lorsque tu lui écrivis à propos de notre deuil d'exquises paroles par quoi tu sais te faire aimer. Je pense bien qu'elle t'écrira dès qu'elle ne sera plus tant occupée par sœur, beau-frère, et neveu, qui passent près de nous les vacances de Pâques. Mais, en attendant, de nous, pour ta mère, nos respectueux, et, pour toi, nos très amicaux souvenirs.

Ton

ANDRÉ GIDE.

Francis Jammes à André Gide.

Orthez, 17 octobre 1904.

Mon cher ami,

Reçu ta lettre. Quant à ce qui me concerne je suis dans le pire état — pire d'autant qu'il est toujours le même et qu'il me fait piquer une atroce crise de neurasthénie qui, m'a affirmé Brissaud, ne disparaîtra qu'avec la cessation des causes morales — et le mariage!

Tu n'aurais, avec Fontaine, appris rien d'autre.

Quant à ce qui te concerne (je ne sais si tu as lu comment je te nomme dans le *Gil Blas* du 24 septembre), il s'agit de s'expliquer.

Cette méconnaissance, cet ostracisme *très voulu* chez beaucoup est abominable, car tu es avec Mæterlinck, Claudel et moi l'un des rares types vivants de cette triste génération. Néanmoins — dis-je — on sait qui tu es. Mais toujours le même renseignement — pas plus tard que vendredi dernier par une exquise jeune fille qui vint m'interviewer : « On n'aime pas, en général, le caractère de Gide ». Te dirais-je que, de la part de gens qui ne te connaissent que peu ce jugement n'a rien qui doive surprendre. Tu as quelquefois des phrases si dures — même avec tes amis les meilleurs, même avec moi — que, pour qui ne te sait pas un saint tu peux représenter le Diable. Tu peux parfois blesser si terriblement que l'on n'oublie point tes coups.

Ne vois, mon cher ami, aucune récente allusion personnelle à ce que je te dis là. J'essaie de comprendre et de te faire comprendre un état de choses aussi stupide qu'injuste.

Tu sembles en même temps, singulier état d'esprit, désirer et redouter la notoriété. C'est ainsi que, pour moi-même, tu t'affligeras d'un article écrit par Deschamps, lequel article me permet de blaguer ledit cri-

tique de la façon la plus amusante dans la préface que j'écris pour le prochain livre de Colette Willy — *Dialogues de bêtes* — Tu me répondrais peut-être que tu n'eusses pas voulu écrire une préface à ce livre ; je te dirai alors que je le trouve parfait et que cette préface est une merveilleuse occasion qui s'offre à moi d'étendre mon nom encore. « Tu écris au *Gaulois* » — m'objecteras-tu ? — Oui, pour une raison analogue et, de plus, parce que je n'étais pas content du *Figaro* et parce que je désire m'imposer de telle sorte que je puisse avoir une chaire d'où je puisse, le cas échéant, hurler.

Nous avons suivi deux voies non parallèles toi et moi. Cette gloire, avec ou sans Deschamps, je l'accepte comme d'Annunzio la sienne, un peu en comptant les articles — presque les lignes.

Les protestations de gens comme toi ne pourraient naître sans ces attaques. D'où, je les trouve excellentes. En somme, tu n'as peut-être pas plus d'ennemis que moi. Seulement ils sont de mauvaise qualité parce qu'ils sont muets.

D'ailleurs, si tu me le permets, je parlerai quelque jour de toi. Que ton orgueil ne voie pas là une reconnaissance de ma part non plus qu'une prétention. Nous avons trop, l'un vis-à-vis de l'autre, le *respect* de nos œuvres pour qu'aucune idée amicale puisse entrer dans un tel projet, et nous nous portons trop d'amitié pour que tu penses que, pour mieux être écoutée, ma voix vaille mieux que la tienne.

Parler dans *l'Ermitage* est trop restreint, on ne le reçoit guère et il va disparaître — au *Mercure*, ce n'est pas ton monde. Peut-être par Bourget pourrai-je atteindre aux *Débats* — bien qu'il soient là assez jaloux de leurs signatures. Quant au *Gaulois*, il est impossible qu'il cadre avec l'auteur des *Nourritures*... Peut-être *la Revue de Paris* ou *la Renaissance latine* — mais les Toulousains vont acheter cette dernière. Enfin, nous verrons...

Tu as eu tort de préfacer *Saül* de telle sorte que tu as l'air de t'en excuser.

— Veuille dire à Guérin que le format de ton *Philoctète* me semblerait très bien pour mes trois jeunes filles [1].

Ne viendras-tu pas me voir ? Je fais de la *bile* physiquement et moralement. *Je ne trouve de consolation que dans la prière.* Je t'embrasse en attendant tes *Feuilles de routes*. Ma bien grande affection et celle de ma mère pour madame Gide. Tu sais combien elle vous affectionne.

FRANCIS JAMMES.

1. Il s'agit non pas du poète, mais du peintre Charles Guérin qui avait projeté d'illustrer les trois romans de Francis Jammes consacrés à des jeunes filles.

André Gide à Francis Jammes.

Cuverville, 18 octobre 1904.

Cher ami,

Mon cœur et mon esprit sont occupés par ta lettre. Je me souviens de Mahomet qui, dans l'Enfer du Dante, lorsque passent Dante et Virgile s'écrie, en se montrant à eux : « Vois comme je me déchire! » Et tu me fais penser à un Virgile qui dirait : « Mon ami, vous souffririez moins si vous ne vous déchiriez pas ainsi. »

Je sais bien que, si je courais toujours le même lièvre, je trouverais le civet meilleur ; je sais bien que, sitôt que je sens s'y asseoir un lecteur, si je ne secouais pas si vite les épaules, il n'en serait pas si vite désarçonné ; je sais bien que si j'avais souri aux louanges qu'on m'a faites d'abord, j'en aurais probablement reçu d'autres ; que si je répondais aux lettres on m'en écrirait davantage ; que si je remerciais des livres qu'on m'envoie, on trouverait les miens meilleurs ; je sais bien que si les journaux ne me font pas d'annonces, c'est aussi bien que je ne leur fais pas de « papillons », que si les critiques ne parlent pas de mes écrits, c'est aussi bien que je ne les leur envoie pas ; que si les interviewers... etc., c'est que je les envoie paître, etc. Je sais que toutes les blessures dont souffre aux jours de lassitude mon orgueil, c'est mon orgueil qui les a faites. Si vraiment j'ai sale caractère, c'est pour moi plus qu'envers autrui. Il est dans ma nature que je me déchire. Laisse-moi la joie d'en souffrir tout mon soûl ; passe-moi la faiblesse de t'en avoir parlé ; et permets-moi celle d'avouer tout de même qu'un article de toi par là-dessus pourrait toucher au bon endroit et l'orgueil et les déchirures. Tu comprendrais bien mal la qualité de cet orgueil si tu crois qu'il peut en souffrir. Je n'ai jamais goûté pleinement la louange que venant de celui que je pouvais louer... Mais où mon orgueil souffrirait, ce serait d'insister davantage...

Je dois voir Guérin prochainement et lui dirai ce que tu penses du format de votre volume ; je le pense avec toi. J'attends beaucoup de ses illustrations.

Au revoir, cher vieux. J'aimerais te parler et t'écouter ; si je pouvais venir, je viendrais. Mille respectueusement affectueux souvenirs de nous deux à ta mère.

Je suis soucieux de ton attente et de ta peine, et voudrais t'écouter t'en plaindre, à ton ami

André Gide.

André Gide à Francis Jammes.

Cuverville, mardi 16 mai 1906.

Mon cher ami,

Une crainte me reste que ma lettre d'avant-hier n'ait pu te paraître un peu brève ; de là sèche, de là cassante... Enfin je me tourmente, non au sujet de ta lettre, mais de la mienne. Dès qu'il s'agit d'élucider, il n'est pas dans mes moyens de ne pas être laconique ; mais comme je serais désolé que tu prisses cela pour une volonté de l'être (laconique), je te récris d'une manière plus béotienne aujourd'hui.

J'ai eu avec Claudel, environ deux mois avant son départ, une « explication ». Comme je vous savais en correspondance, il ne me paraissait pas impossible qu'il t'en eût parlé.

Tout à la fois son zèle et ma sympathie nous blousaient sur la réalité de mon état. Non la communion avec l'Eucharistie m'attirait, mais celle avec Claudel, le désir de l'accompagner plus longtemps, certaine curiosité de sa pensée, et l'impossibilité de comprendre sans éprouver moi-même.

Si Claudel a « son Dieu » (je me souviens que ce mot dans sa bouche t'irritait beaucoup naguère), j'ai le mien, et ma faiblesse était impie qui me laissait m'en écarter ainsi. Le « péché contre l'Esprit », celui qui, dit l'Écriture, ne sera jamais pardonné, n'allais-je pas le commettre? Disons plus simplement que ce qui t'eût semblé l'acte le plus admirable de ma vie m'apparut une malhonnêteté.

Depuis, je revis Claudel ; nous allâmes dîner chez lui avec les Berthelot ; il m'écrivit. Je te dis ceci pour te marquer qu'il n'y eut pas rupture entre nous. (.....)[1]

J'ai vu Fontaine vendredi : nous avons très longuement causé ; de toi beaucoup, et de tout ce qui fait le sujet de ma lettre. J'aurais voulu qu'elle suivît la précédente immédiatement, mais j'attendais d'être au calme pour te l'écrire. Je te l'écrirais mieux si je n'avais pas les doigts gelés.

Au revoir, cher ami, si ma sympathie pour toi m'a rapproché captieusement de ton Dieu, je voudrais pouvoir espérer que l'amour pour ton Dieu ne t'éloignera pas trop de moi. Je ne peux pas croire que tu me préférerais malhonnête, fût-ce pour éviter quelque diminution de ton affection.

André Gide.

1. Quelques lignes de la lettre ont été écartées de la publication.

André Gide à Francis Jammes.

Cuverville, 19 août 1906.

Mon cher Jammes,

J'allais t'écrire, précisément, pour te demander si tu m'en voulais de la dernière lettre que tu m'avais écrite. La pièce de vers que tu m'envoies me fait espérer que non ; pourtant un mot de toi me ferait plus de bien encore s'il m'apprenait que tu n'as pas voulu me blesser en m'écrivant d'une manière si dure et que la meurtrissure dont je souffre encore, autant qu'au jour où je lus cette lettre, est le simple résultat du heurt de nos deux caractères.

Je puis me consoler au sujet de cet essai sur mon œuvre que tu me permettais d'espérer, encore que ç'ait été la plus dure déception de ma « vie littéraire » ; mais j'estime les raisons qui te forcent à y renoncer sans un mot de regret, autant que celles qui d'abord me poussèrent à te prévenir. A cela je puis dire : tant pis. Sitôt après, je n'eus qu'un souci : garder du moins ton amitié et ne point trop m'avouer la peine que me causait ton abstention ; c'est là ce qui me fit, après une première lettre un peu brève et que je pus craindre de te voir mal interpréter, te récrire d'une manière plus explicite. Je reçus, en réponse à cela, quelques lignes si hautaines, si dédaigneuses, où tu parlais de « ton Claudel » d'une manière si possessive — comme si tu devais le défendre contre quelque perfidie de ma part... Les larmes me sont jaillies des yeux en te lisant. Il est certain, pour moi, que tu ne te rends pas compte de ce qu'il y avait de cruel dans tes phrases — ou sinon tu ne mérites guère l'affection que je garde pour toi.

Ta supériorité fut d'autant plus facile que je suis très souffrant depuis trois mois. De perpétuelles insomnies ont fini par m'user à ce point que j'ai dû interrompre tout travail, toute correspondance ou presque, et même la lecture ; et je déplore d'avoir, à cause de cela, dû renoncer à l'article que je me promettais d'écrire sur l'*Eglisé habillée de feuilles*, dont je suis certain que j'eusse bien parlé ; je le déplore d'autant plus que tu pouvais prendre mon silence à ce sujet pour un reflet du tien ; et j'aurais trouvé quelque satisfaction, au contraire, à dire tout le bien que je pensais de ton poème. — Ceci joint au chagrin que m'a causé ta lettre, garde son amertume aussi fraîche qu'au premier jour. J'y reviens malgré moi sans cesse. Je me redis la phrase d'une lettre éplorée de Bonheur, sitôt après la mort de Carrière : « Reçu de Jammes une lettre qui sera une des tristesses de ma vie. » Je ne sais ce que tu pus lui écrire ce jour-là, mais ce que tu m'as écrit est bien pire.

Je voudrais te parler de tes derniers vers ; j'ai trop de larmes dans la voix. Je m'attends à ce que cette lettre t'importune, te dérange, te

gêne, et que, simplement, tu m'en veuilles un peu plus de t'apprendre ce que tu m'as fais souffrir — puis, d'un coup d'épaule pieux, me jettes par-dessus bord.

Je suis cependant, et très tendrement ton ami

ANDRÉ GIDE.

Francis Jammes à André Gide.

Orthez, 21 août 1906.

Bien cher ami,

Je ne me doutais point de l'état dans lequel t'avait plongé ma lettre. Je me souviens de ce que le jugement que tu portais sur Claudel ne m'avait pas plu. Mais je ne me rappelle pas que ma lettre fût autre chose qu'une affirmation de mon estime pour lui et qu'une confirmation du sens dans lequel j'avais entrepris mon article sur toi. Certaines phrases de toi, une lettre de Madame Gide, etc... m'avaient donné à penser que tu commençais de réentendre cette belle Voix dont parle Dante en ce passage que tu mis en épigraphe au cher livre que tu m'as offert. Tu m'écrivis qu'il n'en était rien. Dès lors, continuer cette étude, et surtout la publier, m'eût placé dans la situation d'un homme qui veut à toute force prouver à un nègre qu'il est d'un nègre d'être blanc. Mais je t'avoue n'avoir pas brûlé ce qui est fait de cet article, non seulement parce que ce m'est une joie de songer à toi quand je regarde ce travail laissé là, mais parce que j'ai une autre conviction. Bien que tu m'aies écrit que j'étais comme celui qui, ayant trouvé son remède, l'offre à qui n'en a pas besoin, ma certitude, c'est que tu souffres de ne plus pouvoir étendre ton cœur au delà de ce qu'une philosophie néfaste, à mon sens, te circonscrivit. Je ne dirais cela ni à tel, ni à tel qui, ayant adopté le même système que toi, s'y maintiennent à l'aise parce qu'ils n'ont pas de grandes ailes. J'ai peur, cher ami, qu'il n'y ait en toi un peu de respect humain à abandonner tes théories — comme si ces théories avaient une importance quelconque dans ton œuvre passée! Comme si, malgré ce qu'ils peuvent ne pas penser et écrire, ton œuvre n'était point toute passion et, avant tout, poétique. Certes! Si tu devais avoir quelque plaisir à lire quelque jour cette étude, j'aurais une joie plus grande encore à la compléter. Ne te fais pas illusion. Le mal dont tu souffres à présent n'est point du ressort d'un médecin. Tu es, physiquement, robuste. Mais Dieu ne veut pas te lâcher. Tu peux lui être trop utile! Et sa main te courbera comme elle m'a courbé, t'inclinera jusqu'à ce que tu ne rencontres plus, comme le Juif de Villiers, qu'une Croix où te raccrocher — ou que, sous ton échine, le roc impénétrable et nu de la Foi. Dieu veuille, cher ami, et je crois qu'il le voudra, te conduire à Lui par une voie moins âpre que la mienne! Je t'assure que mes lettres, celles dont tu te plains et celle dont Bonheur s'est plaint à toi n'ont rien de

blessant. (La lettre à Bonheur ne portait d'ailleurs absolument que sur ma manière d'envisager la mort peu chrétienne de Carrière.) Vous ne vous rendez pas assez compte, vous qui excusez en théorie les pires méfaits, qu'il est dur de marcher, par ordre d'en haut, sur une route qui est la mienne, nu pied, sans amour humain, et que cela implique un durcissement de la plante des pieds et une inflexibilité du torse. Je pressens que tu eusses préféré à ma dernière lettre une lettre comme celle que jadis nous nous écrivions avec Rouart, quitte le lendemain, à quelque grande effusion de cœur. Mon ami, mon cœur *plus que jamais* est près de toi. Il n'a jamais cessé d'y être. Mais je sens bien — si j'ai quelque bonté — que les gestes qu'elle a aujourd'hui s'accomplissent dans un certain ordre. J'aurais pu craindre quelque diminution de ma sensibilité poétique. Ç'a été le contraire. Tu as lu mon poème sur le Cayla et *l'Église habillée de feuilles*. Comprends donc bien ce que je t'explique ici : Je *crois* que l'abandon de mon étude sur toi n'est que provisoire parce que je crois que ton *Amyntas* clôt définitivement le cycle de ton Nietzschéisme [1]. Je crois cela fermement, non point seulement parce que je le désire, mais parce que tu étouffes dans cette cage étroite et parce que je constate que tu as tiré de cette doctrine étriquée tout ce qui était humainement possible, et parce que ce mannequin sans importance sur quoi tu étendis longtemps tes somptueux brocarts, ne peut plus les soutenir. Tu le sens bien!

Allons, cher vieux, courage! Tu n'as en ce moment qu'une crise morale. Tu vas nous offrir de nouveaux chefs-d'œuvre. Cela est certain car tu es aussi *nécessaire* à la France des Lettres qu'un engrenage indispensable à la marche d'un vaisseau. Tu sais que j'ai nommé aussi Claudel et Mæterlinck. J'ajoute volontiers Suarès qui est un grand poète et un grand penseur.

Et toi, si tu l'en trouves digne, ajoute à cette liste, en l'embrassant comme il t'embrasse, du fond du cœur,

ton ami,

FRANCIS JAMMES.

Souvenir bien affectueux de ma mère et de moi à madame Gide. Si ça t'amuse de lire deux articles que j'envoie au *Figaro* pour rendre compte du Pèlerinage National à Lourdes, je t'annonce qu'ils paraîtront bientôt. Je dis qu'ils paraîtront bientôt parce que j'ai exigé, cette fois, 400 francs payés d'avance.

F. J.

1. En réalité, l'abandon par Francis Jammes de son étude sur André Gide sera définitif.

André Gide à Francis Jammes.

27 janvier 1909.

Cher ami,

J'hésite depuis quelques jours à te parler de quelque chose qui me tient au cœur, et je temporise parce que je voudrais ne t'en parler que très bien. Tu m'as dit un jour en riant : « Il suffit que tu t'occupes d'une revue pour qu'elle meure » — ou je ne sais quoi d'approchant. Et en effet, il se trouve que j'ai tué, au mois avant-dernier, la *Nouvelle Revue Française*, parce que son premier numéro (qu'on t'aura sans doute envoyé) me déplaisait. Prétextant de l'indécence d'un article contre Mallarmé et du médiocre snobisme d'un article sur d'Annunzio, articles passés tous deux sans l'assentiment du Comité de direction, ledit Comité s'est soulevé en masse et a débarqué Montfort — qui s'en est allé reformer ses *Marges* d'antan.

Je tiens à dire ici que les uns et les autres sommes restés dans les meilleurs termes avec Montfort : simplement, nous avons d'un commun accord jugé notre association discordante, sans signification, etc.

Comment elle s'était formée, bien contre mon gré du reste, c'est ce qu'il serait trop long de t'expliquer. Trop long aussi de t'expliquer par quelles alternatives nous avons passé. Sache seulement qu'après avoir résolu de mourir, la Revue s'est reformée comme d'elle-même, très homogène cette fois, encouragée par un extraordinaire mouvement de sympathie, venant autant de l'étranger que de Paris, et qu'après avoir patienté tout le temps nécessaire pour nous assurer une saine administration, un nombre suffisant d'abonnés et surtout assez de copies et d'assez bonnes pour répondre de la qualité d'une série de numéros, la *Nouvelle Revue Française* va s'élancer dans la carrière le 1er février prochain. Cette fois-ci, ce n'est point moi qui ferai mourir la Revue ; c'est plutôt elle qui... si quelques amis (me permets-tu de te compter parmi ceux-ci ?) ne m'aident très sérieusement. Si je ne t'ai point parlé plus tôt de tout ceci, c'est que je me faisais un point d'honneur de ne t'inviter dans cette affaire qu'après m'être trois fois assuré de sa qualité. Nous avons avec nous Verhaeren et Griffin ; c'est bien ; mais nous voulons n'en pas abuser ; les deux seuls noms qui nous importent vraiment, c'est celui de Claudel, c'est le tien. Claudel, qui voulait bien me donner *l'Echange* lorsque je le lui demandai pour *l'Ermitage*, répondra favorablement, je n'en doute pas, à la lettre que je lui écrivis au commencement de ce mois. Philippe nous donne son roman. Moi-même j'y donne le mien, malgré la lettre de Ganderax que j'ai reçue dernièrement, me le demandant pour la *Revue de Paris*. Car nous sommes décidés à ne pas publier seulement de petites choses, mais autant que possible, le plus important et le meilleur de chacun de nous. Nous sommes également décidés à faire très bonne la place des jeunes. Enfin, nous voudrions réaliser ce que

l'Ermitage aurait dû être, ce qu'il a *presque* été parfois... Du temps a passé depuis — et je crois que nos volontés sont plus solides et... meilleures. Et voilà! Songe à nous.

J'attends avec impatience tes *Rayons de miel* dont me parlait Mithouard ; il va faire paraître en grand format mon *Retour de l'Enfant prodigue*.

Au revoir, cher ami... A bientôt une autre lettre parlant d'autre chose.

Très ton

ANDRÉ GIDE.

[A cette lettre était joint un prospectus de la *N. R. F.*, ainsi rédigé :]

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Revue mensuelle
de littérature et de critique.
78, rue d'Assas, 78,
Paris.

Dépositaire général :
E, Druet, 108, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

SOMMAIRE. — 1er FÉVRIER 1909.

JEAN SCHLUMBERGER	CONSIDÉRATIONS.
LUCIEN JEAN	L'ENFANT PRODIGUE.
JEAN CROUE	RIVAGES.
MICHEL ARNAUD	L'IMAGE DE LA GRÈCE.
ANDRÉ GIDE	LA PORTE ÉTROITE (1re partie).

Comité de Direction :
JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS, JEAN SCHLUMBERGER.

André Gide à Francis Jammes.

Mercredi soir [décembre 1909.]

Cher ami,

Le pauvre Charles-Louis Philippe est mort hier. Je t'écris, tout accablé par l'affreuse nouvelle. La fièvre typhoïde qui s'était déclarée il y a dix jours semblait d'abord des plus bénignes ; puis dimanche, brusquement, la méningite s'est déclarée ; il n'a, depuis ce moment, pu reprendre connaissance. Je l'ai revu longuement hier, mais ce n'était déjà plus qu'un absent. Tu te souviendras de ces journées de La Roque où tu me parlas de lui pour la première fois et me dis : « *Tu devrais lui écrire* », ce que je fis aussitôt.

En rentrant de la maison Velpeau où repose le corps que nous accompagnerons demain jusqu'à son petit village de Cérilly par Moulins (l'inhumation aura lieu vendredi matin), je trouve ta bonne lettre et l'amusant et charmant onglet à épingler sur ton *Journal d'un mendiant*.

Merci, cher vieux. Mon cœur est si tendre ce soir que ce témoignage d'affection s'y enfonce.

Très ton

ANDRÉ GIDE.

Francis Jammes à André Gide.

Orthez, 1er janvier 1910.

Mon cher Gide,

Je crois que de continuer ma collaboration à la *N. R. F.* accentuerait des divergences qui existent entre nous. Je te prie donc, pour m'éviter un nouveau travail, de vouloir bien me retourner, avec les lignes que tu m'avais demandées sur Philippe, la copie de sa lettre. Je me réserve de les utiliser ailleurs.

Ceci est bien pesé et je ne reviendrai pas là-dessus, encore que l'attachement que j'ai pour toi ne doive pas être diminué par cette presque amusante discussion qui s'élève entre nous dès que je prends part à une revue que tu diriges. Mais tu serais toi-même désolé que notre vieille amitié intervînt pour m'obliger à accepter une chose qui me désoblige.

De nous tous pour vous les souhaits d'une heureuse année.

FRANCIS JAMMES.

André Gide à Francis Jammes.

2 janvier 1910.

Mon cher ami,

Je te retourne donc ton manuscrit.

Peut-être, en relisant ton « chapeau », te rendras-tu compte toi-même de ce qu'il a de méprisant pour Philippe... ou d'incompréhensible [1].

L'élégie funèbre que Claudel nous a envoyée hier ouvrira notre numéro plus affectueusement. Il ne s'agit pas ici de littérature ; il s'agit d'honorer un ami mort. Ta note initiale marquait que tu ne le faisais qu'à contre-cœur.

N'est-ce qu'avec moi que tu as eu des « difficultés » ? Pour moi je n'en ai jamais eu qu'avec toi (et une fois avec Griffin) qui est bien celui avec qui j'eusse désiré le plus n'en pas avoir.

J'ai pris copie de la lettre de Philippe que nous donnerons dans notre « choix », même si tu devais la publier ailleurs auparavant ; il n'est point de lettre de Philippe qui puisse, tout en te louant, aider à l'aimer davantage.

Au revoir, cher ami. Mille vœux affectueux pour vous tous.

Ton

ANDRÉ GIDE.

1. Francis Jammes avait rédigé, à la demande d'André Gide, un article sur Charles-Louis Philippe, qui devait paraître dans le numéro de la *N. R. F.*, consacré au romancier mort. Après avoir pris connaissance de l'article, André Gide lui avait demandé d'en changer le ton qui, à son avis, ne convenait pas à l'esprit du numéro spécial.

Francis Jammes à André Gide.

Orthez, 14 avril 1911.

Cher ami,

Tu me blâmeras d'autant plus d'avoir été si long à te remercier des *Nouveaux prétextes* qu'ils contiennent des passages où, tout en admirant ton inimitable style, ma vanité d'auteur se satisfaisait et d'autant plus qu'on est heureux qu'un écrivain tel que toi vous marque de l'affection.

J'ai eu le grand plaisir de recevoir la visite de V. Larbaud. J'admire beaucoup ce jeune homme et sa *Fermina Marquez* que tu as fait connaître par la *N. R. F.* Il est si bon qu'ayant à Pau une lettre de recommandation pour le Préfet, il n'a pas voulu désobliger ce fonctionnaire qui tenait absolument à lui rendre un service. Procurez-moi, lui a demandé Larbaud, l'adresse de St-Léger. On met aussitôt les brigades de la police en mouvement. Le commissaire vient, comme dans Guignol, déclarer à Valery Larbaud que malgré, les recherches les plus minutieuses, l'adresse de St-Léger demeure introuvable. Enfin, au milieu de la nuit, le commissaire revient en possession de la précieuse adresse que Larbaud *connaissait depuis la veille*, mais il ne l'a pas dit au commissaire. Je te quitte parce que je vais me mettre au travail.

De grand cœur.

FRANCIS JAMMES.

Francis Jammes à André Gide.

Orthez, juin 1911.

Mon cher ami,

Merci pour le roman de Philippe, roman que je connaissais en partie et qui est plein d'une grandeur souffrante qu'il n'eût échangée pour rien que pour le Ciel où il doit être [1].

Merci pour ta lettre encore. Je pense que cette adresse : Normandy-Hôtel aura suffi, mais moi-même ayant reçu de Larbaud une plaquette et une carte j'ai pu tripler le renseignement.

Tu m'écris que nos destinées sont différentes, que Claudel et moi devenons « nombreux ». J'estime qu'il est aussi des enfants spirituels et que, par un mystère que Dieu seul connaît, c'est les seuls qu'il ait permis que tu eusses.

Parce que ton esprit est si fécond et écouté, je regrette que tu ne donnes pas à ces enfants cette nourriture qu'au fond de toi-même tu sais être le seul bonheur. J'ai peur pour ta sincérité que tu ne fasses pas au Christ l'acte de foi qu'il te demande et que tu sais lui être dû. Je t'affectionne trop, et toi assez, pour que cette assertion que je pose puisse te peiner. Ne me dis point que je me trompe. Tu as bien su deviner à travers la vie

1. Ce roman est *La Mère et l'Enfant* (Édition posthume, 1911, *N. R. F.*).

que je lis mieux que personne dans ton cœur. Ne deviens pas la victime de tes disciples quand ils te disent : « Maudit le jour où ton esprit sera fixé! » Beaucoup sont de terribles et ennuyeuses entraves lorsque l'on veut prendre un pas dont ils ont perdu le rythme. N'écoute point cette voix du mal, mais après les Évangélistes écoute ta mère et ta femme et ma très humble observation. Toi qui fais crédit à la parole de tant d'amis si peu parfaits souvent et qui le fais avec tant de noblesse, que refuses-tu à Dieu? Lourde est ta responsabilité parce que tu crois et que tu ne crois plus, littérairement même, à ta philosophie légère et dédaigneuse. Suppose que tu fusses mort aujourd'hui, laissant des enfants de ta chair? Penses-tu que ton génie leur eût indiqué l'indéfectible soutien? Moi non plus, je ne le pense pas. Et, te demanderai-je, as-tu connu quelqu'un dont le cœur, à la fin, n'ait pas été plongé dans la tristesse et l'écœurement, s'il était privé de la foi? — Non, me réponds-tu ; mais toi, sais-tu où est la joie et la vie? — Oui, je le sais. Et tu le sais.

Je t'embrasse de tout mon cœur. Nous partons pour St-Jean-de-Luz après-demain. Nos affectueux souvenirs à Madame André Gide.

FRANCIS JAMMES.

André Gide à Francis Jammes.

Juin 1911.

Combien de fois j'ai lu ta lettre, cher ami! Ah! quel accès elle trouve dans mon cœur! Combien facilement ton affection me persuade, et que je sens profonde et belle l'inspiration qui te pousse à m'écrire ainsi...

Que puis-je te répondre? Et quelle réponse ne te paraîtrait pas dérisoire, sinon l'agenouillement que tu attends de moi?

Si une voix aussi amicale et doucement pressante que la tienne ne peut encore hâter *cela*, comprends qu'aucune autre voix, d'aucun autre ami des plus familiers, sinon plus cher, ne peut rien pour le retarder.

J'attends encore ma petite édition d'*Isabelle*. Si peu de chose que cela soit, il me tarde de pouvoir te l'envoyer. Impatiemment, je t'envoie toujours la grande édition — je dédicacerai la petite à ta femme. Il me paraît que je n'ai écrit jusqu'à présent que des « œuvres de jeunesse » et que maintenant seulement je me trouve en face de grands projets. Puissé-je n'avoir point trop courte haleine. Ah! que je comprends bien, en écrivant ces mots, que je *sens* combien une vraie prière l'emporte sur un vague souhait!

J'ai presque peur de te revoir, tant je sais que j'aurai peu de défense auprès de toi... et jamais je ne l'ai plus souhaité.

Au revoir tout de même.

Ton ami,

ANDRÉ GIDE.

Maints souvenirs pour vous deux, pour vous tous de ma femme[1].

1. Copyright by Gallimard.

LES EMPRUNTS ÉTRANGERS

ET L'ÉCONOMIE FRANÇAISE

Il semble que ce soit un axiome que les crédits étrangers sont indispensables pour la poursuite de la vie française. Lorsque les États-Unis, par la voix du général Marshall, ont déclaré qu'ils étaient prêts à consacrer des sommes considérables à la restauration de l'économie européenne, les gouvernements ont surtout été sensibles aux prêts étrangers qui miroitaient à l'horizon et qui allaient permettre de poursuivre, ne serait-ce que quelques mois, une existence rendue de plus en en plus précaire.

Cette simplification du problème comporte les plus grossières erreurs. La France, comme la plus grande partie de l'Europe, a évidemment besoin de certains produits qu'elle ne trouve pas sur son sol. Elle a également besoin d'emprunts lui permettant de réparer plus vite les destructions de la guerre. D'autre part, aucune économie moderne ne peut subsister sans la mise en œuvre de puissants moyens de crédit. Mais ces diverses considérations sont confondues de façon inextricable, comme si un prêt en dollars était une panacée utilisable à toutes fins et capable de remplacer à elle seule toute autre médication.

Au moment où une suite insensée d'égarements a restreint le champ de nos possibilités financières au point que de nouveaux emprunts extérieurs semblent inévitables, il importe d'autant plus d'éviter le renouvellement des fautes que nous avons commises. On n'a pas manqué, ici même et en son temps, de mettre en garde notre pays contre les illusions. Mais les avertissements faisaient figure de prophéties pessimistes ne méritant pas qu'on les retînt. Aujourd'hui, nous avons l'expérience de ce qui s'est produit. Si l'objectivité jouit encore de quelque faveur, le moment est donc opportun pour un examen qui porte à la fois sur le passé immédiat et sur le futur, puisqu'il s'agit de corrections à apporter à des mesures auxquelles nous sommes contraints de continuer à recourir, mais dont

nous avons le devoir de tout faire pour qu'elles ne déçoivent pas nos espérances.

***

Notre balance des comptes est en lourd déficit pour beaucoup de raisons, dont le déficit de la balance commerciale est l'élément principal. Nos importations mensuelles de l'étranger depuis le début de cette année ont été de 17 milliards en janvier ; puis, successivement, de 19, de 20,7 de 20,5, de 25 et enfin de 22,1 milliards en juin. Nos exportations vers l'étranger ont, elles, atteint pendant les mêmes périodes 8,9 milliards en janvier 1947, puis 10,7 9,8, 12,1, 10,8, et 11,9 milliards en juin. Le solde déficitaire de notre balance a donc oscillé mensuellement autour du chiffre moyen de 10,2 milliards de francs.

Il serait inadmissible de considérer ces chiffres comme des données incompressibles et d'en déduire que nous devons, de toute évidence, emprunter chaque mois à l'étranger ce qui est nécessaire pour payer l'excédent de nos importations. Une pareille politique serait aussi puérile que catastrophique. Pour l'éviter, il convient de considérer les divers éléments de nos importations, lesquels doivent être traités de façon différente et appropriée à chacun d'eux.

Il est naturel que nous importions de l'étranger, et particulièrement des États-Unis, des produits qu'ils sont seul capables de nous fournir. Personne ne s'étonnera que le pétrole ou certaines machines doivent être importés. Mais les courants naturels du commerce doivent compenser ces achats par la vente de produits auxquels nous sommes les plus aptes ; l'étendue et la diversité de l'Empire français nous apportent (ou du moins devraient nous apporter) de ce point de vue un appui inappréciable, car nous pouvons ajouter aux produits de qualité de notre métropole des denrées ou des matières premières dont le reste du monde a besoin. A ces achats nécessaires s'ajoutent malheureusement ceux, beaucoup trop importants, de produits que nous sommes parfaitement en mesure de fabriquer ou d'obtenir par notre seul travail, mais que la politique aberrante dont nous sommes dotés raréfie chez nous jusqu'à l'absurdité. Enfin, les destructions, jointes à la nécessité de rattraper un retard de modernisation que les hostilités ont aggravé, nous obligent à importer, mais de façon exceptionnelle et pour une période de temps qui devrait être courte, l'outillage et les machines qui nous manquent.

De même que nous avons classé nos besoins, nous pouvons énumérer les ressources dont nous disposions et que nous avons plus ou moins employées pour la masse énorme de nos achats.

En premier lieu vient le stock d'or de la Banque de France. Sa chute a été rapide. L'Institut d'émission possédait à la Libération 1.777 tonnes. Il n'a plus que 484 tonnes et, lorsqu'auront été effectués les retraits

qui ont été récemment autorisés par le Parlement, il ne disposera plus que de 396 tonnes. (De 1928 à 1932, quatre années de remarquable gestion financière avaient fait passer notre stock de 1 700 à 5 000 tonnes...) Le portefeuille français de valeurs étrangères a déjà été très largement utilisé. Il y a quelques semaines, la réquisition a été étendue à toutes les valeurs américaines et doit rapporter 100 millions de dollars environ. Les statistiques manquent de précisions, mais il semble que cette source de richesse ancienne ait fondu dans une proportion très analogue à celle du stock de métal précieux. Restent les emprunts étrangers qui nous ont déjà été alloués très généreusement. A la fin de 1946, le total des crédits ouverts à la France par les États-Unis, le Canada, la Grande-Bretagne, la Suède, la Suisse et l'Amérique latine atteignait 2 880 millions de dollars, ce qui est l'équivalent de 2 560 tonnes d'or. Ce dernier rapprochement n'est pas inutile. Il montre que notre stock d'or de 1932 — si nous l'avions conservé au lieu de le gaspiller pendant les années qui ont précédé la guerre — aurait à lui seul largement suffi pour couvrir tous les besoins qui se sont manifestés depuis 1944 et sans que nous ayons eu à recourir à un emprunt quelconque. Ce sont là des choses que chaque Français devrait savoir.

La comparaison des achats que nous avons à effectuer et des divers procédés de règlement dont nous disposons, devrait permettre de tracer les directives d'une politique de crédits extérieurs raisonnable. Mais la question est profondément adultérée par l'intervention des besoins internes du Trésor français, lesquels troublent une situation qui serait déjà assez complexe, même si elle restait claire. La caractéristique essentielle, et malheureuse, de nos finances est en effet un déséquilibre total dans tous les comptes de l'État, aussi bien dans ceux du budget (en dépit d'un effort récent d'assainissement) que dans ceux du Trésor, ou dans ceux des trusts monumentaux qui régentent les branches principales de notre économie. Un mépris aussi général et aussi systématique des exigences fondamentales de l'économie française entraîne inévitablement une désorganisation qui s'accroît jusqu'au point de devenir inextricable. C'est un spectacle bien curieux et bien triste que celui de la décomposition de l'édifice, admirablement différencié, qui s'était peu à peu constitué pour assurer le financement le plus adéquat des opérations économiques les plus variées qui constituent la trame de nos exigences nationales. Les capitaux d'épargne étaient exclusivement employés à des investissements productifs, comme ils continuent à l'être par les entreprises privées ou par les particuliers qui savent maintenir un équilibre salvateur au milieu du désordre qui les entoure. L'interventionnisme maladif d'un État ignorant, et ballotté par mille incohérences, fait que l'on voit l'épargne nationale sollicitée de s'investir pour financer des déficits croissants d'exploitation. Il y a quelque chose d'impressionnant à lire tant de discours, de plans ou de programmes promettant un développement massif de l'outillage français, alors que les entreprises

que l'on devrait moderniser sont incapables d'obtenir leur propre équilibre autrement qu'en élevant démesurément leurs prix de vente au plus grand dam des consommateurs ou en pesant sur la trésorerie publique et en obligeant celle-ci à pratiquer une inflation monétaire qui ruine plus indirectement mais aussi sûrement l'ensemble du pays.

L'excès des besoins de l'État par rapport aux possibilités d'impôts et d'emprunts internes de la nation, constitue le centre irréductible de nos difficultés. Le budget de 1947 a parcouru les deux tiers de sa carrière sans avoir été voté. A supposer qu'il n'y ait pas de déficit budgétaire, le Trésor avoue néanmoins avoir besoin, pour l'ensemble de l'année, de 416 milliards ; il reconnait en même temps ne pouvoir emprunter que 90 milliards au pays, quelles que soient les formes des emprunts qu'il réussisse à placer, en y comprenant l'épuisement de la monnaie consécutif à son émission désordonnée.

Les quatre ressources espérées en supplément constituent rigoureusement des expédients. Laissons de côté la vente des surplus américains qui doit rapporter 20 milliards. L'émission des traites doit fournir 80 milliards. En fait, les crédits de travaux en 1947 sont évalués à 215 milliards, dont 184 doivent être payés par des traites à un an. Si les prévisions du Trésor font seulement état de 80 milliards de recettes, c'est qu'en effet il aura fallu rembourser dans le cours de l'année les 104 milliards de traites qui circulaient au 31 décembre 1946. De pareils reports d'échéance ne font qu'aggraver une situation déjà difficile. La circulation des traites était à la fin de 1945 de 40 milliards ; fin 1946 elle atteignait 104 milliards ; et elle doit s'élever à 184 à la fin de 1947. Ainsi le monstre se nourrit lui-même, mais il exige, pour maintenir son pseudo-équilibre, une injection croissante de traites dans un organisme indéfiniment boursouflé.

Une troisième source de recettes provient de la contrepartie des opérations en devises. Il s'agit du jeu de l'Impex, par lequel le Trésor, ayant emprunté des dollars ou des francs suisses qu'il ne paiera que dans de longues années, les transforme immédiatement en marchandises qu'il vend au comptant à des Français. On saisit ici le mode d'introduction le plus périlleux, et aussi le plus trompeur, des crédits étrangers dans notre économie. L'emprunt étranger est dévié de son objet véritable et honnête, qui devrait être seulement de procurer des ressources de change que l'état présent des comptes ne permet pas d'obtenir par des échanges. Le besoin de devises se trouve au contraire utilisé à une fin détournée, et malheureusement particulièrement impérieuse, qui est de couvrir l'impécuniosité d'un Trésor public qui trouve dans ces opérations un appui aussi inespéré qu'injustifié.

Toutes ces opérations étant faites, il reste pour 1947 une insuffisance de trésorerie de 126 milliards que l'on se propose de couvrir par des emprunts étrangers. Sur ce point encore, et en renforçant ce qui est

apparu déjà par le procédé de l'Impex, on voit la confusion qui est maintenue entre les besoins d'un crédit étranger, qui est chose précise et limitée dans son objet, avec les besoins de crédit tout court, destinés à combler un déficit dont l'origine n'est pas une reconstruction exigeant un matériel étranger qu'il ne serait provisoirement pas possible de payer parce qu'il est étranger. C'est ainsi que l'on en arrive à considérer comme plus avantageux d'acheter à l'étranger des produits que peut-être nous pourrions trouver sur notre sol, parce que ces importations (du fait qu'elles ne peuvent être payées que par des emprunts) s'accompagnent d'une opération de prêt qui n'aurait pas lieu si le produit naissait en France même. On a dénoncé maintes fois le paradoxe qui fait que nous achetons à l'étranger des denrées que nous sommes en train par ailleurs d'exporter nous-mêmes, et que souvent même nous vendons moins cher que nous ne les achetons. Mais c'est oublier que l'importation, dans la mesure où elle est financée par des crédits étrangers, est productrice pour le Trésor de sommes dont il a un pressant besoin pour continuer à soutenir un équilibre chancelant et pour poursuivre une politique dont il est visible qu'elle n'est pas viable par elle-même.

Ainsi les services en surnombre, les réquisitions inutiles, les désordres de bureaux plus occupés à empêcher la reprise des affaires qu'à la faciliter, se trouvent — par un surcroît de malheur — payés par des emprunts en devises dont le remboursement pèsera lourdement sur les générations qui viennent.

La question des crédits étrangers, débarrassée des contingences adventices qui ne devraient pas l'influencer, comporte des solutions simples et qu'il est incontestablement possible d'appliquer.

Les importations rendues nécessaires par la carence de la production française sont évidemment les premières qu'il est indispensable d'éliminer ; mais tant qu'elles subsistent, elles ne doivent être couvertes que par l'aliénation de notre or ou de notre portefeuille. Il est, en effet, de stricte probité de mettre en vis-à-vis les extraordinaires insuffisances dont nous souffrons présentement, et les ressources que nous avions antérieurement accumulées, car on doit savoir que nous sacrifions notre capital ancien pour payer nos fautes présentes. On ne dira jamais assez le scandale que représente la baisse générale de la productivité française, due à une ignorance incroyable du fonctionnement de la machine économique et dont l'exemple le plus éclatant est le régime alimentaire auquel est condamné le peuple français manquant à la fois de pain, de sucre et de vin. On vient d'annoncer que la prochaine campagne de blé ne donnerait que 20 millions de quintaux pour une consommation de 52 millions, d'où il résulte que nous devrions importer 32 millions de quintaux. De pareils résultats, dans un pays que l'on croyait condamné à la surproduction des céréales et du vin, devraient juger sans appel le système

économique et politique qui en est responsable [1]. Que notre pays aliène toutes ses richesses pour s'offrir le seul luxe de continuer à subsister puisque son travail présent n'y suffit pas, c'est là une constatation fondamentale qu'aucun artifice ne doit dissimuler. La France agissant ainsi imite le prodigue qui dilapide ses biens ; il serait par contre inconcevable que pour ce même et pitoyable objectif, elle ajoute à sa ruine un endettement pour demain. Ce serait faillir gravement à notre devoir vis-à-vis des générations qui viennent que de grever leur avenir d'une dette inutile qui tient seulement à notre présente incapacité.

Les importations normales et dont le courant doit rester régulier, ne doivent pas davantage être financées par des emprunts extérieurs à long terme. Il ne s'agit en effet que de crédits nécessaires pour couvrir le décalage qui existe forcément entre d'innombrables opérations qui se compensent lentement mais sûrement. Nous pouvons parfaitement, et sans la moindre humiliation, reconnaître la nécessité où nous sommes de bénéficier d'appuis temporaires, qui doivent être d'ailleurs exactement calqués sur les opérations commerciales qu'ils sont destinés à déclencher ou à soutenir.

Enfin, les nécessités de notre reconstruction nous contraignent également à trouver à l'étranger, et particulièrement aux États-Unis, matières premières, produits, outillage et machines dont nous avons besoin. Mais il est tout à fait inexact de croire que ces besoins incompressibles soient considérables. Ils n'apparaissent tels que si on leur ajoute, pour bénéficier de la confusion, les autres catégories des importations évitables ou contestables. Encore faut-il remarquer que, même dans ce domaine où les crédits étrangers sont indispensables, il importe au plus haut point de ne souscrire que des engagements qui soient par eux-mêmes solvables, c'est-à-dire qui créent, par l'expansion de richesse qu'ils doivent provoquer, les moyens matériels de remboursement. Pour quiconque a le souci de la solvabilité de son pays, de la sauvegarde de sa monnaie et de son indépendance, c'est une chose sérieuse que de s'endetter. La meilleure sauvegarde contre toute politique de facilité et contre les entraînements qu'elle comporte, c'est précisément de juxtaposer étroitement chaque opération de crédit à une opération bien déterminée et précise du domaine économique. Si une machine doit être amortie en cinq ans, on n'a pas le droit de l'acheter avec un crédit de vingt-cinq ans. Et il faut réserver les prêts de longue durée aux seules opérations portant sur des améliorations durables, à condition d'ailleurs que leur rentabilité soit incontestable.

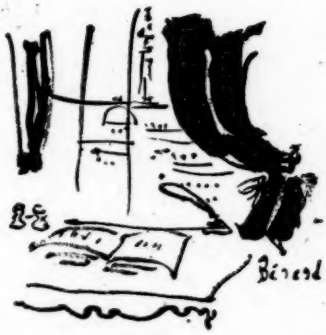
1. Dans un dernier article nous indiquions que la production française de charbon était tombée, en mai 1947, à 3 978 000 tonnes contre 4 134 000 en mai 1946 et nous nous demandions avec inquiétude ce que serait la production de juin 1947. On sait aujourd'hui qu'elle a baissé à 3 401 000 tonnes contre 3 831 000 tonnes en juin 1946.

***

Ce serait tourner le dos aux réalités et ignorer les exigences de l'actualité que de s'imaginer pouvoir se sauver sans emprunts extérieurs. Mais ce serait une erreur fatale que d'y recourir au delà de ce qui est rigoureusement indispensable. L'emploi des crédits extérieurs exige la plus grande précision dans la façon dont on les manipule et dont on les distribue. Se servir d'un emprunt pour combler un déficit permanent, c'est, quand il s'agit d'un emprunt intérieur, jouer systématiquement et résolument la ruine du franc ; s'il s'agit d'un emprunt extérieur, c'est jouer, non moins systématiquement et résolument, la faillite. Au contraire, utilisé de façon pertinente et restreinte, l'emprunt extérieur reste le meilleur moyen de hâter notre renaissance et de relever des conditions d'existence qui, aujourd'hui en France, sont désespérément précaires.

Il n'est que temps d'envisager les choses avec objectivité. Si un problème est bien posé, il est quelquefois difficile de le résoudre. Tant qu'il n'a même pas été posé, on ne peut pas s'étonner qu'il soit insoluble.

ED. GISCARD D'ESTAING



UNE AVENTURE FORTUITE

Je raconterai cette histoire à la première personne, bien que je n'y sois mêlé en aucune façon, parce que je ne veux pas, aux yeux du lecteur, passer pour avoir transposé les faits. Ils ont été tels que je les expose, mais je ne puis qu'en deviner les causes et peut-être, après en avoir pris connaissance, jugerez-vous que je me trompe. Personne ne peut-être assuré d'être dans le vrai. Mais pour ceux qui s'intéressent à la nature humaine, il y a peu d'exercices plus divertissants que de considérer les mobiles qui ont provoqué certaines actions. Ce fut seulement par hasard que j'entendis raconter ces malheureux événements. Je passais deux ou trois jours dans une île du littoral Nord de Bornéo et le chef du district avait très gentiment offert de m'héberger. J'avais mangé de la vache enragée pendant quelque temps et j'étais heureux de me détendre. L'île avait eu jadis quelque importance sous l'administration d'un gouverneur, mais ce temps était révolu et il ne restait plus grand'chose à montrer de son ancienne splendeur, si ce n'était l'imposante maison de pierre qui avait été jadis la résidence de ce gouverneur et que le chef du district habitait maintenant, en pestant contre ses dimensions excessives. Mais c'était une maison confortable, avec un immense salon, une salle à manger suffisante pour quarante personnes et des chambres aérées et spacieuses. Elle était mal entretenue, parce que le Gouvernement de Singapour y dépensait sagement aussi peu d'argent que possible, mais cela ne me déplaisait pas, et le lourd mobilier officiel lui prêtait un air de morne apparat qui était curieux. Le jardin, trop grand pour être entretenu, formait un sauvage enchevêtrement de végétation tropicale. Le chef de district se nommait Arthur Low. C'était un homme tranquille, de petite taille, proche de la quarantaine, marié et père de deux jeunes enfants. Les Low n'avaient pas essayé de créer un foyer dans cette grande maison ; ils y campaient comme des

réfugiés d'une zone dévastée, en attendant le moment d'être envoyés dans un autre poste où ils pourraient s'établir dans une ambiance plus intime.

Je les pris tout de suite en affection. Le chef de district avait des manières aisées et le sens de l'humour. Je suis sûr qu'il remplissait admirablement ses différents devoirs, mais il faisait tout pour éviter une allure officielle. Il employait des mots d'argot et se montrait plaisamment caustique. C'était charmant de le voir jouer avec les deux enfants. Il était évident qu'il avait trouvé dans le mariage un état qui le satisfaisait pleinement. Mrs Low était une petite femme extrêmement agréable, potelée, avec des yeux noirs sous de fins sourcils, pas très jolie, mais incontestablement séduisante. Elle avait une excellente santé et beaucoup d'entrain. Ils se blaguaient sans cesse réciproquement et chacun semblait trouver l'autre extrêmement drôle. Leurs plaisanteries n'étaient ni très bonnes, ni très neuves, mais ils les trouvaient tellement amusantes qu'on était obligé d'en rire avec eux.

Je crois qu'ils étaient heureux de me voir, surtout Mrs Low, qui, n'ayant à peu près rien à faire qu'à surveiller ses domestiques et ses enfants, était réduite à ses propres ressources. Il y avait si peu de blancs dans l'île que la vie sociale était vite épuisée et je n'étais pas là depuis vingt-quatre heures qu'elle me pressait de rester une semaine, un mois ou un an. Le soir de mon arrivée, ils donnèrent un dîner auquel ils invitèrent les « officiels » : l'inspecteur du Gouvernement, le docteur, l'instituteur et le chef de la police ; mais, le lendemain, nous dînâmes seuls tous les trois. Le jour de la réception, les invités avaient amené leur domesticité pour aider, mais, ce soir-là, nous fûmes servis par l'unique boy des Low et le serviteur qui m'accompagnait en voyage. Ceux-ci apportèrent le café et se retirèrent. Low et moi allumâmes des cigares.

— Vous savez que je vous ai déjà rencontré, dit Mrs Low.

— Où ? demandai-je.

— A Londres. Dans une soirée. J'ai entendu une personne vous désigner à une autre. A Carlton House Terrace, chez Lady Kastellan.

— Oh ? Quand donc ?

— La dernière fois que nous sommes allés en congé. Il y avait des danseurs russes.

— Je me souviens. Il y a deux ou trois ans. Vraiment, vous y étiez ?

— C'est exactement ce que nous nous disions à ce moment-là, dit Low avec son sourire lent et engageant. Nous n'avions jamais vu une telle soirée dans toute notre vie.

— Elle a fait grand bruit, vous savez, dis-je. C'était la soirée de la saison. Vous y êtes-vous amusés ?

— Chaque minute m'en a paru odieuse, dit Mrs Low.

— N'oublie pas de dire que tu as insisté pour y aller, Bee, dit Low ; je savais que nous ne serions pas à notre place parmi tous ces gens si élégants. Ma tenue de soirée était celle que j'avait déjà à Cambridge et la coupe n'en a jamais été bonne.

— J'avais acheté une robe exprès chez Peter Robinson. Elle me semblait ravissante dans le magasin. J'aurais souhaité n'avoir pas dépensé tant d'argent quand je me suis trouvée là-bas. Je ne me suis jamais de ma vie sentie si mal fagotée.

— Eh! bien, ça ne faisait rien, nous n'avons été présentés à personne.

Je me souvenais très bien de la soirée. Les magnifiques pièces de réception de Carlton House Terrace avaient été décorées de grands festons de roses jaunes et, à une extrémité du vaste salon, une estrade avait été dressée. Des costumes de l'époque Régence avaient été spécialement dessinés pour les danseurs et un compositeur moderne avait écrit la musique des deux charmants ballets qui furent exécutés. Devant ce spectacle, il était difficile de ne pas penser prosaïquement à l'énorme somme d'argent que cela avait dû coûter. Lady Kastellan était une femme splendide et une remarquable hôtesse, mais je ne crois pas que personne puisse la juger bonne ; elle connaissait trop de gens pour se soucier de quelqu'un en particulier.

Je ne pouvais m'empêcher de me demander pourquoi elle avait invité à une si grande soirée deux petits personnages obscurs et sans aucune importance, venus d'une colonie lointaine.

— Connaissiez-vous Lady Kastellan depuis longtemps ? demandai-je.

— Nous ne la connaissions pas du tout. Elle nous avait envoyé une carte d'invitation et nous y sommes allés parce que je voulais voir de quoi elle avait l'air, dit Mrs Low.

— C'est une femme de tête, dis-je.

— Vous pouvez le dire. Elle nous ignorait absolument quand le maître d'hôtel nous a annoncés, mais instantanément elle s'est souvenue de nous. « Oh! oui, a-t-elle dit, vous êtes les amis de ce pauvre Jack. Essayez de trouver des sièges bien placés. Vous adorerez Lifar, il est tellement merveilleux... » Puis elle s'est tournée pour accueillir les gens qui arrivaient derrière nous. Mais elle m'a jeté un coup d'œil. Elle se demandait ce que je savais et elle a vu immédiatement que je savais tout.

— Ne dis pas de bêtises, chérie, dit Low, comment pouvait-elle savoir tout ce que tu imagines rien qu'en te regardant et comment peux-tu savoir ce qu'elle pensait ?

— Je t'assure que si. Nous nous sommes tout dit dans ce seul regard et, à moins que je ne me trompe fort, je lui ai gâché sa soirée.

Low rit et je souris, car Mrs Low parlait d'un ton de rancune triomphante.

— Tu es affreusement indiscrète, Bee.

— Est-ce une de vos amies intimes ? me demanda Mrs Low.

— On ne peut pas dire cela. Je l'ai rencontrée çà et là, depuis quinze ans. J'ai été souvent invité chez elle. Elle donne des soirées très réussies et elle vous invite toujours avec les gens que vous désirez rencontrer.

— Qu'est-ce que vous pensez d'elle ?

— Elle est en passe de devenir un personnage considérable à Londres. Sa conversation est intéressante et elle est agréable à regarder. Elle fait beaucoup pour l'art et la musique. Et vous, qu'est-ce que vous pensez d'elle ?

— Je pense que c'est une chienne, dit Mrs Low avec une franchise allègre mais décidée.

— Son compte est bon ! dis-je.

— Raconte-lui, Arthur.

Low hésita un moment.

— Je ne sais pas si je dois.

— Si tu ne le fais pas, je le ferai.

— Bee a une dent contre elle, dit son mari en souriant. C'était une assez vilaine affaire en effet.

Il fit un rond de fumée impeccable et le contempla d'un air absorbé.

— Allons, Arthur, dit Mrs Low.

— Eh ! bien voilà, c'était avant notre dernier départ en congé, j'étais chef de district à Selangor et, un jour, on vint me dire qu'un blanc était mort dans une petite ville située à deux heures de là, en remontant la rivière.

» Je ne savais pas qu'un blanc y vécût. Je jugeai préférable d'aller voir et pris le bateau pour m'y rendre. Je fis l'enquête en arrivant. La police ne savait rien de lui, excepté qu'il vivait là depuis deux ans avec une Chinoise, dans le bazar. C'était un bazar assez pittoresque : au bord de l'eau, composé de passerelles de bois reliant de hautes maisons, le tout construit sur pilotis et protégé du soleil par des auvents. Je pris deux policemen avec moi et ils me conduisirent à la maison. On vendait des objets de cuivre, en bas, dans la boutique, et on louait les chambres du haut. Le patron de la boutique me fit monter les deux étages d'un escalier sombre et branlant, souillé de toutes sortes d'odeurs chinoises nauséabondes et frappa. La porte fut ouverte par une Chinoise d'âge moyen et je remarquai son visage tout bouffi de larmes. Elle ne dit rien, mais s'effaça pour nous laisser passer. C'était une sorte de mansarde sous le toit ; il y avait une petite fenêtre qui donnait sur la rue, mais elle était fermée par un auvent qui tamisait la lumière. Aucun meuble, si ce n'est une table de bois blanc et une chaise de cuisine au dossier cassé. Sur une natte, contre le mur, gisait un mort. La première chose que je fis fut d'ouvrir la fenêtre. La chambre était si empuantie que j'en avais la nausée ; l'odeur dominante était celle de l'opium. Il y avait une petite lampe à huile sur la table, avec une longue aiguille, dont naturellement je connaissais l'usage. La pipe avait été cachée. Le mort gisait sur le dos, vêtu seulement d'un sarong et de linge douteux. Il avait de longs cheveux bruns grisonnants et une courte barbe. C'était bien un blanc. Je l'examinai de mon mieux. Je devais constater si la mort était due à des causes naturelles. Je ne trouvai aucun indice de violence. Il n'avait que la peau et les os. Je n'aurais pas été étonné d'apprendre qu'il était mort de faim.

Je posai à l'homme de la boutique et à la femme un certain nombre de questions. Le policeman confirma leurs déclarations. L'homme toussait beaucoup et crachait le sang de temps en temps et son aspect donnait à penser qu'il était tuberculeux. Le Chinois dit que c'était un opiomane avéré. Cela paraissait tout à fait évident. Heureusement des cas de ce genre sont rares, mais non pas invraisemblables. Le blanc qui se laisse aller tombe peu à peu au dernier état de la dégradation. La Chinoise paraissait l'avoir aimé. Elle l'avait entretenu sur ses misérables gains pendant les deux dernières années de sa vie. Je donnai les instructions nécessaires. Naturellement, je voulais savoir qui il était. Je supposais qu'il avait été agent dans quelque firme anglaise ou employé dans un magasin anglais à Singapour ou à Kuala Lumpur. Je demandai à la Chinoise s'il avait laissé des effets. Considérant le dénuement dans lequel ils vivaient, ma question semblait plutôt superflue, mais la femme alla vers un misérable coffre à vêtements poussé dans un coin, l'ouvrit et me montra un paquet carré de la taille de deux romans, enveloppé dans un vieux journal. Je jetai un regard dans le coffre. Il ne contenait rien qui eût de la valeur. Je pris le paquet. »

Le cigare de Low était éteint et il se pencha pour le rallumer à une des bougies posées sur la table.

— Je l'ouvris. A l'intérieur, une enveloppe sur laquelle était écrit d'une écriture nette et cultivée : « Aux soins du chef de district » — c'est-à-dire moi, en l'occurrence — et l'annotation : « Prière de remettre en mains propres à la vicomtesse Kastellan. » C'était inattendu. Naturellement, je devais examiner le contenu.

» Je coupai la ficelle, et la première chose que je trouvai fut un porte-cigarettes en or et platine. J'étais aussi intrigué que vous pouvez l'imaginer. D'après ce que j'avais entendu dire, tous deux, le mort et la Chinoise avaient à peine de quoi manger et le porte-cigarettes semblait avoir une grosse valeur. Il y avait avec cela un paquet de lettres. Elles n'avaient pas d'enveloppes. Elles étaient de la même écriture nette que l'adresse et étaient signées de l'initiale J. Il y en avait quarante ou cinquante. Je ne pouvais pas les lire toutes sur place, mais un rapide coup d'œil m'apprit que c'étaient les lettres d'amour d'un homme à une femme. J'envoyai chercher la Chinoise pour lui demander le nom du mort. Qu'elle le sût ou non, elle ne voulut pas me le dire. Je donnai des ordres pour qu'il fût enterré et je revins en bateau à la maison. Je racontai tout à Bee. »

Il lui sourit gentiment.

— Il a fallu que je sois plutôt ferme avec Arthur, dit-elle. D'abord il ne voulait pas me laisser lire les lettres, mais naturellement je n'allais pas admettre pareille sottise.

— Ce n'était pas notre affaire.

— Tu devais découvrir le nom, si cela était possible.

— Et en quoi cela te regardait-il, toi ?

— Oh! ne sois pas stupide, dit-elle en riant. Je serais devenue folle si tu ne m'avais pas laissée les lire.

— Et avez-vous trouvé son nom, demandai-je?

— Non.

— N'y avait-il pas d'adresse?

— Si, il y en avait une et bien inattendue. La plupart des lettres étaient écrites sur papier à en-tête du Foreign Office.

— Çà, c'est curieux.

— Je ne savais que faire. Je songeais à écrire à la vicomtesse Kastellan pour lui expliquer la chose, mais je redoutais les complications que mon geste pourrait entraîner : les instructions étaient de lui remettre le paquet en mains propres, aussi je refermai le tout et le mis en sûreté. Nous devions partir en congé au printemps et je pensais que le mieux serait de ne rien faire jusque-là. Les lettres étaient plutôt compromettantes...

— ...Qu'en termes délicats..., ricana Mrs Low! Le fait est qu'elles découvraient le pot-aux-roses.

— Je ne pense pas que nous ayons besoin d'entrer dans les détails, dit Low.

Une légère discussion s'ensuivit, mais je pense que, de la part de Low, c'était plutôt par amour des formes, puisqu'il devait savoir que son désir de discrétion ne tiendrait pas contre la détermination de sa femme de tout me raconter. Elle avait une dent contre Lady Kastellan et ne se souciait pas de la ménager. Ses sympathies étaient pour l'homme. Low faisait de son mieux pour adoucir ses assertions précipitées! Il corrigeait ses exagérations. Il lui dit qu'elle laissait courir son imagination et avait lu dans les lettres plus qu'il n'y avait. Elle ne voulut pas en convenir. Les lettres avaient évidemment fait sur elle une profonde impression et de son vif compte rendu et des interruptions de Low, j'en tirai une vue assez cohérente. Ce qui est certain est qu'elles étaient fort émouvantes.

— Je ne peux vous dire combien j'ai été révolté de la façon dont Bee les dévora, dit Low.

— C'étaient les plus belles lettres que j'aie jamais lues. Tu ne m'en as jamais écrit de comparables.

— Tu m'aurais cru complètement fou, grimaça-t-il.

Elle lui adressa un charmant et affectueux sourire.

— Je pense que oui, et cependant Dieu sait si j'étais folle de toi et je veux bien être pendue si je sais pourquoi.

L'histoire se dessinait assez clairement. Le héros, le mystérieux J., probablement attaché au Foreign Office, était tombé éperdument amoureux de Lady Kastellan et elle de lui. Ils étaient devenus amants et les premières lettres étaient d'un lyrisme délirant. Ils étaient heureux, ils pensaient que leur amour durerait toujours. Il lui écrivait aussitôt après l'avoir quittée et lui disait combien il l'adorait et tout ce qu'elle représentait pour lui. Elle n'était pas un instant absente de ses pensées. Il semblait qu'elle n'était pas moins éprise. Dans l'une de ses lettres, il se

justifiait d'un rendez-vous manqué par sa faute, déplorant qu'un travail inattendu l'eût empêché de la rejoindre alors qu'il le désirait si passionnément.

Ce fut alors qu'advint la catastrophe. Comment, pourquoi, on pouvait seulement le deviner. Lord Kastellan apprit la vérité. Il ne se contenta pas de soupçonner l'infidélité de sa femme, il en eut des preuves. Il y eut une scène terrible entre eux, elle le quitta et partit chez son père et Lord Kastellan annonça son intention de divorcer. Les lettres changèrent alors de ton. J. écrivit d'abord en demandant à voir Lady Kastellan, mais elle le supplia de ne pas venir. Son père insistait pour qu'ils ne se rencontrassent pas. Les lettres du jeune homme exprimaient son désarroi devant l'épreuve qui frappait sa bien-aimée, la part qu'il prenait à ses soucis. Il était profondément de cœur dans tout ce qu'elle endurait chez elle, où son père et sa mère l'accablaient de reproches ; mais en même temps son soulagement de ce que la crise eût éclaté était évident. La seule chose qui comptait pour lui était leur amour réciproque. Il disait qu'il haïssait Lord Kastellan. Celui-ci pouvait bien intenter son procès en divorce. Plus tôt ils se marieraient, mieux cela vaudrait. Cette correspondance ne mettait en scène qu'un des acteurs, ses lettres à elle manquaient et on pouvait seulement deviner d'après les réponses ce qu'elle écrivait. Elle avait visiblement perdu la tête et rien de ce qu'il pouvait dire ne l'atteignait. Naturellement, il faudrait qu'il quittât le Foreign Office. Il assurait que cela n'avait aucune importance pour lui. Il pouvait trouver un emploi quelque part aux colonies, où il gagnerait beaucoup plus d'argent. Il était sûr de la rendre heureuse. Evidemment il y aurait un scandale, mais qui serait vite oublié et quand ils auraient quitté l'Angleterre, les gens ne s'en soucieraient plus. Il la suppliait d'avoir du courage. Il semblait qu'alors elle eût répondu avec quelque aigreur. L'idée de divorcer lui était insupportable. Lord Kastellan refusait de prendre les torts à sa charge, elle ne voulait pas quitter Londres, qui était toute sa vie, et s'enterrer, Dieu sait où ! dans quelque lieu abandonné du ciel. Il répondait avec détresse. Il consentait à tout ce qu'elle voulait. Il la suppliait de ne pas cesser de l'aimer et il était torturé par l'idée que ses sentiments envers lui avaient changé depuis le drame. Elle lui reprochait d'en être responsable et il acceptait tout le blâme pour lui. Puis il semble qu'un rayon d'espoir ait commencé de briller pour elle, des pressions mystérieuses ayant été faites sur Lord Kastellan, et qu'elle ait entrevu une possibilité d'arranger les choses. Tout ce qu'elle écrivait désespérait J., le J. inconnu. Ses lettres étaient presque incohérentes, il la suppliait de le revoir, il l'adjurait d'avoir du courage, il répétait qu'elle était tout au monde pour lui, il s'effrayait de voir les gens prendre de l'influence sur elle, il lui demandait de brûler ses vaisseaux et de fuir avec lui vers Paris. Il était déchaîné. Alors, il semble que pendant quelques jours elle ne lui écrivit plus. Il ne pouvait comprendre. Il ne savait pas si elle recevait ses lettres. Il était au désespoir. Et le coup fut porté. Elle dut lui

écrire pour lui dire que, s'il donnait sa démission du Foreign Office et quittait l'Angleterre, son mari était prêt à la reprendre. Sa réponse fut celle d'un homme fini.

— Il ne la démasqua jamais, dit Mrs Low.

— Qu'entendez-vous par démasquer? demandai-je.

— Ne comprenez-vous pas ce qu'elle lui écrivit? Moi je le sais.

— Ne dis pas de bêtises, Bee. Il est impossible que tu le saches.

— Imbécile toi-même, bien sûr que si. Elle le fit juge de leur cas. Elle se rendit à sa merci. Elle mit en cause son père et sa mère. Elle invoqua ses enfants, je parie que c'était la première pensée qu'elle leur accordait depuis leur naissance. Elle savait qu'il l'aimait, qu'il ferait tout au monde pour elle. Elle savait qu'il était prêt à accepter le sacrifice de sa vie, de sa carrière, tout cela pour l'amour d'elle. Elle attendit qu'il prît l'initiative de le lui proposer. Elle se laissa persuader d'accepter.

J'écoutais Mrs Low en souriant, mais avec attention. Elle était femme et elle savait instinctivement comment une femme pouvait agir dans de telles circonstances. Elle trouvait cela odieux, mais elle sentait jusqu'aux moelles comment elle aurait agi elle-même. Naturellement, c'était un pur roman, basé seulement sur les lettres de J., mais j'avais l'impression qu'elle avait probablement raison.

J'étais franchement étonné, je connaissais Lady Kastellan depuis un bon nombre d'années, mais simplement à la faveur de brèves et insignifiantes rencontres. Quant à son mari je l'avais seulement aperçu. Il était plongé dans la politique; il était sous-secrétaire au Ministère de l'Intérieur, à l'époque de la grande soirée où les Low et moi avions été invités. Lady Kastellan avait la réputation d'être une beauté. Elle était grande et sa silhouette était remarquable dans le genre imposant. Elle avait une peau superbe. Ses yeux bleus étaient grands, assez écartés et son visage était plein, ce qui lui donnait une apparence légèrement bovine. Elle avait de ravissants cheveux châtains et un port magnifique. Elle possédait une grande maîtrise d'elle-même et j'avais peine à croire qu'elle eût jamais pu s'abandonner à une violente passion. Elle était ambitieuse et il n'y a aucun doute qu'elle fût très utile à Kastellan dans sa vie politique. Je l'aurais jugée incapable d'une indiscrétion. En fouillant dans ma mémoire, il me semblait avoir entendu dire, il y a des années, que quelque chose n'allait pas entre les Kastellan, mais je n'avais jamais appris aucun détail et en apparence ils semblaient être en très bons termes. Kastellan était un grand type, haut en couleurs, avec des cheveux noirs luisants, jovial et parlant fort, mais avec de petits yeux malins, observateurs et perspicaces. Il était travailleur, bon orateur, mais légèrement grandiloquent. Un peu trop conscient de sa propre valeur. Il ne vous laissait pas oublier sa situation et sa fortune. Il avait tendance à

adopter un ton protecteur vis-à-vis des gens de moindre importance que lui.

Je n'avais pas de peine à croire que, lorsqu'il découvrit que sa femme avait une liaison avec un jeune attaché au Foreign Office, il y eut un tapage du diable. Le père de Lady Kastellan avait été longtemps sous-secrétaire permanent aux Affaires étrangères et la situation aurait été particulièrement délicate pour lui si sa fille avait divorcé pour épouser un de ses subordonnés.

Autant que je pouvais en juger, Kastellan était amoureux de sa femme et il devait être tourmenté par une jalousie bien naturelle. Mais il était fier et manquait d'humour. Il craignait le ridicule. Le rôle de mari trompé est difficile à jouer avec dignité. Je ne suppose pas qu'il désirât un scandale qui aurait bien pu compromettre son avenir politique. Peut-être les conseillers de Lady Kastellan suggérèrent-ils de plaider et cette perspective l'horrifia-t-elle? Il est possible aussi qu'on ait fait pression sur lui de différents côtés et que la solution consistant à pardonner et à reprendre sa femme si l'amant était définitivement éliminé lui ait paru la meilleure. Je pense que Lady Kastellan promit tout ce qu'on lui demanda.

Elle avait dû vivre des heures pénibles. Je ne jugeais pas sa conduite aussi sévèrement que Mrs Low. Elle était très jeune — elle n'avait guère plus de trente-cinq ans maintenant. Qui pouvait dire par quel concours de circonstances elle était devenue la maîtresse de J.? Je soupçonnais que l'amour l'avait prise au dépourvu et qu'elle s'était trouvée embarquée dans cette aventure avant de savoir ce qui lui arrivait. Elle devait toujours avoir été une femme froide et maîtresse d'elle-même, mais c'est justement aux gens de ce caractère que la nature joue parfois d'étranges tours. Je suis porté à croire qu'elle perdit complètement la tête. Il n'y a aucun moyen de savoir comment Kastellan découvrit ce qui se passait, mais le fait qu'elle gardait les lettres de son amant montre qu'elle était trop éprise pour être prudente.

Arthur Low avait remarqué qu'il était étrange de trouver en la possession du mort ses lettres et non celles de la femme, mais cela me semblait facilement explicable. Au moment de la rupture, on les lui avait sans doute rendues. Il les avait gardées très naturellement. En les relisant, il pouvait revivre l'amour qui représentait tout au monde pour lui.

Je ne supposais pas que Lady Kastellan, dévorée par la passion, eût jamais considéré ce qui arriverait si elle était découverte. Quand la catastrophe se produisit, il n'était pas étonnant qu'elle fût devenue folle de peur. Elle pouvait ne s'être pas plus occupée de ses enfants que la plupart des femmes de son milieu, mais cependant ne pas vouloir les perdre. Je ne sais même pas si elle s'était jamais souciée de son mari, mais, d'après ce que je savais d'elle, je devinais qu'elle n'était pas indifférente à son nom et à sa richesse. L'avenir avait dû lui paraître horriblement noir. Elle perdait tout, la grande maison de Carlton House Terrace, la situation sociale, la sécurité; son père pouvait lui couper les

vivres et il fallait encore que son amant trouvât une situation. Peut-être n'était-ce pas héroïque de céder ainsi aux instances de sa famille, mais c'était compréhensible.

Pendant que je réfléchissais à tout cela, Arthur Low continuait son histoire.

— Je ne savais comment faire pour toucher Lady Kastellan, dit-il, c'était très embêtant de ne pas savoir le nom du garçon. De toutes façons, quand nous revînmes en congé, je lui écrivis, je lui expliquai qui j'étais et je lui dis que j'étais chargé par un homme mort récemment dans mon district de lui porter quelques lettres et un étui à cigarettes. J'ajoutais qu'on m'avait demandé de les lui remettre en mains propres. Je pensais qu'elle ne me répondrait peut-être pas du tout, ou alors qu'elle communiquerait avec moi par l'intermédiaire d'un homme d'affaires. Mais elle répondit directement. Elle me donnait rendez-vous à Carlton House Terrace à midi, un matin. C'était évidemment stupide de ma part, mais quand finalement je me trouvai sur le perron et tirai la sonnette, j'étais très nerveux. La porte fut ouverte par un maître d'hôtel. Je dis que j'avais rendez-vous avec Lady Kastellan. Un valet de pied prit mon chapeau et mon pardessus. On me conduisit au premier étage, dans un immense salon.

— Je vais dire à Milady que vous êtes là, monsieur, dit le maître d'hôtel.

» Il se retira ; je m'assis sur le bord d'une chaise et regardai autour de moi. Il y avait d'énormes tableaux sur les murs, des portraits, vous savez. Je ne sais pas de qui ils étaient, Reynolds, je pense, et Romney, et il y avait un tas de porcelaines de Chine, et des consoles dorées, et des glaces. C'était terriblement imposant et je me sentais très râpé et insignifiant. Mes vêtements sentaient le camphre et étaient déformés aux genoux, ma cravate paraissait un peu criarde. Le maître d'hôtel revint et me demanda de le suivre. Il ouvrit une autre porte que celle par laquelle j'étais entré et je me trouvai dans une pièce moins immense que le salon, mais grande tout de même et très impressionnante aussi. Une dame se tenait tout au bout, près de la cheminée. Je me sentais effroyablement gauche en traversant la pièce dans toute sa longueur et j'avais peur de trébucher sur les meubles. J'espère seulement ne pas avoir eu l'air aussi gêné que je l'étais. Elle ne me demanda pas de m'asseoir.

— J'ai cru comprendre que vous aviez quelque chose à me remettre personnellement, dit-elle, c'est très aimable à vous de vous donner cette peine.

» Elle ne souriait pas. Elle semblait parfaitement maîtresse d'elle-même, mais j'avais l'impression qu'elle « prenait mes mesures ». Pour dire la vérité, cela me rendit un peu mon aplomb. Il ne me plaisait pas d'être traité comme si j'étais un chauffeur en quête d'une place.

— Je vous en prie, ne vous préoccupez pas de cela, dis-je plutôt sèchement, je remplis un des devoirs de ma charge.

— Avez-vous les objets sur vous ? demanda-t-elle.

» Je ne répondis pas, mais j'ouvris le paquet que j'avais apporté avec moi et sortis les lettres. Je les lui tendis. Elle les prit sans un mot. Elle y jeta un coup d'œil. Elle était très bien maquillée, mais je jure qu'elle pâlit sous son fard. L'expression de son visage ne changea pas. Je regardai ses mains. Elles tremblaient un peu. Alors elle s'efforça d'agir naturellement.

— Oh! excusez-moi, dit-elle. Ne voulez-vous pas vous asseoir?

» Je pris une chaise. Pendant un moment elle sembla ne pas savoir exactement ce qu'elle devait faire. Elle tenait les lettres dans sa main. Et moi, sachant ce qu'elles contenaient, je me demandais ce qu'elle ressentait. Elle ne se troubla pas. Il y avait un bureau près de la cheminée et elle ouvrit un tiroir et les y enferma. Alors elle s'assit en face de moi et me demanda une cigarette. Je lui tendis l'étui. Il était dans la poche de mon gilet.

— On m'a chargé de vous donner cela aussi, dis-je.

» Elle le prit et le regarda. Pendant un moment elle ne parla pas et j'attendis. Je ne savais pas trop si je ne devais pas me lever et partir.

— Avez-vous bien connu Jack? demanda-t-elle soudain.

— Je ne le connaissais pas du tout, répondis-je. Je ne l'ai jamais vu qu'après sa mort.

— Je n'avais aucune idée qu'il fût mort jusqu'à ce que j'aie reçu votre lettre, dit-elle. Je l'avais perdu de vue depuis longtemps. C'était un de mes très vieux amis.

» Je me demandais si elle pensait que je n'avais pas lu les lettres ou si elle avait oublié de quelle sorte de lettres il s'agissait. Si leur vue lui avait donné un choc, elle s'était tout à fait reprise maintenant. Elle parlait presque naturellement.

— De quoi est-il mort, au fait? demanda-t-elle.

— De tuberculose, d'opium et de faim, répondis-je.

— C'est horrible, dit-elle.

» Mais le ton de sa voix était tout à fait conventionnel. Quels que fussent ses sentiments, elle ne les laisserait pas paraître devant moi. Elle était aussi froide qu'un glaçon, mais j'imaginais — peut-être sans aucune raison — qu'en possession de tout son sang-froid elle m'observait et se demandait ce que je savais. Je crois qu'elle aurait donné cher pour être fixée.

— De quelle façon ces objets sont-ils venus entre vos mains?

— Je les ai pris en charge après sa mort expliquai-je; une suscription sur le paquet indiquait qu'il fallait vous les remettre.

— Etait-il nécessaire de défaire le paquet?

» Je voudrais pouvoir vous dire quelle froide insolence elle sut mettre dans la question. Cela me fit pâlir et moi je n'avais pas de maquillage pour le cacher. Je répondis que je jugeai de mon devoir de découvrir, si je le

pouvais, le nom du mort. J'aurais aimé être en mesure d'entrer en contact avec sa famille.

— Je vois, dit-elle.

» Elle me regardait comme si c'était la fin de l'entretien et qu'elle s'attendît à me voir me lever et prendre congé. Mais je ne le fis pas. Je pensais que c'était le moment de prendre ma revanche, de lui raconter dans quelles circonstances on m'avait envoyé chercher et dans quel état je l'avais trouvé. Je décrivis tout en détail et je lui dis comment, autant que j'avais pu le savoir, il n'y avait personne qui s'intéressât à lui, hors une Chinoise. Soudain la porte s'ouvrit et nous nous retournâmes tous deux. Un homme grand, d'âge moyen, entra et s'arrêta en me voyant.

— Je vous demande pardon, dit-il, je ne savais pas que vous étiez occupée.

— Entrez, dit-elle. Et quand il se fut approché : Mr Low... Mon mari...

» Lord Kastellan me fit un signe de tête.

— Je voulais seulement vous demander..., commença-t-il.

» Et puis il s'arrêta. Il avait aperçu le porte-cigarettes qui était encore posé sur la main ouverte de Lady Kastellan. Je ne sais si elle vit son regard interrogateur. Elle lui fit un amical petit sourire. Elle était étonnamment maîtresse d'elle-même.

— Mr Low vient des Etats Malais ; ce pauvre Jack Almond est mort et il m'a laissé son porte-cigarettes.

— Vraiment ? dit Lord Kastellan ; quand est-il mort ?

— Il y a six mois, dis-je.

» Lady Kastellan se leva.

— Eh! bien, je ne veux pas vous retenir plus longtemps, je crains que vous ne soyez occupé. Merci beaucoup d'avoir accompli le vœu de Jack.

— Les choses vont bien mal en ce moment dans les Etats Malais, si tout ce que j'entends dire est vrai, dit Lord Kastellan.

» Je leur serrai la main à tous deux et Lady Kastellan sonna.

— Séjournerez-vous quelque temps à Londres ? demanda-t-elle, comme je partais. Je me demande si vous aimeriez venir à une petite soirée que je donne la semaine prochaine ?

— Ma femme est ici avec moi, dis-je.

— Oh! c'est parfait. Je vous enverrai une invitation.

» Deux minutes plus tard, je me trouvai dans la rue. J'étais heureux d'être seul. J'avais eu un choc pénible. Quand Lady Kastellan avait mentionné le nom, la mémoire m'était revenue : ainsi c'était Jack Almond que j'avais trouvé mort dans la maison chinoise, mort de faim. Je l'avais très bien connu. Je n'avais pas un moment pensé que ce fût lui. J'avais dîné et joué aux cartes avec lui et nous avions joué au tennis ensemble. C'était horrible de penser qu'il se mourait si près de moi et que je ne l'avais jamais su. Il aurait dû savoir qu'il n'avait qu'à m'envoyer un mot et que j'aurais fait quelque chose pour lui.

» Je traversai Saint-James Park et m'y assis ; je voulais réfléchir un moment. »

Je pouvais comprendre que cela eût été un choc pour Arthur Low de découvrir l'identité de ce misérable mort, car je l'éprouvais à mon tour. Fait assez bizarre, je l'avais connu aussi. Pas intimement, mais c'était une relation que je rencontrais à des soirées et, de temps en temps, dans une maison de campagne où nous passions tous deux le week-end. Bien que je n'eusse pensé à lui depuis des années, j'avais été stupide de ne pas faire le rapprochement. Ainsi, c'était pour cela qu'il avait soudain brisé une carrière qu'il aimait tant ! A ce moment-là, juste après la guerre je me trouvais connaître plusieurs personnes au Foreign Office ; Jack Almond était considéré comme le plus intelligent de tous les jeunes attachés et les postes les plus élevés de la carrière diplomatique lui étaient accessibles. Pas dans un avenir immédiat, naturellement, mais cela parut absurde de sa part de renoncer à de telles possibilités pour entrer dans les affaires en Extrême-Orient. Ses amis firent tout leur possible pour l'en dissuader. Il disait qu'il avait eu des pertes d'argent et trouvait impossible de vivre de son traitement. On pensait qu'il aurait les moyens de s'en tirer jusqu'à ce que la situation s'améliorât. Je me souviens très bien de son aspect physique. Il était grand et bien bâti, un rien apprêté, mais il était assez jeune, assez séduisant pour se faire pardonner ses cheveux bruns foncés, ses yeux bleus bordés de très longs cils et son teint frais et éclatant. Il respirait la santé. Il était amusant, gai et d'esprit vif. Je ne connaissais personne qui eût plus de charme. C'est une qualité dangereuse et ceux qui la possèdent en usent. Souvent, ils la jugent suffisante pour réussir et se croient dispensés de fournir le moindre effort. C'est un danger. Mais Jack avait une nature exquise et généreuse. Il charmait parce qu'il était charmant. Il était absolument dépourvu d'affectation. Il avait le don des langues, parlait français et allemand sans trace d'accent et ses manières étaient parfaites. On avait l'impression que, le moment venu, il tiendrait fort dignement le rôle d'ambassadeur auprès d'une puissance étrangère. Personne ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Il n'était pas étonnant que Lady Kastellan fût tombée follement amoureuse de lui. Mon imagination m'emportait. Qu'y a-t-il de plus émouvant qu'un jeune amour ? Je me représentais les promenades côte à côte de ce beau couple dans un parc, par les chaudes après-midi du début de l'été, les bals où il pouvait la tenir dans ses bras, l'enchantement du secret partagé quand ils échangeaient un regard à travers la table, au cours d'un dîner, et les rencontres hâtives et dangereuses, quand, dans quelque lieu secret, ils pouvaient enfin s'abandonner à leur passion. Il était affreux de penser que tout cela avait fini si tragiquement.

— Comment le connaissiez-vous ? demandai-je à Low.

— Il était chez Dexter et Farmilow. Vous savez, les armateurs. Il avait une excellente situation, il assurait les liaisons avec le gouverneur

et les gens de ce genre. J'étais à Singapour à ce moment-là. Je crois que je le rencontrais d'abord au club. Il excellait aux sports et à toutes sortes de choses : il jouait au polo ; c'était une fine raquette. On ne pouvait pas s'empêcher de l'aimer.

— Buvait-il, ou avait-il quelque autre vice ?

— Non — l'accent d'Arthur Low était tout à fait convaincu. — C'était quelqu'un de très bien. Les femmes étaient folles de lui et on ne pouvait le leur reprocher. C'était un des garçons les plus chics que j'aie jamais rencontrés.

Je me tournai vers Mrs Low.

— L'avez-vous connu ?

— A peine. Après notre mariage, nous partîmes pour Perak ; il était charmant, je me le rappelle, il avait les plus longs cils que j'aie jamais vus à un homme.

— Il était resté très longtemps sans rentrer en congé, cinq ans, je crois. Je ne voudrais pas user de phrases rebattues, mais le fait est que je ne sais comment m'exprimer autrement : il s'était fait une réputation en or. Il y a un certain nombre de gens qui s'irritaient de ce qu'il eût été nommé à ce poste par relation, mais ils ne pouvaient pas nier qu'il eût fait du bon travail. Nous savions qu'il avait été attaché au Foreign Office, mais il ne faisait jamais aucun chiqué.

— Je pense que ce qui m'attira, interrompit Mrs Low, c'était son extraordinaire vitalité ; cela vous remuait rien que de lui parler.

— Il avait un ressort étonnant, quand il s'est embarqué. J'étais justement pour deux jours à Singapour et j'assistai au dîner à l'*Europe*, la veille de son départ. Nous étions tous plutôt partis ! C'était une grande réunion. Tout le monde était venu lui dire au revoir. Il s'absentait seulement pour six mois. Je crois que tout le monde souhaitait son retour. Il aurait mieux valu pour lui qu'il ne partît jamais.

— Pourquoi ? Qu'est-il donc arrivé ?

— Je ne sais pas exactement. J'avais été déplacé et j'étais parti vers le Nord.

Comme c'était exaspérant ! Il est réellement beaucoup plus facile d'inventer une histoire de toutes pièces que de raconter celles qui sont vraiment arrivées à des gens dont vous ignorez la conduite aux moments les plus importants de leur vie..

— C'était un très brave garçon, mais nous n'avons jamais été intimes ; vous savez combien Singapour est mondain ; il fréquentait des cercles beaucoup plus fermés que nous, et quand nous partîmes pour le Nord, je l'oubliai. Mais un jour, au club, j'entendis deux types parler de lui — Walton et Kenning. Walton arrivait juste de Singapour, où avait eu lieu un grand match de polo.

— Almond jouait-il ? demanda Kenning.

— Bien sûr que non, dit Walton. On l'a mis à la porte de l'équipe la saison dernière.

» J'interrompis :

— De qui parlez-vous? dis-je.

— Vous ne savez donc pas, dit Walton ; Almond est foutu, le pauvre diable.

— Comment? demandai-je.

— La boisson.

— On dit qu'il se drogue aussi, dit Kenning.

— Oui, je l'ai entendu dire, dit Walton, il ne fera pas long feu à ce jeu-là. L'opium, hein?

— S'il n'y prend garde, il perdra sa situation, dit Kenning.

» Je n'en revenais pas, continua Low. C'était le dernier homme de qui je me serais attendu à cela. Il était si typiquement Anglais, et c'était un gentleman. J'appris que Walton avait voyagé sur le même bateau que Jack quand il rentra de congé. Il s'embarqua à Marseille. Il était plutôt à plat, mais cela n'avait rien de bizarre, des tas de gens ne se sentent pas en forme quand ils quittent leur pays pour reprendre le collier. Il buvait passablement. Ils font ça aussi, quelquefois. Mais Walton ajouta un trait plutôt curieux. Il dit que la vie semblait s'être retirée d'Almond. On ne pouvait s'empêcher de le remarquer : il avait autrefois un tel entrain. On supposait, en général, qu'il était fiancé à quelque jeune fille en Angleterre et pendant la traversée on en vint à la conclusion qu'elle l'avait laissé tomber.

— C'est ce que je pensai quand Arthur me mit au courant. Après tout, c'est long de laisser une jeune fille pendant cinq ans.

» En tous cas, on pensait qu'il se ressaisirait quand il se serait remis au travail. Mais il n'en fut malheureusement pas ainsi. Il alla de mal en pis. Des tas de gens avaient de l'affection pour lui et tentèrent de l'aider. Mais il n'y avait rien à faire. Il les envoya promener. Il fut hargneux et rude, ce qui parut vraiment bizarre : il avait toujours été si gentil avec tout le monde. Walton dit qu'on pouvait à peine croire que c'était le même homme. Les milieux officiels le laissèrent tomber et presque tout le monde en fit autant. Lady Ormonde, la femme du gouverneur, était une snob, elle savait qu'il était de bonne famille et elle ne lui aurait pas fait mauvaise figure si les choses n'avaient pas pris cette tournure. C'était un chic type, Jack Almond, quel dommage qu'il se fût mis dans de pareils draps! J'en étais désolé, vous savez, mais naturellement cela ne troubla ni mon appétit ni mon sommeil. Quelques mois plus tard, je me trouvai moi-même à Singapour et quand j'allai au club, je le demandai.

» Il avait fini par perdre sa situation, ayant à plusieurs reprises négligé de paraître au bureau pendant deux ou trois jours de suite, et l'on me dit que quelqu'un l'avait engagé comme gérant d'une plantation de caoutchouc à Sumatra, dans l'espoir que, loin des tentations de Singapour, il se ressaisirait. Vous comprenez, tout le monde avait tant d'affection

pour lui qu'on ne pouvait supporter l'idée de le voir dégringoler sans essayer de le tirer de là. Mais il n'y avait rien à faire. L'opium l'avait pris. Il ne conserva pas longtemps sa place à Sumatra et revint à Singapour. On m'a dit depuis qu'on pouvait à peine le reconnaître. Lui qui avait toujours été si bien mis, si élégant, il était miteux, sale et hagard. Plusieurs membres du club s'entendirent pour faire quelque chose pour lui. Ils sentaient qu'ils devaient lui donner encore une chance et ils l'envoyèrent à Sarawak, mais ça ne servit à rien. Le fait est, je crois, qu'il ne voulait pas être sauvé. Je pense qu'il voulait aller en enfer par ses propres moyens et aussi vite que possible. C'est alors qu'il disparut. Les uns dirent qu'il était reparti chez lui ; quoi qu'il en soit, on l'oublia. Vous savez comme les gens disparaissent dans les États Malais. Voilà pourquoi, sans doute, lorsque je trouvai un mort barbu en sarong, gisant dans une petite chambre malodorante d'une maison chinoise, dans un endroit perdu, je ne pensai pas une seconde que ce pût être Jack Almond. Je n'avais pas entendu prononcer son nom depuis des années. »

— Pensez par quelles affres il a dû passer, pendant ce temps, dit Mrs Low et ses yeux brillaient de larmes car elle avait un cœur bon et tendre.

— Tout cela est inexplicable, dit Low.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Eh ! bien, s'il devait en arriver là, comment a-t-il pu tenir le coup pendant son premier séjour ? Les cinq premières années s'étaient très bien passées. Il avait été parfait. Si cette aventure devait le briser, on se serait attendu à ce que ce fût immédiatement. Or pendant cinq ans, il avait été gai comme un pinson. On aurait dit qu'il n'avait pas un souci au monde. De l'avis unanime, c'est un homme différent qui revint de congé.

— Il est arrivé quelque chose durant ces six mois passés à Londres, dit Mrs Low. C'est clair.

— Nous ne le saurons jamais, soupira Low.

— Mais nous pouvons le supposer, dis-je en souriant. — C'est là que le romancier intervient. — Voulez-vous que je vous dise ce que je devine ?

— Allez-y.

— Eh ! bien, je pense que durant ces cinq premières années, il était soutenu par l'idée du sacrifice qu'il avait fait. Il avait une âme chevaleresque. Il avait tout abandonné pour sauver la femme qu'il aimait plus que tout au monde. Je pense qu'il vivait dans une exaltation d'esprit qui ne le quittait jamais. Il l'aimait encore, de tout son cœur. La plupart d'entre nous tombent amoureux de temps en temps ; quelques-uns n'aiment qu'une fois et je crois qu'il était de ceux-là. Et, assez bizarrement, il était heureux parce qu'il avait été capable de sacrifier son bonheur pour l'amour d'une femme qui lui semblait en être digne. Je suis sûr qu'il ne cessait jamais de penser à elle. Là-dessus, il revint en congé en Angleterre. Je pense qu'il l'aimait toujours

autant et je ne suppose pas qu'il ait douté que son amour à elle fût aussi fort et durable que le sien. J'ignore à quoi il s'attendait. Peut-être espérait-il qu'elle comprendrait l'inutilité de combattre plus longtemps son inclination et qu'elle fuirait avec lui. Peut-être se serait-il contenté de s'assurer qu'elle l'aimait encore. Il était inévitable qu'ils se rencontrassent, ils vivaient dans le même monde. Or il constata qu'elle se souciait de lui comme d'une guigne. Il vit que la femme passionnée était devenue une mondaine prudente, expérimentée ; il comprit qu'elle ne l'avait jamais aimé comme il se l'était imaginé et il soupçonna même peut-être qu'elle l'avait amené froidement à se sacrifier pour la sauver. Il la vit dans le monde, maîtresse d'elle-même et triomphante. Il sut que les adorables qualités qu'il lui avait attribuées n'existaient que dans sa propre imagination et qu'elle n'était qu'une femme ordinaire, qui avait été emportée par un engouement passager, et l'ayant désavoué était retournée à son véritable destin : un grand nom, la richesse, les distinctions sociales, les succès mondains : voilà ce qui importait pour elle. Il avait tout sacrifié, ses amis, son entourage, sa carrière, le rôle qu'il aurait pu jouer dans le monde, ses ambitions, tout ce qui donne du prix à l'existence, pour rien. Il avait été dupé, et cela le brisa. Votre ami Walton a certainement trouvé l'expression juste, quand il dit que la vie semblait l'avoir quitté. C'était bien cela. Par la suite, il ne se soucia plus de rien et le pire fut peut-être que, après tout cela, bien qu'il connût Lady Kastellan pour ce qu'elle valait, il ne cessa pas de l'aimer. Je ne sais rien de plus déchirant que d'aimer de tout son cœur, en essayant de toutes ses forces de se libérer, un être dont on connaît l'indignité. Peut-être est-ce pour cela qu'il se mit à l'opium. Pour oublier et pour se souvenir.

C'était un long discours que je venais de faire et je m'arrêtai.

— Tout cela n'est qu'imagination, dit Low.

— Je sais, répondis-je, mais cela semble correspondre aux faits.

— C'était un faible ; sans cela il aurait pu lutter et vaincre.

— Peut-être, peut-être une certaine faiblesse est-elle la rançon d'un charme tel que le sien. Peut-être peu de gens aiment-ils d'un cœur aussi chaud et aussi fervent que lui. Peut-être ne voulait-il pas lutter. Je ne peux l'en blâmer.

Je n'ajoutai pas, craignant que mon commentaire fût jugé cynique, que peut-être si Jack Almond n'avait eu ces cils incroyablement longs, il serait maintenant vivant et bien portant, représenterait son pays auprès de quelque puissance étrangère et serait en chemin de devenir ambassadeur à Paris.

— Passons au salon, dit Mrs Low, il faut laisser le boy desservir.

Et ce fut fini de Jack Almond.

SOMERSET MAUGHAM

(TRADUCTION DE MARIE-JOSÈPHE PARENT)

L'IMBROGLIO DU MOYEN-ORIENT

En 1917, le Moyen-Orient formait encore un vaste ensemble territorial placé — à l'exception de l'Égypte — sous la dépendance au moins nominale de Constantinople. Si malade qu'il fût, l'Empire Ottoman n'était pas mort. Les influences russes et américaines ne se faisaient sentir que de loin. Vinrent des envoyés britanniques qui, pour encourager la révolte arabe contre les Turcs, promirent au roi Hussein, chef de la famille hachémite et maître de La Mecque, de reconstituer à son profit un grand État indépendant dont la limite Nord correspondrait à peu près à la frontière actuelle de la Turquie : un statut spécial semblait prévu pour le Liban et pour la Palestine. Vers la même époque, Balfour, c'est-à-dire le Foreign Office, s'engageait à ouvrir ce dernier pays aux Sionistes.

Que se passa-t-il en réalité, après 1918?

Le grand État arabe ne se créa jamais. Tandis que la Turquie se repliait sur elle-même (et la révolution laïque kémaliste allait creuser un fossé profond entre elle et l'Islam), tout, dans le Moyen-Orient de langue arabe, se divisa et se compliqua de plus en plus. A la place des anciens sandjaks ottomans, on vit apparaître les mandats français du Liban et de Syrie, le mandat britannique et le Foyer national juif de Palestine. Lorsqu'en 1925, Ibn Séoud chassa Hussein de La Mecque, les Anglais ne bougèrent pas. Quatre ans auparavant, ils avaient permis à un des fils de Hussein, Abdallah, de s'adjuger — sous leur contrôle — la Transjordanie. Un autre fils de Hussein, Feisal, après avoir régné trois mois à Damas (d'où les Français l'expulsèrent pour s'y installer eux-mêmes) s'était rabattu sur Bagdad ; son petit-fils est encore roi d'Irak. La famille hachémite n'avait pas réalisé son grand État arabe ; malgré tout, elle s'était bien débrouillée. Les Anglais estimaient — ils estiment sans doute encore — qu'elle est leur débitrice.

Quant aux autres « provinces » de feu le Moyen-Orient ottoman, chacune a connu un destin particulier. L'indépendance de l'Égypte

a été reconnue en 1922 ; cette année-là, le sultan Fouad, descendant de Mehemet Ali — autre sultan égyptien d'origine albanaise — prit le titre de roi. En 1936, les Anglais ont remplacé leur haut-commissaire au Caire par un Ambassadeur ; en avril 1947, leurs troupes ont évacué la vallée et le delta du Nil pour se replier sur le canal de Suez. De l'autre côté de la Mer Rouge, l'Arabie Séoudite, royaume indépendant riche en pétrole, vit aujourd'hui de l'argent américain et sous l'influence américaine. L'Irak — autre réservoir de pétrole — et la Transjordanie — troisième source de pétrole, encore inexploitée — ont acquis, eux aussi le statut des royaumes indépendants, mais sans se débarrasser de leurs cadres militaires britanniques. La liquidation du Mandat français sur le Liban (1943) et sur la Syrie (1945) s'est accomplie au bénéfice de deux républiques, l'une et l'autre jalouses de leur autonomie.

Balkanisation au Moyen-Orient ? Certes. Mais les intérêts des grandes puissances, dans cette partie du monde, n'ont pas disparu pour cela. Pas plus que ne s'est évanoui le rêve d'unité arabe qu'avait fait le roi Hussein. Au contraire. D'où les multiples pressions intérieures et extérieures qui expliquent le bouillonnement continu de la marmite.

Avant de mesurer celles-ci, essayons de situer les premières.

***

Il y a quelques années, on aurait pu croire qu'Ibn Séoud, guerrier audacieux, aventurier de grande classe et conquérant de la Mecque, deviendrait l'unificateur du Moyen-Orient arabe. Son heure semble passée. Non point qu'il n'ait réussi une manière de tour de force en imposant sa loi à trois millions d'Arabes dispersés en un immense pays. Il a magnifiquement joué de l'automobile blindé, de l'avion, de la radio et des mariages : une femme dans chaque tribu. Mais l'âge est venu. Le flot ininterrompu des dollars qui affluent dans sa caisse privée, et de là se répandent sur son entourage, ce flot paraît avoir calmé sa soif d'aventures. Fort de l'appui américain, Ibn Séoud sait qu'on ne viendra pas l'attaquer chez lui. Une vieille inimitié le sépare des Hachémites ; il fait tout pour contrecarrer leurs plans ambitieux. Son ou ses successeurs (il a plusieurs dizaines de fils) garderont sans doute la même attitude. La Mecque défend le statu quo actuel.

L'Égypte ? Pas plus que l'Arabie Séoudite, l'Égypte ne souhaite de grands remaniements territoriaux à l'intérieur du Moyen-Orient ; ses convoitises se tourneraient plutôt vers le Soudan et vers la Lybie. En revanche la part qu'elle prend dans les manifestations du nationalisme arabe grandit constamment. Ceci pour des raisons d'ordre interne qui valent la peine d'être rappelées.

D'abord, une pression démographique inquiétante : durant les vingt dernières années, la population égyptienne a passé de quatorze à dix-neuf

millions d'habitants. Comment satisfaire les jeunes couches demi-instruites du pays sinon en leur donnant les places que tiennent encore les étrangers ?

Ensuite, la lutte qui se poursuit depuis un quart de siècle entre le Palais et le Wafd. Le Palais : autrement dit, le Roi, sa Cour au sens le plus large du mot, et les chefs politiques sans troupe qui gouvernent dans le sens conservateur. Le Wafd : c'est-à-dire le seul parti populaire de l'Égypte. Quinze millions de fellahs analphabètes, qui n'ont que l'idée la plus fumeuse de l'emplacement de leur propre pays dans le monde, savent pourtant qu'un certain Zaghoul Pacha est ou fut le « Libérateur de l'Égypte » et que — s'il est mort — il a pour successeur un autre pacha, nommé Nahas, lequel est aussi le « Père » ou le « Chef de la Vallée du Nil ». Le Wafd était à l'origine la « délégation » de nationalistes égyptiens qui, après la première guerre mondiale, allèrent négocier à Londres, sous la direction de Zaghloul, l'indépendance de leur pays. Sans Zaghloul — et sans la préférence britannique pour la monarchie — le Sultan Fouad fût-il devenu roi en 1922 ? Pour le Palais, c'est une question mortifiante. Entre le roi actuel, Farouk 1er, et Nahas Pacha, comme entre leurs prédécesseurs Fouad et Zaghloul, l'antagonisme « conservateur-progressiste » se double d'une jalousie personnelle : celle qui anima le jeune Guillaume II contre Bismarck. Le roi peut empêcher le Wafd, pendant de longues périodes, d'accéder au Gouvernement ; mais pourrait-il l'empêcher — si des élections générales et libres étaient concevables en Égypte — d'occuper à lui seul plus des trois quarts du Parlement ? Peut-il empêcher Nahas d'être, sans discussions possible, le Président désigné d'une éventuelle république égyptienne ? Non. Certaines surenchères du Palais, sur le plan international, n'ont pas d'autre origine que cette situation : il s'agit de reprendre au Wafd sa clientèle.

Ajoutons un trait dont les conséquences psychologiques ne sont pas de moindre importance. L' « arabisme » de la famille royale égyptienne est de fraîche date. Pour un Ibn Séoud d'Arabie, pour un Abdallah de Transjordanie, pour un Sultan Idrissite du Maroc — tous aussi férus de leur généalogie prophétique que Saint-Simon l'était de l'ancienneté de son duché — les descendants de l'Albanais Mehemet Ali font presque figure d'étrangers parvenus. Le roi Fouad avait passé une partie de sa jeunesse en Italie, où son père Ismail était exilé ; il parlait parfaitement le turc et l'italien, très bien le français et l'anglais ; vers la fin de sa vie seulement, il s'était mis à l'arabe qui est la langue du peuple égyptien. Son fils Farouk — le souverain actuel — est le premier de sa lignée qui ait appris l'arabe dès son enfance. Lorsqu'il accueille avec empressement chez lui un Abd-el-Krim ou un Muphti de Jérusalem, lorsqu'il ouvre Le Caire — siège de la ligue des États arabes — aux nationalistes Nord-Africains, il n'exerce pas seulement l'hospitalité traditionnelle de l'Islam, il consolide sa propre position. A vingt-sept ans, il lui est agréable de s'entendre nommer « l'orgueil des Arabes», et sa capitale » « le cœur du

panarabisme ». Le Palais se doit d'être plus nationaliste que le Wafd et plus arabe que les descendants de Mahomet.

Tous les dirigeants égyptiens savent que, pour leur pays surpeuplé, c'est une question de vie ou de mort que d'augmenter rapidement le nombre des industries et la surface des terres cultivables ; ils savent aussi que cette œuvre ne peut s'accomplir sans matières premières étrangères, sans devises étrangères, sans techniciens étrangers ; ils ne souhaitent pas se brouiller avec l'Occident et particulièrement avec l'Angleterre qui détient, en crédits gelés, plus de quatre fois la valeur d'un budget annuel de l'Égypte. Mais le nationalisme égyptien est là qui les pousse ; et la vieille tradition coranique, avec les souvenirs fascinants de la conquête arabe imposant sa langue et sa religion du Golfe Persique au Détroit de Gibraltar. C'est à cette lumière qu'il faut juger la langage et les gestes de la politique égyptienne.

***

L'Arabie Séoudite : un pays provisoirement satisfait. L'Égypte : un pays qui fermente. Du moins leurs frontières sont-elles fortement tracées par la géographie. Dans le reste du Moyen-Orient au contraire, tout paraît instable et provisoire. La Palestine, la Transjordanie, le Liban, la Syrie et l'Irak résultent d'un découpage imposé par les vainqueurs de 1918. Pourquoi cette mosaïque plutôt qu'une autre ? Regardons de plus près.

La Palestine est le produit d'une tentative d'association manquée entre deux raçes sémites — la juive et l'arabe — qui, disposant chacune d'appuis internationaux, ont l'une et l'autre la volonté de dominer. A plusieurs reprises, entre les deux guerres, les Arabes Palestiniens — maintenant dirigés au Caire par le Muphti de Jérusalem — se sont soulevés contre les Juifs, puis contre les Anglais. Pour les apaiser, les Anglais ont fini par arrêter l'immigration sioniste. D'où la violente réaction terroriste juive qui les oblige à vivre comme des assiégés dans un pays où ils comptaient jouer le rôle de protecteurs et d'arbitres. Le statut actuel de la Palestine est inviable.

Celui du Liban vaut-il beaucoup mieux ? Le Liban, état mi-chrétien, mi-arabe, de fabrication française, se trouve aujourd'hui par rapport à la Syrie limitrophe, dans une situation qui rappelle étrangement celle de la Tchéco-Slovaquie de 1938, à l'intérieur de la pince allemande. Le mandataire français, occupant du pays mais garant de ses frontières, est parti. Que vaut la garantie de l'O.N.U. ? Celle de la ligue arabe ? En fait, les chrétiens du Liban se sentent menacés, à plus ou moins longue échéance, d'anschluss par la Syrie. Cependant que la Syrie, elle-même prise entre la Transjordanie, l'Irak et la Turquie, redoute l'influence dissolvante de ses voisins.

Qu'y a-t-il de réel, de permanent dans tout cela ? Autour de Beyrouth,

cinq cent mille Chrétiens. Vers Tibériade, Haïffa et Jaffa, six cent mille Juifs. Derrière ces deux môles jusqu'au golfe Persique, huit millions d'Arabes. Pourquoi ces Arabes continueraient-ils d'être divisés entre cinq pays? Et comment les dirigeants de la République syrienne ne seraient-ils pas tentés de reconstituer à leur profit la « Syrie naturelle », depuis le Taurus jusqu'à la Mer Rouge?

Une telle entreprise paraît irréalisable dans la conjoncture actuelle. Non point tant à cause des chrétiens libanais : isolés, ils ne tiendraient sans doute pas beaucoup plus longtemps que n'a tenu la Bohême tchèque après l'annexion des Sudètes. Ni même en raison de la résistance juive (encore qu'on ne voie pas de Mustapha Kemal arabe capable de jeter les Sionistes à la mer, comme le Ghasi jeta à la mer les Grecs de Smyrne). L'obstacle sur lequel elle buterait est la Transjordanie. Car, en Transjordanie, il n'y a pas qu'un monarque arabe. Il y a des armes, des officiers anglais. Et Damas est beaucoup trop faible pour provoquer un pareil adversaire.

Mais il existe un autre projet d'unification dont les chances sont incomparablement meilleures. Ce projet, dit de « Grande Syrie », aurait pour bénéficiaire le roi Abdallah de Transjordanie et derrrière Abdallah, l'Angleterre. Abdallah, rappelons-le, est le fils de cet Hussein à qui les Anglais avaient promis un Empire Arabe. Son père ayant été chassé de la Mecque par Ibn Séoud et son frère Feisal de Damas par les Français, il se trouve (depuis quelque vingt-cinq ans) installé à mi-chemin dans sa petite capitale transjordane d'Ammane, un peu comme un roi de Bourges sans Jeanne d'Arc. Reprendre La Mecque, il n'y peut songer : l'« usurpateur » Ibn Séoud bénéficie de l'amitié américaine. Damas, en revanche, est l'objet constant de ses espoirs. Il voudrait y régner ; les Anglais — moyennant certaines conditions — ne demanderaient pas mieux que de l'y voir. Est-ce suffisant? Peut-être pas. Moralement, les atouts d'Abdallah sont considérables. Comme musulman orthodoxe et descendant direct du Prophète, il serait mieux placé qu'aucun souverain ou prince du monde arabe pour restaurer le Caliphat, abandonné par les Ottomans. Comme fils de Hussein, il devrait être le champion désigné de l'Unité Arabe. Mais — de même que son petit-neveu et allié, le jeune roi d'Irak — il est bon gré mal gré le protégé de l'Angleterre. C'est à la fois sa force et sa faiblesse. Sa force, parce que dans son petit royaume de trois cent cinquante mille habitants se trouve la Légion arabe : dix-mille hommes qui forment la troupe indigène la mieux mécanisée, la mieux entraînée, la plus puissante de tout le Moyen-Orient. Sa faiblesse, parce que cette troupe est équipée et soldée directement par Londres, commandée par un successeur de Lawrence, l'Anglais Glubb Pacha, et encadrée d'officiers britanniques : ce qui rend Adballah suspects aux nationalistes arabes.

L'intrigue se poursuit néanmoins ; la toile « grande syrienne » continue de se tisser. Que l'O.N.U. décide de créer sur la côte de Palestine un

petit état juif indépendant, Abdallah protestera, c'est certain. Mais ayant protesté, qui hériterait, sinon lui, des douze cent mille Arabes Palestiniens? En attendant, « son » général, Glubb Pacha, manœuvre sur la frontière de Syrie. De ce côté, il y aurait une condition essentielle à remplir : c'est que l'intronisation d'Abdallah à Damas pût être présentée comme une affaire intérieure arabe, exécutée au service de la dynastie hachémite et non dans l'intérêt de l'Angleterre. Sans quoi la Légion transjordane risquerait d'échapper à ses cadres britanniques. Le sentiment républicain est réel à Damas. Il paraît difficile d'y créer, dans le Parlement, une majorité qui inviterait Abdallah à restaurer la monarchie. Qu'importe? Les Druzes de la province syrienne du Djebel — qui est justement limitrophe de la Transjordanie — sont en très mauvais termes avec les Républicains de Damas. Pourquoi, un beau matin, n'appelleraient-ils pas Abdallah à leur secours? La Légion transjordane marchant, c'en serait fait de l'armée et de la république syriennes en huit jours.

Pour peu que le Liban cède à son tour — comme on peut s'y attendre — au bout de quelque temps, la carte du Moyen-Orient arabe, telle que nous la voyons aujourd'hui serait bouleversée. Il n'y subsisterait plus, en dehors du foyer Sioniste, que trois états principaux : l'Égypte pharaonique, l'Arabie Séoudite et la grande Syrie hachémite fédérée à l'Irak...

***

Au cours de ces conflits ou de ces métamorphoses, quelles sont les forces militaires qui pourraient s'affronter?

Les seules troupes étrangères qui se maintiennent aujourd'hui en Moyen-Orient sont britanniques : quatre-vingt mille hommes environ en Palestine, quarante mille sur la rive Ouest du Canal de Suez, une dizaine de milliers en Irak. A la fin de 1947, il ne restera sans doute que deux bases de la R.A.F. dans ce dernier pays. La garnison du Canal devrait être réduite à dix mille hommes : c'est ce que prévoyait le traité anglo-égyptien de 1936, qui risque lui-même d'être dénoncé par l'Égypte. Le sort des divisions de Palestine dépend surtout des résolutions que prendra l'O.N.U. Pour l'instant, ces divisions offrent le spectacle le plus étrange : bien équipées et soumises à une stricte discipline, elles n'en sont pas moins paralysées par un très petit nombre de terroristes juifs (trois ou quatre mille, vraisemblablement) et battues au détail par des commandos. La « Résistance » juive n'est pas une plaisanterie.

Les Arabes, jusqu'à présent, n'ont pas semblé capables d'une action aussi méthodique. Ils ne manquent pas de baroudeurs ni de chefs féodaux qui, le cas échéant, mèneraient contre les sionistes ou contre tout autre adversaire étranger, une guérilla fort embarrassante. Les frontières, pour eux, ne comptent pas. Le terrain leur est souvent favorable : on l'a vu dans les zones montagneuses et, lors de la révolte druze en 1925,

jusque dans cette espèce de Bocage qu'est l'immense oasis de Damas. Mais les combats de 1925 sont en train de rejoindre dans l'album d'Epinal la bataille des Pyramides et l'image de Gordon attendant à Khartoum, pendant des semaines, un secours qui ne devait arriver que trop tard. Le temps des rezzous et des méharistes est passé. Un nouveau Gordon serait dégagé en huit jours par les bombardiers piqueurs de son pays. Sans doute un Ibn Seoud a-t-il lui-même acheté quelques avions et quelques voitures blindées ; des nationalistes arabes pourraient à tout moment s'en procurer d'autres sur le marché. Ces moyens, très puissants par rapport aux Bédouins, ne compteraient plus guère devant une armée moderne. Les quarante mille hommes que l'Égypte aligne sur le papier ne valent encore que dans la faible mesure où l'Occident les équipe. A plus forte raison les quinze ou dix-huit mille soldats irakiens, les quinze mille Syriens, les trois ou quatre mille Libanais. Le Moyen-Orient ne fabrique pas un obus, pas une mitrailleuse, pas un moteur. Ceci explique que la Légion Arabe transjordane (deux modestes brigades, mais bien motorisées, bien entraînées et pourvues d'un appui convenable d'aviation) pourrait, si elle le voulait, se promener de la Mecque à la frontière turque et de Bassorah au delta du Nil sans rencontrer aucune troupe indigène capable de lui résister sérieusement.

Que se passerait-il, d'autre part, si l'U.R.S.S. décidait un jour de lancer vers le Sud trois ou quatre de ses corps blindés ? Ces corps devraient franchir l'obstacle très rude de la Turquie ; l'affaire durerait sans doute pendant plusieurs semaines. Ceci procurerait aux Britanniques le temps de garnir ou de renforcer quelques positions. Rien de plus. Il est permis de croire que les Anglais ne se rétabliraient solidement que bien au delà de Suez : c'est d'ailleurs au Kenya (sinon en Cyrénaïque) qu'il songent dès maintenant à transférer leur Q.G. du Canal. Quant aux forces arabes nationales, elles s'évaporeraient devant un maréchal soviétique comme elles se fussent évaporées devant Rommel ; la seule différence étant une floraison de drapeaux rouges beaucoup moins abondante que n'eût été, sans El Alamein, la floraison de croix gammées.

Tout ce qui peut être dit de l'action des puissances étrangères intéressées dans le Moyen-Orient — principalement la France, l'U.R.S.S., la Grande-Bretagne, les États-Unis — n'a donc de valeur, que si l'on écarte l'hypothèse d'une troisième guerre mondiale : car cette guerre signifierait, selon toute vraisemblance, l'effacement initial des Occidentaux. En temps de paix, au contraire, l'on va voir que les chances de l'Occident sont meilleures.

***

Le prestige qu'a pu acquérir l'U.R.S.S. dans le Moyen-Orient tient à deux causes évidentes : les victoires russes de 1944-45 (elles compensèrent l'indiscutable attraction que le racisme hitlérien exerçait sur l'Islam) et les réalisation intérieures des plans quinquennaux soviétiques.

A première vue, tout devrait inciter le Moyen-Orient à s'inspirer de l'exemple russe : la misère des masses, la toute puissance et la richesse de l'oligarchie, la croissance dans les villes d'une jeune classe moyenne et d'un prolérariat conscients de ce qui se passe ailleurs. Mais un immense fatalisme engourdit quinze millions de fellahs égyptiens ; les cultivateurs des autres pays, les Bédouins du désert ne connaissent que leurs chefs féodaux. Démocratique par principe, la religion de Mahomet est en même temps conservatrice. Un des mouvements les plus spécifiquement coraniques, celui des Frères Musulmans, est à la fois anti-moderniste, anti-occidental et violemment anti-communiste. Il existe à vrai dire, dans le delta du Nil, quelques milliers d'étudiants qui se croient marxistes ou se disent trotzkystes, et des intellectuels juifs qui le sont réellement. Il y a des milieux communistes au Liban, voire en Irak ; des partis communistes officiellement actifs en Palestine et en Syrie. Les élections fussent-elles libres dans tous ces pays, il se passerait encore des années avant que l'extrême gauche pût exercer une action comparable à celle des Trade-Unions anglais ou de la social-démocratie allemande vers 1880. Autant le sentiment nationaliste est vif partout, autant les revendications sociales sont informes.

De leur côté, les diplomates russes observent une réserve extrême. On a souvent même l'impression qu'ils craignent les contacts plutôt qu'ils ne les recherchent. Deux ou trois fois par an, au plus, l'Ambassade du Caire s'ouvre pour quelque réception officielle. Sitôt après, elle se referme. Point de propagande saisissable, venant de l'extérieur, sinon sur des points particuliers : pour inviter les Arméniens par exemple à s'installer ou à se réinstaller en U.R.S.S. Les appels faits de Kiev par le canal des églises orthodoxes semblent avoir cessé. Sur le plan international, Moscou use de toute son influence, on le sait, pour contrecarrer le projet de Grande Syrie monarchique ; rien de plus naturel, puisque l'Angleterre le soutient. En Palestine, l'U.R.S.S. préfèrerait un État bi-fédéral, d'où le Mandataire britannique disparaîtrait. En Égypte, elle verrait aussi volontiers les Anglais évacuer la zone du Canal. Mais nulle part ses demandes n'ont de caractère appuyé. Tout se passe depuis l'an dernier comme si les Soviets se concentraient sur l'Europe et laissaient à leurs rivaux une certaine latitude en Moyen-Orient.

De même, la position française est en retrait. Il n'ya plus un soldat français au Liban, ni en Syrie, Et le Caire, où Abd-el-Krim a rejoint les réfugiés politiques marocains, algériens, tunisiens, groupés en un « Bureau du Maghreb arabe », est devenu le foyer principal de la propagande nationaliste nord-africaine dans le monde musulman. Restent à la France des intérêts économiques en Égypte, au Liban, en Syrie, en Irak. Voire en Palestine, puisque c'est à Haïffa qu'aboutit un des deux pipe-lines de l'Irak Petroleum, dont la production revient de droit, pour un quart, à une compagnie française. Restent aussi — et l'on serait tenté

de dire « surtout » — des intérêts culturels qui, quoiqu'il arrive, demeurent inscrits dans l'histoire. Il y a vingt ans, alors qu'un haut-commissariat britannique fonctionnait au Caire et que le Parlement égyptien discourait en arabe, au Conseil des Ministres, les Beys et les Pachas délibéraient bien souvent en français. Brouillés ou non avec la politique française, les trois quarts des fonctionnaires et parlementaires libanais continuent de parler ou d'entendre le français : quelques-uns, beaucoup plus naturellement que l'arabe.

Mais il ne faudrait point pour cela céder aux illusions. Tout change, tout évolue rapidement. Tel haut personnage égyptien qui, ayant placé son fils dans une école française venait demander au directeur de cette école, vers 1930, qu'on dispensât le garçon du cours d'arabe, ne referait pas la même démarche à présent. Il ne le pourrait pas, les nouveaux règlements l'interdisent ; il ne l'oserait pas, à cause du nationalisme ambiant. Lorsqu'un publiciste égyptien réclame la destruction de l' « idole maudite » qu'est la statue de Lesseps, il exprime avec véhémence un sentiment répandu dans les couches montantes du monde arabe : aucun « progrès » ne justifie la « honte » d'une occupation étrangère. N'est-il pas vrai pourtant que l'occupation se réduit de mois en mois, et que la concession du Canal expire en 1968 ? Ainsi l'Égypte, gagnant sur les deux tableaux, finira-t-elle par avoir l'indépendance et peut-être le Canal. De cet héritage, les néophytes du patriotisme islamique ne marquent aucune gratitude à l'Occident. Dédaigneux de ses apports, de son œuvre constructive, ils croiraient volontiers n'avoir besoin que d'eux-mêmes. C'est ce qu'on pourrait appeler le rêve arabe : désirs et réalités s'y confondent.

Soyons impartiaux. La France, de son côté, a peut-être commis des erreurs de jugement. Il est dangereux de croire qu'il y ait une relation nécessaire entre le nombre des casernes et l'influence d'une civilisation. Si presque toutes les inscriptions publiques à Beyrouth continuent de figurer en français, ce n'est pas au Mandat que ce phénomène est dû, mais aux écoles et aux missions établies au Liban, bien avant l'installation (provisoire) des militaires français. Le bombardement de Damas — qui le nierait aujourd'hui — a moins servi la France que ne l'eût fait l'accommodement prévu en 1936. Veut-on un autre exemple ? Soixante-cinq ans d'occupation britannique de l'Égypte n'empêchent qu'on ne lise beaucoup plus de mots français que de mots anglais au Caire et à Alexandrie. Quelques mois à peine après l'évacuation du Delta, le spectacle qu'offrent les anciens camps anglais au sud de la capitale est saisissant : des baraques sans toits, sans portes, sans fenêtres ; un peu de ferraille, des planches disjointes, prêtes à retourner au sable, au désert, au néant. Tandis que se perpétue et fructifie l'œuvre des savants français qu'avait amenés et laissés derrière lui Bonaparte.

Comme au temps de Napoléon, les soldats français ont quitté le Moyen-Orient. Les troupes britanniques s'y maintiennent. S'agit-il là d'autre chose que d'un simple report d'échéance ?

***

Pour la grande majorité des Français, habitués à l'alliance franco-anglaise comme à une sorte de produit naturel du XXe siècle, l'idée que la rivalité, l'inimitié même du temps de Fachoda aient pu se prolonger en Moyen-Orient jusqu'à l'époque présente, est la plus déconcertante qui soit. Au point qu'elle suscite parfois des mouvements de scepticisme. Mais les faits sont là : en 1943 comme en 1945, les représentants britanniques en Moyen-Orient ont agi presque ouvertement, de façon à hâter l'élimination militaire de la France. Il ne sert à rien de parler de machiavélisme, d'Intelligence Service ou de Colonial Office si l'on n'essaye pas d'aller au fond des choses. Une politique aussi continue et en apparence aussi « anormale » ne peut être seulement l'effet d'antipathies particulières.

Aux yeux de la Grande-Bretagne, le Moyen-Orient a toujours été essentiellement un lieu de passage. Naguère, route des Indes ; plus récemment, terrain de pipe-lines. Le pétrole de l'Anglo-Iranian coule vers le Golfe Persique, d'où les pétroliers l'amènent — via Suez — en Europe. La production de l'Irak-Petroleum (répartie par quarts entre l'Angleterre, les États-Unis, la France, les Pays-Bas) débouche en Méditerranée par les deux conduites qui aboutissent à Haïffa (Palestine) et à Tripoli (Liban). Ces deux conduites vont être doublées. Partout des prospections sont en cours, des puits s'ouvrent. En 1950, la production pétrolifère du Moyen-Orient représentera près d'un quart de la production mondiale ; plus des trois quarts sans doute de ce qui n'est pas américain ni soviétique. La Grande-Bretagne, qui contrôle aujourd'hui 55 pour 100 de cette masse, en contrôlera encore 45 pour 100, en dépit du travail poursuivi par les États-Unis en Arabie. Quand M. Bevin déclare que le Gouvernement britannique « doit maintenir sa présence » dans le Moyen-Orient, il exprime ce qu'il considère être pour son pays une nécessité vitale. Pas plus que l'Angleterre ne voulait voir les Allemands s'établir entre Suez et Bassorah, elle ne voudrait voir s'y installer les Russes. Tout cela est trop connu pour qu'on y insiste.

Mais quels sont les moyens dont dispose l'Angleterre pour « maintenir sa présence » dans le Moyen-Orient ? Des moyens de force d'abord : ceux dont il a bien fallu se servir pendant la guerre. Des moyens obliques ensuite : ceux dont continue d'user la Grande-Bretagne avec ses protégés hachémites de Transjordanie et d'Irak. Cette méthode, on l'a vu, suppose de grandes précautions ; elle ne peut réussir qu'appuyée sur un minimum de sympathies indigènes. Les puits de pétrole et les pipe-lines sont vulnérables. Ils se trouvent dans une région du monde dont la population est aux neuf dixièmes arabe. Au lieu d'asservir le Moyen-Orient — entreprise périlleuse et démesurée — ne serait-il pas plus simple et plus habile d'en conquérir l'amitié ? D'où l'axiome premier de la politique britannique : soutenir les Arabes chaque fois que c'est possible.

Sur cette voie, deux épreuves se sont présentées. En premier lieu, le Sionisme. Rien dans l'engagement Balfour, ni dans les termes du Mandat britannique ne prévoyait une limitation de l'immigration juive en Palestine. Ayant à choisir entre de graves difficultés avec les Juifs et de graves difficultés avec les Arabes, les Anglais ont sacrifié aux Arabes l'immigration juive. Seconde épreuve : le conflit grandissant entre l'administration française d'une part, les Libanais et les Syriens de l'autre. A Beyrouth, en novembre 1943, et à Damas en mai 1945, les Anglais ont de nouveau pris fait et cause pour l'opinion des pays arabes. Si mortifiante pour la France qu'ait pu être en l'occurrence leur action, elle appartient heureusement au passé. A Londres comme à Paris l'on sent la force naturelle, l'étendue, la permanence des liens franco-anglais dans l'ensemble du monde.

Il s'est d'ailleurs trouvé, dans le personnel britannique du Moyen-Orient lui-même — particulièrement en Égypte — des hommes assez nombreux pour penser que cette politique risquait de se retourner en boomerang contre les positions anglaises. De fait, après les premières manifestations locales de joie et de gratitude, le monde arabe n'a pas témoigné la moindre reconnaissance effective à ses défenseurs. On le voit dans le cas de l'Égypte et de la Palestine, où pas une voix arabe ne s'élève en faveur du statu quo actuel, alors qu'une partie de la presse arabe continue de dénoncer l' « impérialisme » britannique et d'injurier M. Bevin. On le voit même — spectacle encore plus curieux — au Liban et en Syrie, où les Anglais n'ont tiré jusqu'à présent qu'un maigre profit de leur attitude. Mais la position générale de l'Angleterre était prise. Il est d'ailleurs une autre pensée directrice qui contribue à la fixer.

Lorsque les Français, investis de leurs mandats, revinrent en Moyen-Orient après la première guerre mondiale, ils y arrivaient porteurs d'une tradition historique qui remonte à François Ier. Pour protéger les chrétiens libanais et syriens contre la masse musulmane, ils se firent presque automatiquement soutien des minorités. L'Angleterre, certes, est aussi capable que n'importe quelle grande puissance de « diviser pour régner » ; à l'occasion, elle joue ce jeu. En ce qui concerne le monde arabe, il semble bien pourtant qu'après avoir reconnu le courant principal — qui est musulman et nationaliste — elle se soit hardiment résolue à s'y jeter, à l'utiliser si possible plutôt qu'à le combattre. De là, une divergence fondamentale entre la politique arabe de l'Angleterre et la politique arabe de la France, celle-ci appuyant les particularismes, celle-là cherchant à se concilier les forces dominantes. De là aussi, l'effroyable embarras que représente pour la Grande-Bretagne les engagements de Balfour vis-à-vis du Sionisme. De là enfin, ce fait en apparence paradoxal : la bénédiction donnée par le Foreign Office à la Ligue des États Arabes.

Officiellement créée pendant l'hiver 1944-1945, la Ligue des États Arabes ne devait être dans sa conception première qu'une sorte de Société

des Nations régionale chargée de prévenir ou de régler à l'amiable les différends entre ses membres : l'Égypte, l'Arabie, le Liban, la Syrie, l'Irak et la Transjordanie. Par ce canal, cela va de soi, l'Angleterre espérait sinon contrôler l'arabisme, du moins exercer sur sa direction une influence pacifiante. En réalité, que s'est-il produit? Profondément divisée par les défiances et les jalousies qui séparent ses membres actuels, la Ligue Arabe retrouve au contraire, sur le plan passionnel, une cohésion redoutable, chaque fois que se révèle un adversaire étranger à l'Islam : les Juifs de Palestine, les Français d'Afrique du Nord, et jusqu'à un certain point les Anglais du Moyen-Orient eux-mêmes. Aussi a-t-on parfois l'impression au Caire qu'après avoir favorisé les débuts de la Ligue Arabe, les Anglais ne seraient pas autrement fâchés aujourd'hui de la torpiller par la bande, ou de la dissoudre dans une combinaison plus vaste. La torpille serait la Grande Syrie hachémite; le dissolvant serait un Bloc oriental anti-soviétique où interviendraient deux partenaires ou rivaux non arabes, la Turquie et l'Iran.

Tout ce qu'on peut dire pour l'instant est que les Anglais ont disposé un certain nombre de pions dans le Moyen-Orient : peut-être au Caire et à l'intérieur de la Ligue Arabe elle-même; certainement à Jérusalem, en Transjordanie et en Irak. L'Angleterre aura-t-elle l'occasion et le pouvoir de jouer ces pions?

Ici apparaît un facteur « de rechange », sans doute le plus puissant de tous : le facteur américain.

***

L'Université américaine de Beyrouth date de 1864. Politiquement, les États-Unis n'en sont pas moins les derniers arrivés en Moyen-Orient. En 1919, ils ne voulaient pas du mandat qu'ils auraient pu y avoir. A présent, ils sont presque aussi peu désireux que les Anglais de se voir délogés par une tierce puissance, en l'espèce, l'U.R.S.S. Qu'ont-ils donc à défendre? Et à proposer?

Le facteur américain, c'est, depuis l'entre-deux-guerres, les pétroles de Bahrein et de Koweit, sur la côte Sud du Golfe Persique; c'est une part de 25 pour 100 dans les anciens champs et dans les nouveaux forages (Palestine, Transjordanie, côte arabe) de l'Irak Petroleum; c'est surtout, depuis 1940, les pétroles de l'Arabie Séoudite, maintenant exploités à Dahran sur le Golfe Persique, d'où un énorme pipeline — débitant à lui seul plus que les deux pipe-lines doublés de Tripoli et de Haïffa — les amènera d'ici quelques années sur la côte du Liban Sud.

C'est en même temps la Charte de l'Atlantique et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Mélange d'anti-colonialisme sincère, de réalisme industriel à l'échelle

mondiale et d'antisoviétisme, que ses détracteurs ont eu beau jeu de baptiser « diplomatie du dollar », mais qui, tout compte fait, a beaucoup plus de chances d'être goûtée au Moyen-Orient que la diplomatie du canon.

Les proportions du mélange varient d'ailleurs selon la personnalité de ceux qui le préparent. La fraction la plus avancée de l'opinion parlementaire américaine — celle que dirige M. Wallace — pense à peu près des Anglais ce que les Anglais francophobes pensaient des Français, lors du bombardement de Damas : « Pas de paix en Moyen-Orient, tant que ces manieurs de chars blindés seront là. » Et, par voie de conséquence, pas de paix générale entre les États-Unis et l'U.R.S.S. La même minorité américaine accuse en outre l'impérialisme britannique d'avoir fait alliance avec l'oligarchie arabe contre le progrès économique et social. Pour la majorité cependant, ce dont il s'agit surtout c'est de relayer l'Angleterre défaillante, d'empêcher l'U.R.S.S. d'occuper le vide que les Anglais pourraient laisser derrière eux, et de combiner à des méthodes politiques libérales une action économique plus intense que par le passé. D'une façon générale, l'administration américaine continue de souhaiter, comme au temps de Roosevelt, l'affranchissement progressif des peuples colonisés. Mais le souci de l'U.R.S.S. a passé au premier plan. Ce qui importe en Afrique du Nord n'est pas tant l'indépendance plus ou moins grande du Maroc que la garantie d'un accueil sympathique aux troupes américaines, en cas de catastrophe européenne. De même en Moyen-Orient : un accord anglo-américain, doublé d'un programme où les masses indigènes trouvent aussi leur profit, serait peut-être la meilleure stratégie.

Pour l'instant, il faut le reconnaître, ce sont surtout les projets d'intérêt militaire qui ont la vedette : prêts à la Turquie et à l'Iran, offre de prêt à l'Égypte pour des travaux de défense sur l'isthme de Suez. Lorsque les experts britanniques auront quitté l'Égypte, des experts américains les remplaceront. « Américains seulement » a précisé le Président du Conseil égyptien. Dans le même pays, les Américains ont la concession des recherches pétrolifères. Les réservoirs de la Standard Oil viennent d'apparaître à Suez. A l'est et au nord du Canal, dans les autres États Arabes, l'on a calculé que les États-Unis allaient d'ici cinq ans dépenser plus qu'il n'a été investi en Égypte durant un siècle par toutes les puissances étrangères réunies.

Ceci n'est pourtant rien encore auprès de ce qui pourrait être fait pour le bien public dans le Moyen-Orient. Seuls, le Liban et la Palestine ont un niveau de vie relativement élevé. (Le premier de ces pays, notons-le en passant, est à demi-chrétien, et n'a presque rien d' « oriental », sauf sa langue officielle ; le second doit sa prospérité au succès éclatant de la colonisation sioniste qui y a créé plus de richesse en vingt ans que n'avaient fait quatre siècles d'administration turque.) Partout ailleurs, si l'on sort

d'une classe étroite de privilégiés, la misère est atroce. La vallée du Nil n'a jamais été mieux irriguée que depuis la construction du barrage d'Assouan (1902), mais jamais plus peuplée non plus, de sorte que tout y est à reprendre industriellement. La Transjordanie, certaines parties de la Syrie et de la Palestine, l'Irak, sont par contre beaucoup moins peuplés qu'ils ne l'étaient dans l'antiquité. La verdoyante Mésopotamie de jadis ne s'est jamais relevée des destructions infligées par les petits-fils de Gengis-Khan, vers la fin du XIIIe siècle, à son système d'irrigation. De l'avis des experts, c'est un des pays du monde où le moindre investissement financier transformerait le plus radicalement la condition humaine. L'argent est là : les redevances du pétroles. Mais aucun gouvernement local, aucun « impérialisme » n'a réussi jusqu'ici à l'utiliser pour le bien général.

Le Moyen-Orient commence à prendre conscience de cet état de choses. On y entrevoit ce que pourrait réaliser l'association des richesses naturelles, de la main-d'œuvre locale et des techniques étrangères. Le récent traité turco-irakien comprend un protocole sur la distribution des eaux de l'Euphrate et du Tigre. Moyennant un accord analogue avec la Syrie, une partie de ces eaux pourraient irriguer des provinces syriennes. On pourrait doubler la prospérité du Liban par des travaux hydrauliques : ni l'eau, ni les montagnes ne manquent. On pourrait faire dans la vallée du Jourdain ce qui a été fait aux États-Unis dans la vallée du Tennessee : le projet existe, il n'a rien de chimérique. On pourrait fournir, et l'on songe enfin à fournir de l'électricité au fellah égyptien, dont les méthodes de culture et la pauvreté sont exactement ce qu'elles étaient du temps de Ramsès : une pompe électrique lui coûterait, y compris l'amortissement, quatre fois moins cher que l'entretien de son bœuf ou de sa « gamousse ».

La Grande-Bretagne et la France sortent affaiblies de la guerre. L'U.R.S.S. est occupée pour d'assez longues années à réparer ses propres destructions. C'est aux États-Unis que revient naturellement le rôle directeur. Eux seuls peuvent tenter au Moyen-Orient une grande politique, véritablement bienfaisante, et qui soit à l'échelle où se posent aujourd'hui tous les problèmes du monde. La clef de ces problèmes est économique et sociale. On n'en résoudra aucun par le fanatisme religieux, par la passion idéologique, ni par le délire nationaliste.

PIERRE FRÉDÉRIX

L'ACCIDENT

II

Des jours.

Ce matin [1], du bruit dans la chambre m'a réveillé. J'étais couché dans le lit tout habillé. La migraine en cercle autour de la tête. Le vieux allait et venait tranquillement sans s'occuper de moi. Sur la table, le contenu de son panier déballé : trois bouteilles de Sauternes commandées hier. J'ai refermé les yeux à moitié ; à travers la grille de mes sourcils, je l'observais sournoisement. Il y a des semaines, des années, j'ai cassé la figure à cet homme. Maintenant je suis un salaud couché dans ses draps, tout habillé. Il est reparti d'un pas paisible, sans un regard, sans même tirer la porte derrière lui. « *Il ne peut pas fermer sa porte ?* » C'est à moi, Quost, qu'on fait ça. Je n'existe plus. Ils doivent bien rigoler. Les yeux m'ont fait mal : tout gonflés d'un coup ; puis des larmes ont jailli ; elles sautaient sur les draps. Je me suis jeté hors du lit :

— Eh! dites donc, vous, le vieux...

Belle voix d'ivrogne. Il ne pouvait même plus entendre. Je suis retombé assis, incapable de marcher. Ma main qui part toute seule chercher ce casque sur mon crâne : du plomb.

J'ai été plonger ma migraine dans l'eau froide. Il n'est pas question de se raser. Voilà quatre jours que je n'ai touché savon ni rasoir. (Qu'ils me donnent un miroir, après tout! J'en ai assez de me raser dans

1. Résumé de la première partie (Août). — Le narrateur, Quost, après un long évanouissement, se réveille dans une maison édifiée au mi'ieu d'une île déserte. Comment est-il arrivé là ? Où est-il ? Il l'ignore. Evidemment, on l'a matraqué, anesthésié et enlevé de Paris, où il dirigeait un centre médical. Pourquoi ? Comment ? Il se perd en conjectures et interroge vainement le vieillard qui, la mitraillette au poing, lui apporte chaque jour sa nourriture et les objets qu'il réclame. Il ne reçoit jamais aucune réponse. Pour passer le temps il tient un journal, sur lequel il relate, non seulement les détails de sa vie de prisonnier, mais les souvenirs de son passé qui lui reviennent à l'esprit.

un reflet de fenêtre!) Redressé au-dessus du lavabo, je me sentais tout de même un peu mieux. J'ai cherché à m'apercevoir dans la vitre. « *Quelle figure est-ce que je peux bien faire?* » Et ce que j'aperçois, cette joue sale, ces cheveux dépeignés, ce regard qui hésite, c'est une des horreurs de mon enfance, un souvenir vieux comme le monde : c'est la tête du Monstre, à Brétizy.

Un coup dur.

Il y a vingt et un ans de cela. J'en avais treize. Dédé le Monstre, le fils de la femme de ménage. Je lui ressemble aujourd'hui, c'est complet.

Il m'inspirait une sorte d'épouvante. Maman avait un faible pour ce gosse. Elle aurait voulu que nous nous occupions de lui, Anne Hollebecke et moi.

— Pourquoi ne joues-tu pas avec André? me disait-elle.

Je n'écoutais maman que d'une oreille. Il y avait toujours un bruit de train de l'autre côté de la maison. « *Dix heures trente-deux*, me disais-je, *l'express de Poitiers. Il va passer les aiguillages.* »

— Je ne peux pas, maman : c'est un monstre.

— Qu'est-ce que tu dis? Elle me regardait sans comprendre.

— Je dis : c'est un monstre.

Pas la peine de s'indigner; je constatais le fait, tout simplement. On ne joue pas avec un monstre.

— Et pourquoi un monstre? Parce qu'il est sale? Toi aussi, quand tu étais petit, si je ne t'avais pas lavé...

— Non.

— Alors pourquoi? Il est mal habillé?

Je secouai la tête. Il n'y avait pas *une raison*. Les géographies parlent de le race blanche, de la race rouge, de la race noire. Le petit Dédé était d'une race à lui tout seul. Étranger. Autre.

— Explique-toi, insistait ma mère.

Expliquer quoi? Je le détestais parce qu'il était un *autre*. Et, tout à l'heure, en voyant ma figure dans la fenêtre, ma sale figure qui lui ressemble, je me suis détesté.

Ainsi Dédé le Monstre a été mon premier *intouchable*. L'été de Brétizy, Anne Hollebecke, le petit de la femme de ménage... J'ai commencé de vivre à treize ans. Avec Anne Hollebecke, j'ai découvert le Centre du Monde. Le petit Dédé m'a appris l'autre chose que ma géographie ne disait pas : il y a des millions de races. Une par individu. Nous sommes tous *autres*. Il arrivait, au début de l'après-midi, avec sa mère. Nous sortions de déjeuner, les assiettes sales encombraient la desserte.

— Voici Thaïse, annonçait maman.

— Bonjour, madame; bonjour, jeune homme.

Une petite femme maigre et noire avec des crins en épis sur le dessus de la tête. Le Monstre la suivait en trottinant, le regard sournois. A peine

était-elle là que la maison se mettait à tournet comme une usine. Réfugié au jardin où Anne Hollebecke venait me rejoindre, je croyais entendre à la fois des bruits de vaisselle dans la cuisine, le frottement du balai à l'étage des chambres et, dans le cellier, le *clac* brusque des bûches fendues. Ma mère n'en revenait pas :

— Elle abat de l'ouvrage comme quatre. Si je pouvais seulement l'emmener à Paris, rue Férou!

Ah! non, par exemple! Cette fureur de travail, c'était encore une monstruosité, voilà tout. Toutes les autres femmes, maman, la mère de Lachenis, madame Hollebecke, elles s'asseyaient pour lire le journal, pour écrire une lettre ou pour raconter une histoire à leur gosse. Jamais, je n'ai vu notre femme de ménage de Brétizy s'asseoir. Elle mangeait debout. Tout cela pour gagner un peu plus d'argent. « Et tu sais, me disait maman, ils ne sont pas pauvres. » Elle ne pouvait pas s'arrêter un instant pour moucher son gosse? Fallait-il qu'elle fût d'une avarice sordide! « *Sordide!* » Je haussais les épaules avec mépris. C'était maman qui faisait souffler le petit dans son mouchoir à elle.

Soudain, Thaïse sortait de la buanderie, à toute allure, une bassine d'eau chaude entre les bras. Elle me balayait de son chemin d'un mot désinvolte, avec sa voix aigre :

— Pardon, jeune homme!

« Bonjour, jeune homme », « Pardon, jeune homme », l'air de me considérer comme une quantité négligeable parce que je ne transportais pas des bassines à travers la maison. J'avais mieux à faire, moi : je commandais au Centre du Monde.

Enfin la grille du jardin crissait, Anne Hollebecke arrivait en courant :

— Tu viens?

— Un instant. Et celui-là?

Le Monstre se collait à nous silencieusement. Il voulait venir. Une fois déjà, nous n'avions pas pu l'empêcher de nous suivre. Il savait que nous allions jouer à des jeux extraordinaires.

— Va-t'en avec ta mère!

Enfin, nous nous échappions. On entrait dans le Triage par une brèche, derrière la maison. Anne Hollebecke connaissait les sentiers marqués d'une flèche blanche pour les cheminots, et qui passent entre les voies. Il fallait s'infiltrer parmi de hauts tas de charbon en briques. L'après-midi était calme. Nous arrivions à la hauteur des aiguillages. Des signaux se mettaient à gesticuler. Une dernière piste cendrée nous menait jusqu'à l'escalier en claire-voie de la cabine n° 3. « Papa, c'est nous. » La voix de M. Hollebecke criait : « Tu es folle? Vous savez bien que c'est interdit. Si on vous a vus... » Il regardait les voies en grommelant. « Enfin, puisque vous êtes là, regardez un coup et décanillez. Non, pas maintenant. Ça va être le quatorze heures quarante-trois de Vierzon. » Il empoignait un levier. La lourde flèche montait lentement, oscillait verticale une fraction de seconde avant de retomber de l'autre côté,

avec un déclic sourd de guillotine. « Et voilà ». C'était le mot favori de M. Hollebecke. Il me regardait en clignant de l'œil : « Vous voulez donc devenir chef de gare, mon petit ami ? Ah ! c'est un beau métier. Mais à la condition d'avoir de la mémoire. Il faut être capable de réciter tout l'indicateur sans une faute, de la première à la dernière ligne. Vous devriez commencer à apprendre. »

Il riait, mais je ne l'écoutais plus. Je me mettais à gouverner le Centre du Monde. J'étais à l'endroit où l'on commande à tous les trains de la terre, à toutes les puissances de la planète. Je mobilisais toute mon énergie. Elle montait en moi. Les poings serrés. Au paroxysme de moi-même, je lançais une longue incantation muette : « *J'ordonne au rapide d'apparaître.* » Presque aussitôt une petite rumeur lointaine me répondait. « *C'est bien*, criais-je silencieusement de toute ma force, *c'est bien, courage, existe maintenant, je veux tu existes. Tout à fait. Encore un effort.* » Alors seulement j'osais regarder par un des carreaux de la baie. « *Courage, courage.* » Le train naissait, se nourrissait de ma volonté, devenait un chahut fracassant, un délire d'existence. Les vitres de la cabine tremblaient. Au garde-à-vous, comme un général qui assiste à une revue, je regardais le train défiler à toute vitesse devant moi. « *Je suis content. Repos* », pensais-je. Je me retournais vers Anne, dont les yeux m'envoyaient un clignement : « Je sais ton secret. Est-ce que ça a bien marché ? » Je hochais la tête : j'étais vraiment le Maître du Monde.

Le soir, dans mon lit, je rêverais à une cabine d'où l'on pourrait commander le monde entier. Pas seulement les locomotives, mais les autos, les gens dans leurs maisons et les armées et les États. Je m'endormirais roi.

— Allez, sauvez-vous, maintenant, disait M. Hollebecke, et tâchez de ne pas vous faire voir.

Nous retrouvions le Monstre à la grille. Il nous avait attendu, les mains agrippées aux barreaux. Sa mère, maintenant, faisait la lessive. On pouvait monter aux étages. Voici la chambre de jeux du premier, celle que j'ai revue en rêve l'autre jour. Le chemin de fer électrique était installé en permanence sur le plancher, avec ses gares de fer peint, ses aiguillages, ses montagnes artificielles couvertes de la mousse du jardin, et derrière un petit paravent, isolée du reste, la boîte de rhéostat. De là aussi on pouvait gouverner le monde.

Une après-midi, nous étions dans la chambre ; le bouton de la porte lentement manœuvré par quelqu'un de trop petit oscilla. C'était le Monstre.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Il ne répondit pas. Il ne répondait jamais rien.

— Veux-tu filer !

Au lieu de filer, il s'approcha, fasciné par les jouets, par le mystère. Il savait bien qu'Anne le protégeait contre moi.

— Laisse-le donc. Il ne fait pas de mal.

Collé au mur, les yeux grands ouverts, il ressemblait à un fusillé sale. Le Centre du Monde se défit, m'échappa. Je ne pouvais plus jouer. Assis sur le parquet, à quelques pas du Monstre, je le contemplais avec l'horreur muette qu'on éprouve à voir bouger une bête inconnue sur le sable. Il me fascinait, moi aussi. Je dis à Anne :

— Regarde-le.

— Eh bien, quoi ? Je le connais, tu penses.

— Re-gar-de-le.

Anne ne voyait rien que Dédé, le fils de la femme de ménage, un gamin assez dégoûtant et morveux. Moi, je voyais quelque chose d'étonnant, d'inconnaissable. Comme il est drôle. Ce n'est pourtant pas un Peau-Rouge, ni un nègre. Peut-être qu'il commence une nouvelle race. Ses doigts furtivement remontaient vers son nez. Un emplâtre de larmes, de crasse et de terre maculait sa joue. Le tour de sa bouche, son tablier étaient pleins de confitures, la confiture de maman.

Je dis à Anne :

— Est-ce que tu crois qu'on peut le toucher ?

— Comment, est-ce qu'on peut le toucher ?

— Moi je crois que je n'oserais pas.

Elle éclata de rire :

— Tu vas voir !

D'un bond, elle avait sauté sur le gosse qui s'enfuyait et le traîna jusqu'à moi.

— Touche-le maintenant.

Au moment où j'allais le toucher du bout du doigt, il se coula entre les mains d'Anne comme un serpent. Nous l'entendîmes dégringoler l'escalier à grand bruit de galoches.

— Tu vois, dis-je.

Je l'ai touché un jour cependant. Le dernier jour. Nous allions quitter Brétizy le lendemain matin. « Adieu, Centre du Monde ! » Je pleurais. A voix basse, parmi mes larmes, je me répétais des mots de désespoir : « Tu ne me reverras plus, Centre du Monde ! » Des valises à moitié faites plein les chambres. Une odeur de naphtaline montait de deux grandes malles qu'on allait expédier par chemin de fer.

Le matin, Anne Hollebecke vint nous dire au revoir. Je l'emmenai au premier. Avec la permission de maman, je lui fis cadeau du train électrique : « C'est trop ! » disait-elle. Enfin, elle prit la boîte, choisit la plus grosse locomotive et se mit à gratter dessus avec l'épingle de sa broche.

— Mais tu l'abîmes !

— Attends, dit-elle. — Elle me montra nos initiales à tous deux gravées dans la peinture verte. — Avec cette loco tu retrouveras toujours le Centre du Monde. Elle partit en courant, sans se retourner, la boîte sous le bras.

Nous déjeunâmes, maman et moi, dans la salle à manger redevenue

anonyme, prête pour l'inventaire. Il n'y avait plus d'odeurs. Les chaises rangées le long du mur, le buffet vide. Tout avait reculé, reculé. De temps à autre, en mangeant, je plongeais la main dans la poche de ma veste et caressais la loco.

— Tu regrettes tant que ça de partir? dit ma mère. Je m'aperçus qu'elle me considérait depuis quelques instants. Puis elle entendit du bruit au dehors et se précipita sans attendre ma réponse. Ah! vous voilà, ma bonne Thaïse. C'est gentil d'être venue plus tôt. Il y a encore beaucoup à faire. Il faut aller enregistrer les bagages.

Je sortis. Un bras sec me barra le passage.

— Jeune homme, si vous voulez garder le petit pendant que nous irons à la gare...

— Nous serons longues, dit ma mère.

Le gosse tournait autour des massifs en reniflant. Un roulement écrasa la terre du jardin. Les deux grosses malles sur une brouette, que Thaïse enlevait comme des fleurs. Ses deux pinces maigres, rivées aux bras de la brouette, étaient comme des pattes d'araignée. Ma mère suivait, admirative : « Quels muscles! » me dit-elle en passant, avec un sourire.

Parties. Je me jetai sur le Monstre.

Il se débattit en geignant :

— Laisse-moi!

Mais je le toucherais cette fois-ci. Qu'il sentait mauvais! Je l'agrippai à pleins bras. J'avais ramassé une longue corde à linge. Il me fallut le traîner jusqu'au tilleul : tout l'été, une balançoire avait été pendue là. Je commençais à ficeler Dédé autour de l'arbre. Il pleurnichait. Puis il changea de tactique, se mit à hurler. Mais je le regardai dans le blanc des yeux, férocement, et il se tut, en ravalant ses sanglots.

— Si tu cries, je te fourre mon mouchoir dans la bouche. Tu as encore de l'œuf de midi sur la figure, lui dis-je. Depuis quand ne t'es-tu pas lavé, dégoûtant?

Ses yeux brillaient de terreur. Il s'attendait à être torturé. Mais je ne voulais pas lui faire du mal. Je voulais simplement le regarder. Ne pas partir avant de l'avoir regardé.

J'allai chercher une chaise dans la cuisine et revins m'asseoir devant lui, tout près. Je me mis à l'inspecter, avec dégoût. Des larmes coulaient sur les restes de jaune d'œuf. Derrière l'oreille, une plaque d'eczéma croûteux lui mangeait la peau. Comprenant que je ne le battrais pas, il cessa de pleurer, mais ses yeux n'osaient pas rencontrer les miens.

C'était donc là *un autre*. Jamais je n'avais été aussi près d'un autre. Je le tenais à ma merci, j'étais son maître. Je tournais autour de lui, j'aurais pu l'étrangler, et pourtant il n'y avait pas de communication possible entre nous. Nous n'habitions pas le même monde. Un abîme nous séparait. Il était très loin, au delà de mon atteinte. Intouchable.

Une sorte de jouissance noire et creuse s'installa en moi. « Un monstre », répétai-je à mi-voix. Ne pourrais-je donc enfin briser ce mur ? Comme dans mon cauchemar familier, l'objet fuyait, fondait. Peut-être en le déshabillant... Le voir nu... Mais à peine eus-je mis ma main sur son tablier que la répugnance l'emporta ; une odeur aigre d'école, de campagne et de nourriture. Qu'il reste derrière son mur !

Il se mit à dodeliner de la tête, les yeux blancs. Une suprême curiosité : s'il s'évanouissait, est-ce que je saisirais enfin son secret ? Puis j'eus peur. Fatigué, mortellement fatigué moi aussi. Je défis la corde. Il se laissa aller sur le sol.

Nous avons pris le train le lendemain.

Plusieurs jours.

Ivre, je me suis endormi après déjeuner dans la chaleur du promontoire. Une pluie légère et chaude me réveille. C'est la fin de l'après-midi. Douceur chavirante de l'heure, de l'herbe mouillée, du ciel indécis. Nu sous l'averse, c'est comme si elle me lavait des saouleries de ces derniers jours. Un amer besoin de sacrifice : je voudrais me punir et me purifier. Comme la pluie s'apaise, je rentre dans la maison. Elles sont là, rangées le long du mur, cinq bouteilles qui me regardent fixement, l'œil verdâtre. Je les emporte sur la terrasse, mes mains tremblent ; les bouteilles glissent le long de ma peau nue, sales bêtes écailleuses. Faire un sacrifice.

La première que je lance s'écrase sur le promontoire. Son ventre éclate, à cette ordure. De la vessie coule une urine rouge. L'odeur de vin s'installe dans l'air.

Attention, elles vont empoisonner la terrasse de leurs déjections. Je lance la seconde et la troisième en plein courant. Qu'elles se noient, que leur carcasse descende dans la vase. Ah ! purifié ! Il en reste deux. J'en saisis une par le goulot ; qu'est-ce que c'est que celle-là ? Si je regarde l'étiquette, je suis foutu. Je peux tout de même bien regarder l'étiquette. Vieil armagnac. On ne tue pas un vieil armagnac. Je frissonne parce que je suis nu. Allons nous habiller. Je reviens dans la maison avec mes deux bouteilles sous le bras. Il n'y a que l'armagnac qui puisse vous réchauffer comme ça. La voilà déjà au tiers vide. Je sais bien comment ça finira tout à l'heure.

Des jours.

Dégoûtant salaud...

Je traîne mon lit dans la petite pièce qui est tout au bout de la maison à droite. La seule qui ne pue pas l'alcool. J'y mets une casserole d'eau par terre, à côté du lit. Quand je me réveille la nuit, avec une gueule de bois terrible, je rame avec la main dans l'obscurité, jusqu'à ce que je rencontre la queue de la casserole. Je bois dans le noir en arrosant mes draps.

Mais le Vieux ne semble rien voir, ne rien sentir. Son regard vague et retranché. Je ne vais plus l'attendre à la passerelle. Quand il arrive, je suis couché à l'ombre, côté Nord, ou bien j'essaye de roupiller sur mon lit. Je l'entends remuer dans la grande pièce. Il décharge le contenu de son panier parmi les boîtes vides. Les assiettes et la table sont pleines de détritus. Ça fait des jours que je n'ai pas lavé la vaisselle.

Des jours.

La saoulerie a passé comme le reste. C'est le plein de l'été. Il n'y a plus d'alcool dans la maison. Je fais mon ménage. Je lis des romans qui me tombent des mains.

Rêve de cette nuit. Je montais les échelles de fer d'une immense Tour Eiffel. A travers les claires-voies des marches, la terre s'effaçait peu à peu. Le vent s'engouffrait dans cette forêt métallique, faisait osciller les plates-formes. Monter toujours. Courbé par le vertige sur l'escalier de fer, au-dessus de moi, cette masse qui se balance, que je ne finirai pas de gravir. Aux étages, je guettais un coin où pouvoir tomber, mais le vide, le vide partout. Enfin la dernière plate-forme, étroite comme une nacelle. L'oscillation était effrayante. A quelle distance étais-je de la terre? Je ne vis rien sous moi que la fuite interminable des structures et des passerelles. Une femme était couchée sur les barreaux de fer. Nous nous étions aimés autrefois, mais sa figure était trop vague pour que j'y puisse mettre un nom. Elle était illuminée par un sourire douloureux.

— Viens-tu encore me faire du mal? dit-elle.

Une colère morne me secoua.

— Je n'ai jamais violé une femme, dis-je. J'en ai assez de toutes ces accusations.

Je me suis réveillé, il faisait jour déjà. D'habitude, je me lève et vais préparer mon café sur le poêle de la cuisine. Ce déjeuner, avec ses rites, ses sandwiches de beurre et de sardines, est ma première distraction. Mais ce matin je ne pouvais plus me lever... C'était trop. Toutes les nuits, maintenant je suis un bourreau. Des femmes et des hommes saignent à cause de moi. « Je n'en peux plus. » Essayer de pleurer? Mes yeux sont restés secs. Alors j'ai arraché mon pyjama trempé de sueur. Nu, sur la terrasse, me nettoyer dans l'air pur. La ville, la sale ville est toujours là. Deux ou trois fois, du promontoire de l'Ouest, j'ai crié vers la ville : « Je suis innocent, je suis innocent! » Mais qu'est-ce que ça veut dire? Personne ne me dit rien. Il n'y a que moi qui m'accuse.

Allons, dis-le. Il faut que ça sorte. Je sais bien, depuis les premiers jours de l'Accident, que quelque chose au fond de moi s'acharne. Deux ou trois fois, je me suis senti au seuil de comprendre. Une lutte avec moi-même, sur le pas d'une porte ; mon propre bras me barre la route de toute sa force, tandis que le reste de moi-même contemple cette porte interdite comme un vertige ou comme un salut (voilà le mot lâché). Un effort de plus, j'y serais, j'y entrerais.

Naturellement, je comprends trop bien ce que signifient ces images de viol. Assez accoutumé à débrouiller les symboles dans les rêves des autres. Ce sont les propos d'Hélène, embusqués dans un coin de mon esprit, qui s'efforcent de me faire mauvaise conscience : « *Violer, ça te connaît...* » Elle disait cela parce qu'elle détestait le *Centre*, non parce qu'elle m'eût détesté, moi... Voilà le résultat, mon pauvre amour : maintenant que je suis tout seul, ici, je n'arrive plus à vivre à cause de ces paroles qui m'ont empoisonné. Je viole des images la nuit? Je violais les clients du *Centre*? Qu'est-ce que ça veut dire? Que je pénétrais de force dans leurs pensées, dans leur vie? Bien sûr. Que je débarquais nuitamment sur les plages secrètes de leur passé, inconnues d'eux-mêmes, que je m'y installais pour gouverner? Mais oui, et puis après? C'est eux qui me le demandent. Et puis j'ai essayé vingt fois de m'expliquer devant Hélène. « Intouchables, oui... Ça veut dire qu'on avance en eux sans savoir ce qu'on va rencontrer, comment ça va tourner... Comme si l'action était oblique, tu comprends... Mais n'importe quel médecin, n'importe quel professeur, c'est la même chose : eux aussi ils deviennent responsables pour une part, eux aussi ils violent... » Elle secouait la tête, elle préférait croire que nous étions les seuls, au *Centre*, à agir ainsi, dans Paris. Mais je sais que j'ai raison, n'est-ce pas? *Je suis innocent parce que tout le monde est aussi coupable que moi.*

Finissons-en. Il y a autre chose. C'est l'histoire d'Anne Hollebecke, n'est-ce pas? Parce que le rêve de l'autre jour m'a conduit de nouveau, après des années et des années, dans la cabine d'aiguilleur du Triage? Vous me reprochez quoi? Anne est la première dans la vie de qui j'ai débarqué, atterri? La première que j'ai annexée, dont j'ai violé les frontières? Vous me reprochez d'avoir fait son malheur. De l'avoir retrouvée à Brétizy, il y a douze ans, après la mort de ma mère, quand nous avons vécu ensemble cinq semaines, face à la plaine des rails, puis de l'avoir abandonnée? C'est bien ça? Je pourrais me reprocher ma conduite avec Anne si je lui avais menti, aussi peu que ce soit. Il me semble, au contraire, que j'ai été parfaitement franc : « Est-ce que tu veux essayer de vivre avec moi ici, dans la maison du Centre du Monde, comme autrefois? » Elle ne répondait pas. J'ai ri : « C'est sans garantie, tu sais. Peut-être longtemps, peut-être huit jours. » Elle a dit oui. Non, elle n'a rien dit. Mais son silence voulait dire oui. Je suis parti au bout de cinq semaines. Eh bien, c'était dans le contrat.

Reprenons. Il faut vider cette affaire. Je ne m'évaderai pas de nouveau sans avoir vidé cette affaire. Tout commence dans l'épicerie Ancelin, rue du Maréchal-Joffre, cette matinée de mai, vers midi. J'avais vingt-deux ans, maman était morte, je venais de toucher l'héritage. Il est exact que je ne venais pas par hasard à Brétizy. Je cherchais Anne Hollebeke. A travers Anne Hollebeke, je cherchais le Centre du Monde, l'odeur et les souvenirs de ma treizième année. Un peu sentimental peut-être? Bien sûr. La preuve, c'est que je transportais dans ma poche la petite

locomotive électrique. « Avec cette loco, tu retrouveras toujours le Centre du Monde ». Donc, un peu sentimental. C'était mon droit. Je ne savais pas où trouver les Hollebeke, s'ils habitaient encore Brétizy. Enfin, ça me ferait toujours une journée de promenade. Aussitôt arrivé, j'ai fait le tour des fournisseurs. Ils avaient presque tous changé. Enfin, je me suis fait reconnaître de la bonne femme qui tenait une confiserie près du Triage. « Le fils de madame Quost ? Si je me souviens ? La pauvre dame. Ah ! je comprends ! » Il a fallu parler longuement, donner des détails. Les sucres d'orge moisis dans leurs bocaux de verre ; ça devait être les mêmes qu'autrefois. « Et les Hollebeke, dis-je, ils habitent toujours par ici ? »

— Les Hollebeke ? Elle plissait le front.

— Vous savez bien, un cheminot. De notre temps, il était aiguilleur au triage. Je jouais avec la petite.

— Ah ! je pense bien. Mais vous savez pas ce qui est arrivé ? Un beau jour, voilà que M. Hollebeke a filé avec une femme, en laissant tout le monde en plan. Je crois que madame Hollebeke a quitté le pays, vous comprenez, mais sa fille est toujours ici. On la voit qui fait des courses dans le quartier.

— Ça m'amuserait de la revoir, dis-je. Vous ne pourriez pas me la montrer, par hasard ?

La bonne femme me dévisagea avec des yeux de poisson.

— Si vous voulez, dit-elle à regret.

Sur le pas de la porte, un peu en retrait, à côté de la bonne femme, j'avais l'impression de guetter mon enfance. Un sucre d'orge fade dans la bouche : le goût d'autrefois.

— C'est elle, dit la bonne femme. Là-bas, avec une jupe brune. Elle entre dans l'épicerie, chez Ancelin.

Je suis entré à mon tour dans l'épicerie. C'était inouï, il n'y avait rien de changé. Ou plutôt, je n'ai pas pu savoir si l'on avait changé quelque chose (mon souvenir était trop vague), mais d'un coup l'odeur m'est remontée dans les narines, cette odeur unique. La veille, j'étais à Paris, en pleine cohue, et maintenant c'était l'épicerie Ancelin, inchangée depuis toujours. Il y avait quelques clients, je me suis dérobé derrière une colonne, tandis qu'Anne, son filet à la main, examinait les rangs de conserves en attendant son tour. Tout, je redécouvrais tout, la sciure par terre, l'appareil à torréfier, les images de publicité où des femmes rousses boivent des verres de liqueurs au bout d'un rond de bras. On ne s'occupait pas de moi. Puis, les clients sont partis, c'était le tour d'Anne. Elle avait abandonné son filet sur un comptoir pour parler à l'épicier : il pesait des choses sur une balance. J'ai fait quelques pas, la sciure collait à mes souliers et, dans le filet d'Anne, j'ai glissé la locomotive électrique. La voix d'Ancelin a dit :

— Ça ira, mademoiselle ?

Finie la pesée. L'épicier tassait un sac des deux mains sur le marbre de la balance. Il le lui a mis dans les bras. Anne est revenue vers son filet.

Le lendemain.

Avant de reprendre l'histoire d'Anne, il faut que je dise ce qui est arrivé cette nuit.

Deux ou trois heures du matin peut-être? J'étais au stand, à la caserne. L'adjudant Victor-Hugo, le spécialiste des grenades, commandait le tir. « A vous, Quost », cria-t-il. Le fusil-mitrailleur était allongé par terre, bleu devant le trou noir du créneau. Je calai l'arme contre mon épaule. Elle bondit en crachant des flammes. Un coup d'œil furtif vers l'adjudant, ce n'était plus lui, c'était Lachenis. Il portait le képi et la tunique de Victor-Hugo, avec le ruban de la guerre du Rif, mais avait gardé son pantalon de flanelle, comme à Paris. » Je suis civil et militaire, dit-il, tire donc ». J'appuyai de nouveau sur la gâchette. Il se coucha dans le créneau voisin, tout près de moi, et flatta le canon de son F.M. « Ce sont de jolies armes. Nous allons faire la guerre au Vieux et à toute sa clique. Est-ce que tu viens avec nous délivrer Quost? » Les balles se ruaient hors du canon avec une facilité merveilleuse, laissant derrière elles un petit sillage de feu. « Où sont Hélène et Anne? » demandai-je. Lachenis hocha la tête : « Il y a bien d'autres personnes qui s'intéressent à tout cela... » La fin de sa phrase se perdit dans une rafale prolongée. « Passe-moi un chargeur », dit-il. Je crus que cet ordre s'adressait à moi, mais, de par derrière, une boîte noire s'avança au bout d'une main. A genoux, Goublier remplissait les chargeurs à toute vitesse. Pendant un répit d'une demi-seconde, il cligna de l'œil vers moi : « J'en suis aussi, tu vois ». Je visai de nouveau à travers l'œillette. Comme dans une lorgnette, j'aperçus mon île, le pont, la basilique. Au bord de la terrasse, ce type qui se promenait, c'était moi. Je posai le doigt sur la gâchette, mais, au lieu de tirer, je réfléchissais à cette phrase : *il y a bien d'autres personnes qui s'intéressent à tout cela.* C'était obscur. Bien sûr, il y a eu d'autres femmes dans ma vie, mais la plupart, en passant, quelques nuits, rien qui tire à conséquence. J'avais presque oublié leurs noms. Lachenis voulait-il dire les clients du Centre? « Tire », ordonna Lachenis. Je tirai quelques courtes rafales. Une lumière jaillit à côté de moi, mes paupières furent illuminées. « Mon fusil-mitrailleur vient d'éclater », dit Lachenis.

J'étais réveillé, et je me frottais les yeux qui me faisaient mal. Une autre vive lueur traversa la chambre, avec un bruit lointain de détonation. Puis une rafale encore. Bon Dieu, ce n'était plus du rêve, cette fois! Je courus à la fenêtre, pieds nus. C'était vrai, ils attaquaient? Je m'appuyai à la barre en haletant. Une joie sans nom, mes yeux qui se gonflaient de larmes, je chavirai. « *Ils attaquent!* » La nuit était noire, sauf un reflet à la surface du lac. Mais par où attaquaient-ils? De courtes flammes trouèrent brusquement l'obscurité. Assez loin, me sembla-t-il, au delà du faubourg, du côté où je me suis égaré le jour de l'évasion. Encore des flammes. Ils devaient tirer de la hauteur qui domine la petite place à la

statue. La cadence rageuse des coups : c'était bien un fusil-mitrailleur. Des rafales brèves, irrégulières. Ils tâtaient le terrain. Soudain, un jappement métallique éclata, beaucoup plus près. Ça devait venir cette fois du terre-plein de la basilique. Je me penchai hors de la fenêtre, mais je ne vis rien. Pas commode d'évaluer les distances dans le noir. Le chahut emplissait la nuit : attaque, défense, ça se répondait, ça se mêlait. Et moi, comment leur faire signe? Allumer un feu? Ils me tireraient dessus de la basilique, les vaches. Faire du feu avec quoi, d'ailleurs? « *Lachenis, Goublier, mes amis!* » Ils étaient là, quelque part, dans l'ombre d'une rue. Avaient-ils de la police avec eux? Les flics accroupis derrière une arme automatique. Une explosion irradia dans le noir, comme une grosse fleur : grenade. Bon sang, ils employaient les grands moyens!

Le silence recouvrit tout. Ils manœuvraient. Sous cette épaisseur de nuit complice, il y avait des mouvements de sections, les types qui rampent, pistolet au poing. Sur la petite place, près de la statue, j'imaginai Lachenis et le préfet de police conférant avec des ombres casquées. Garde-à-vous qui figent les officiers sous les ordres. « Bien, monsieur le Préfet. » Et, revenus vers leurs hommes : Point de direction : la flèche de la basilique. Et pas de bruit. En avant ». Je jouissais de ce silence; tout d'un coup, il allait s'ouvrir, éclater. Cette grande machine qui s'était mise en branle pour me délivrer.

Toujours rien. Je reculai jusqu'à mon lit, attrapai mes chaussures et mon pantalon et revins m'habiller devant la fenêtre.

Ça devait grouiller d'hommes sous la carapace de l'ombre. « *Attaque d'un bourg la nuit, contre un ennemi bien armé* », les gardes mobiles sont entraînés à ça. Notre capitaine, autrefois, à l'exercice, en nous regardant avec mépris, avançait les deux poings l'un après l'autre, par saccades : « Feu et mouvement. Mouvement et feu. » Nous rigolions, bande d'idiots. « Le feu fixe. Le mouvement avance... »

« Feu là-bas, feu! » Le fusil-mitrailleur crachait comme un furieux qui se réveille. Des langues pourpres et blanches déchiraient la nuit à belles dents. Celui de la basilique répliqua aussitôt. D'autres aboiements s'y mêlèrent, à brefs coups de gueule, que je ne pus identifier. Ça devenait sérieux de part et d'autre. Il y avait donc tout un régiment?

Au pied de la falaise, là où devait se trouver l'accès vers la basilique, du côté de la rue du faubourg, une grenade incendia le ciel. Puis une autre. La garnison reculait, mais qui lançait les grenades, les défenseurs ou les assaillants? Une vision de corps déchiquetés : encore un crime, encore du sang dont j'étais responsable. Je changeai mes mains de place sur la barre de la fenêtre et sentis le froid rugueux du fer. Si j'en sortais, je consacrerais toute ma vie à l'aumône, à la pitié. J'irais dans les quartiers misérables, la bonté aux yeux, de l'argent à la main. Les fusils-mitrailleurs hurlaient, s'étouffant de rage toutes les trois secondes, puis reprenant jusqu'à la prochaine syncope. Ici et là, au revers d'une boutique, à l'angle

d'un trottoir, il y avait des hommes par terre qui gémissaient en se tenant le ventre à deux mains. Oui, je visiterais les hôpitaux militaires, je me pencherais sur ces lits où l'on met les soldats des régiments africains blessés par les balles dum-dum, les agents descendus au cours d'une rafle et qui ont femme et enfants. Qu'ils arrivent seulement, je passerais le reste de mon temps à les soigner dans l'odeur des salles, je fonderais des lits, je ne vivrais plus que pour eux. Qu'ils viennent. Je hurlai : « Je suis ici! »

Croûte épaisse de la nuit. Rien ne bougeait sur le pont, le long de la rive, autour des maisons. Bien sûr, ils devaient d'abord emporter la basilique. Je comprenais parfaitement. La basilique était la position-clé. Ils avaient tout à fait raison de procéder ainsi. Seulement, avec trop de prudence, on n'arrive à rien. « Mais qu'est-ce qu'ils foutent? » Pourquoi n'envoyaient-ils pas une patrouille vers le pont, quelques types hardis qui se seraient défilés par les petites rues : en deux temps et trois mouvements, ils pouvaient m'enlever par surprise. Il n'y aurait plus qu'à décrocher rapidement, en lâchant des coups de feu au hasard dans le décor. Bon Dieu, qu'est-ce qu'ils faisaient? Le jour allait arriver.

Peut-être ramassaient-ils leurs blessés. Lachenis ou Goublier sur une civière. Non, pas ça. D'ailleurs, la nuit, on ne tue pas comme en plein jour, on ne peut pas vraiment viser. Et puis les casques protègent. Ou bien ils avaient fait prisonnier un type de la garnison et ils le cuisinaient. « Où est Quost? » — « Je ne veux pas le dire ». Tapez dessus, les gars, il faut en finir, je le soignerai après! « Où est Quost? » — « Dans l'île, par là ». Je revenais toujours à mon idée de patrouille : j'allais entendre des voix, l'appel des types marchant le long de la rivière. Par ici, jusqu'à la rivière!

Soudain tout flamba, tout cracha pour l'assaut de la basilique. Je voyais l'embrasement des grenades monter les degrés de la colline. Une, deux, trois, quatre, cinq... Une gerbe éclata en plein parvis. La basilique se dressa dans la nuit, une grande rose lumineuse. Sur ce fond étincelant, je crus voir, la durée d'une seconde, des ombres courir vers les remparts. Pour la première fois, un doute affreux me traversa : était-ce la garnison qui fuyait, ou bien la dernière poignée d'assaillants, parvenus jusqu'au plateau, qui tombaient dans la lumière des grenades? Quelques rafales encore, comme pour vider les chargeurs. Brusquement il n'y eut plus rien.

. . . . . .

Le lendemain.

Le vieux est venu à l'heure habituelle. Il fait beau. Une légère brise vient de l'Est. Si Lachenis avait été tué l'autre soir, est-ce qu'ils ne s'empresseraient pas de me l'annoncer? A toutes les questions que je lui pose, le vieux se contente de me regarder sans rien dire. Patience. Je

finirai bien par leur faire payer tout ça. Mais je veux d'abord en finir avec l'histoire d'Anne.

Elle est revenue vers le comptoir. Elle a dit : « Tiens ! » Et à l'épicier : « C'est vous qui m'avez mis quelque chose ? » J'étais sorti de derrière ma colonne et je regardais Anne qui fouillait, d'une main, dans son filet. Elle m'a semblée plus pâle, mais c'était peut-être cette atmosphère de cave qui régnait dans l'épicerie. Des secondes ont passé. Enfin l'épicier a dit quelque chose comme : « Ça ne va pas, mademoiselle ? » Elle a cherché autour d'elle. Je m'étais dissimulé de nouveau derrière des piles de caisses. Un bruit hâtif de monnaie, puis elle est sortie en courant, le sac passé au bras, la loco dans la main droite. A ce moment, l'épicier m'a découvert, je m'enfuyais. C'est dans le dos que j'ai reçu son « Vous désirez, monsieur ? »

(Tout ça est idiot, je le sais. Grands dieux, j'avais bonne mine à vingt-deux ans ! Ce n'est pas pour me plaire que je raconte ça, C'est pour me justifier d'une accusation. En fait de cruauté vis-à-vis d'Anne, je trouve même que ça commence assez bien. Je rougis aujourd'hui de ce Quost sentimental. Admettons que j'y trouvais un égoïste plaisir. Cette matinée de mai, avec le soleil tendre sur le quartier de la gare, les premières orties qui commençaient à blanchir au pied des murs, de petits nuages dans un coin du ciel, j'ai tout de même donné ce souvenir à la jeunesse d'Anne, à la vie d'Anne).

Je l'ai rejointe dans la rue. Elle avait fait quelques pas, puis, décontenancée, s'était arrêtée le long d'un étalage de primeurs. Sur le pont du chemin de fer des gens bougeaient. De cette seconde où la joie m'inondait, les moindres détails me reviennent comme des signes d'allégresse : le gros panier de poires sur la montre ; des bottes chevelues de poireaux ; au bout du bras d'Anne, le jouet avec son drapeau de papier qui tremblait un peu.

J'ai mis la main sur son épaule, doucement. Elle se retourna d'une pièce, ses longues boucles s'élevèrent comme un carrousel tournant. « Vous ! » dit-elle, et elle ajouta : « Georges ». La poignée de son filet glissa dans la saignée du coude, elle joignit les mains. Je lui dit tout : ma mère morte, que j'étais libre, cette idée de prendre le train, de retrouver tout comme autrefois.

— Vous n'étiez jamais revenu à Brétizy ? dit-elle.

— Non.

Elle compta :

— Cela fait neuf ans.

Puis nous rîmes parce que nous avions commencé ensemble la même phrase : « Est-ce que vous me... » Je pris son filet, moi qui ai horreur des paquets.

— Je garde la locomotive, dit-elle.

— Je vous accompagne. Où allez-vous ? Est-ce que vous habitez toujours au Triage ?

Elle me regarda avec étonnement. « C'est vrai, vous ne savez pas ? » Elle me raconta l'histoire de son père, ce que m'avait déjà dit la bonne femme.

— Maman a d'abord eu beaucoup de mal. Vous pensez : plus de paye du jour au lendemain. La Compagnie a été très bien. Ils lui ont trouvé une chefferie de gare sur la ligne, dans la campagne. Moi je suis restée à Brétizy. Je travaille dans un bureau. Naturellement nous avons quitté la maison. J'habite chez un ménage de sous-officier, près de la caserne...

(Je m'arrête une seconde avant de continuer. Parfaitement sincère jusqu'ici, n'est-ce pas ? J'ai reproduit, aussi fidèlement que possible, le ton de cette rencontre, ma naïveté, mes petites fleurs bleues. Tout cela qui était sorti de mon souvenir se recompose devant moi et me justifie. Vous entendez, *me justifie*. Pas de préméditation. J'étais venu de Paris pour retrouver mon enfance, un point c'est tout. J'avais plusieurs milliers de francs sur moi et mon carnet de chèques, c'est vrai. Mais quoi ? J'étais riche, j'avais bien le droit de me promener, comme un jeune imbécile, avec un portefeuille bourré. Attention, maintenant : au moment où Anne m'a appris qu'elle habitait seule à Brétizy, il est exact que j'ai pensé que je pourrais coucher avec elle. A cette seconde précise, en traversant le pont du chemin de fer, soudain, au ventre, cette alerte confuse de désir, de calcul, ce nœud de projets et d'images comme un corps étranger : on avale sa salive, un horizon intérieur flamboie. Je veux être loyal jusqu'au bout dans cet effort de justification : j'avoue cela. N'étais-je pas libre ? N'était-elle pas libre ? N'ai-je pas prononcé les paroles qu'il fallait, afin qu'il n'y eut aucune équivoque possible... Je vais trop vite. Reprenons.)

J'ai dit :

— Pas de sous-officier aujourd'hui. Revanche de mon service militaire, Nous posons un lapin à votre maréchal des logis. Ils m'ont assez fait baver. C'est mon tour. Qu'il reste la serviette au cou, la fourchette en l'air. qu'il vous attende jusqu'à ce soir, qu'il en crève ! Il est amoureux de vous, naturellement ?

Anne riait, parce que le maréchal des logis était un gros court, nanti de cinq enfants, et que sa femme surveillait ses moindres gestes, jusqu'aux petits verres de la cantine.

Nous avons déjeuné dans un bistrot, le long des voies du chemin de fer. Des trains passaient tous les cinq minutes, faisant vibrer les assiettes. Comme Anne était jolie ! La locomotive dressait son drapeau de papier entre nos verres. Nous nous sommes tus. Puis elle m'a demandé : « Vous avez revu votre maison ? » Mais non, je n'étais pas retourné au Triage.

— Figurez-vous, dit-elle, elle est à louer. J'y suis passée l'autre jour, en faisant une course...

J'ai pris sa main :

— Je voudrais la louer. Vous y viendriez, nous monterions dans la chambre du premier, celle qui donne sur la gare, tu sais ? (Sa main frémit,

prisonnière). Nous serions comme il y a neuf ans. On dirait, on ferait, on serait... Comme les enfants. Tu veux?

Elle ne répondit pas, mais me regarda la durée d'une seconde. J'abandonnai sa main.

Lendemain matin.

Vécu cette nuit avec Anne. Elle était à côté de moi.

A ces moments-là, l'île devient le royaume de la culpabilité. Parce que l'image d'Anne cette nuit m'a arraché à moi-même, est-ce que le passé devient un crime?

Lire un roman policier. Deux heures d'oubli.

Après-midi.

Quand je me dirigeai vers notre ancienne maison, j'avais une idée précise dans la tête : louer, m'y installer, y faire venir Anne, et là... Bien sûr. Pourquoi le nier? Mais je ne tricherais pas, je dirais loyalement à Anne que je ne m'engageais à rien... Si elle refusait, je passerais huit jours dans la maison à épuiser les souvenirs, et puis je m'en irais de Brétizy pour n'y plus revenir. Aujourd'hui encore, je ne vois pas ce que vous pouvez me reprocher là-dedans.

J'ai retrouvé la maison. Des sacs bouchaient les soupiraux, la meulière était brune et triste. Mais au moment où je me suis reculé pour prendre une vue d'ensemble du pavillon, un vieux soleil tendre, revenu du fond de mes années, a illuminé la pierre. Sur le morne balcon du rez-de-chaussée, parmi la rouille, ce reflet du temps passé : je t'attendais, te voilà enfin. Alors j'ai copié sur l'écriteau l'adresse de l'agence. Ce n'était plus Anne, à cette minute, qui comptait. Mon enfance me serrait la gorge.

Qu'est-ce qu'il avait, ce ciel du premier soir? Au-dessus des voies, où passaient les rames avec un grondement métallique, les nuages s'entr'ouvraient. Une douceur inexprimable coulait par la déchirure. Il avait plu après le déjeuner. L'atmosphère était si pure que les maisons de l'autre côté du Triage, il m'eut suffi, pour les toucher, d'étendre ma main souveraine comme au temps où je gouvernais, à treize ans, le Centre du Monde. Je m'arrêtai au café Terminus. Le patron n'avait pas changé.

— La rue Edgar-Quinet, est-ce que c'est loin?

— A droite, en montant vers le stade.

— Parce qu'il y a un stade, maintenant?

— Et comment! dit-il avec fierté. Le Racing est venu jouer l'autre jour. Vous connaissez donc un peu par ici?

J'étais en train de me jurer à moi-même que je n'irais jamais voir ce nouveau stade. Des bouts de nuages effilochés galopaient au loin, le ciel devenait bleuâtre. Ma main droite refermée sur la tasse de café, une minute de bonheur inouïe : « Attends un peu. Reste encore sur le seuil. Demain, je serai redevenu un habitant. »

A l'agence de location, un clerc à lunettes, solennel et méticuleux.

— Monsieur?

C'était ce crétin qui croyait disposer de mon Triage. Il assurait ses lunettes sur son nez, escomptant peut-être une bonne conversation juridique. Moi je venais reprendre mon bien. Je le regardai de telle sorte qu'il répéta d'un ton soumis :

— Monsieur.

— Vous avez un pavillon meublé, au 14, sur le Triage?

— Nous avons toutes sortes de pavillons. De mieux placés. En ville. Je vais vous faire voir...

— Non, ça ne m'intéresse pas. Celui-là.

Le type ôta ses lunettes, déçu.

— Parfaitement, monsieur, mais oui. Un instant. Je vous accompagne pour la visite.

— C'est inutile. Je le prends. Je voudrais louer un mois.

— Un mois? Ah! ce n'est pas prévu, dit-il d'un ton triomphal. Il atteignit une chemise de carton rigide, placée parmi d'autres. Toutes étaient ficelées de petits rubans.

Je tâtai mon portefeuille pour me donner de l'insolence. (Je répète : vingt-deux ans).

— Quel est le minimum de la durée de location?

— Trois mois.

Le dossier ouvert vomit sa paperasse, des lettres avec leurs enveloppes épinglées.

— Et c'est combien?

— Quinze cents.

Frustré de son plaisir, il était affreux à voir.

Il a établi l'acte. J'ai payé. Une si visible haine me secouait que le stylo du type, au moment des signatures, se mit à trembler.

Le pavillon de meulière m'a reçu, ce soir lointain de mes vingt-deux ans. En tournant la clé dans la porte du perron, j'ai fermé les yeux. Mes pas dans mes anciens pas. Cette odeur. Un, deux, trois, quatre. La première marche, voici l'escalier, la rampe sous ma main. Ferme les yeux toujours. Le couloir. Deuxième porte à droite, c'est ma chambre.

J'ouvre les yeux. Ce n'était pas du tout ma chambre. Ils avaient collé un autre papier sur le mur, changé les meubles de place. Mais je me suis penché à la fenêtre. La houle métallique du Triage, les plaques tournantes, un foisonnement d'épis bleus. A perte de vue, le monde était fidèle.

Plus tard.

Le vieux à onze heures, comme d'habitude.

Ces temps-ci, j'ai repris le protocole des débuts : au premier grincement de la chaîne, je sors à sa rencontre. Nous revenons ensemble vers la maison. Ce matin pourtant, comme j'écrivais, il s'est encadré dans le

chambranle de la porte sans que je l'ai entendu venir. Peut-être me regardait-il depuis plusieurs minutes. J'étais au balcon du Triage. Il m'a surpris comme le faisait ma mère, à Brétizy : « Qu'est-ce que tu fabriques donc ? Une demi-heure que tu rêves à cette fenêtre ». Je voyais simplement le Centre du Monde.

Mais dans le regard du vieux, tout à l'heure, ce n'est pas de l'agacement que je lisais. Plutôt une affreuse sympathie. Comme une espèce d'encouragement. Tout ça parce qu'il me voyait absorbé dans mes écritures, les feuilles de cahier couvertes de mots pressés. S'imagine-t-il, cet idiot, que je rédige ma confession ? Un réflexe absurde : tout en tapant des doigts sur mon cahier, à petits coups légers, renversé contre le dossier de ma chaise, j'ai pris un air vainqueur : « *Je me justifie* », ai-je dit. Il est parti brusquement vers la cuisine.

Il m'embêtait, ce vieux. Attrapé une feuille de papier. Puisque c'était comme ça, j'allais leur passer une belle commande de bouteilles. Je leur montrerai ce qu'est le défi d'un innocent. *D'un innocent*. La colère me secouait, une chanson de sang plein mes oreilles. Le pas du vieux crissait sur le gravier du jardin, retour de son inspection. Au moment où il est passé devant ma fenêtre, j'ai hurlé : « Je suis innocent ! » Puis d'un bond, à la barre d'appui. Et là une énorme grossièreté, où se mêlait le nom d'Anne, gueulée à pleine voix, dans le dos du vieux. La dernière syllabe a roulé avec l'écho. Il allait revenir pour prendre son panier. De nouveau assis à ma table, avec ma colère qui descendait peu à peu en moi comme une eau, j'hésitais devant ma commande. Non, plus d'alcool. Assez de saoulerie. Je m'agitais sur le bois dur de ma chaise. Ils m'ont meublé avec des choses de cuisine. Est-ce que je n'ai pas droit à des meubles convenables ? Le vieux rentrait, je lui ai tendu mon papier :

« Un fauteuil de travail, *rembourré* ;
» Une table à écrire ;
» Un tapis, 3 mètres sur 4 ;
» Note : *Je veux des meubles de style.* »

Il est parti. Je ne me suis pas remis tout de suite à écrire. Plusieurs fois le tour de l'île. Ce qu'on pourrait faire de cette maison, en l'aménageant. Je m'amuse à dresser un plan de décoration, comme nous avons fait, Lachenis et moi, pour les bureaux de la Chaussée-d'Antin. Oui, mais l'évasion ? Je m'évaderai plus tard, aussitôt que je serai *justifié*.

Deux jours plus tard.

Faire ce plan d'ameublement, c'était penser à Lachenis. Toute la journée d'hier, j'ai laissé l'histoire d'Anne, et mon journal, pour me promener dans la maison : prendre les mesures des pièces avec une ficelle, les reporter sur un papier ; imaginer les meubles, les tapis. Il y a trois ans, pendant des jours, dans les salles encore vides du *Centre*, équipées seule-

ment de quatre chaises et d'une table à tréteaux, nous avions discuté du mobilier, Lachenis et moi. Le salon A, le salon B, c'est une idée à lui. Ce soir où je lui annonçai que Goublier et moi allions fonder le *Centre*, j'avais été à pied jusqu'à l'*Hôtel des Feuillantines*. Le soir était doux. « M. Lachenis est chez lui », me dit le garçon. Voilà près de dix ans qu'il habite l'hôtel. On lui a donné la plus belle chambre.

Lachenis règne dans l'hôtel ; il commande ; il terrorise tout le monde. Lui qui n'a jamais voulu faire de clientèle, bien qu'il soit très régulièrement médecin, il soigne la patronne et tout le personnel gratuitement. C'est le dieu de la maison. On fait son ménage avec d'infinies précautions, rapport aux papiers qui encombrent tous les fauteuils. La patronne sait que M. Lachenis écrit un livre qui s'appelle *Philosophie tragique de la puissance*, où il est question d'un Allemand nommé Nietzsche, d'un autre nommé Freud, des fakirs hindous, d'un jésuite nommé Loyola, et même d'un officier de marine dont la radio parle quelquefois, le lieutenant de vaisseau Hébert, celui, vous savez bien, qui a inventé la gymnastique. Drôle de salade, n'est-ce pas, mais M. Lachenis sait ce qu'il fait. M. Quost, lui, est trop paresseux pour écrire, mais il aide M. Lachenis en parlant avec lui des heures durant : la plupart des chapitres du livre sont fabriqués avec les conversations de M. Quost et de M. Lachenis.

Le portrait de Nietzsche en moustaches, au-dessus du divan, est fixé au mur par deux punaises, l'une en haut et l'autre en bas. Quand ça ne va pas, quand ils se disputent, la punaise du haut a vite fait de sauter, et le grand homme se balance la tête à l'envers, devant Lachenis sarcastique. En face de Nietzsche, un cadre fait de quatre baguettes d'électricité ; par une fente *ad hoc*, on peut glisser une photographie dans le cadre ou l'en retirer en une seconde. Parce que les photos des amies de Lachenis changent souvent.

J'entrai sans m'être fait annoncer. Il était allongé sur le divan, les genoux hauts, et fumait des cigarettes, l'air absent. Un coup d'œil me renseigna : Nietzsche avait la tête à l'envers, le cadre aux amours était vide. Mauvais jour pour une consultation. Mais il m'avait vu, hésitant sur le pas de la porte.

— Eh ! bien, qu'est-ce que tu fais ? Entre ou sors.

— Bonsoir, dis-je, je n'ai pas le temps. Je m'en vais.

— Qu'est-ce que tu venais me raconter ?

— Je reviendrai.

— Entre, bon Dieu !

Puis il se mit à rire et, sans bouger du divan, replaça son philosophe à l'endroit. « Pour la femme, dit-il, ça ne peut pas se réparer à la minute. »

Il alluma une autre cigarette :

— Alors assieds-toi, sapristi !

. . . . . .

— Écoute, il s'agit de fonder le Centre du Monde, mais, comment dirais-je, selon des méthodes commerciales...

— Nom de Dieu, dit-il, si tu ne t'expliques pas clairement, je vais te flanquer à la porte. Tu arrives en traître. Le père Nietzsche et moi nous avons eu cette après-midi un accrochage terrible. Il m'emmerde. Je le lui rends bien. J'ai plaqué Lulu. Ou c'est elle... je ne sais plus. Et tu viens me tenir des boniments vagues ?

— Ça s'appellera, dis-je, *Centre Psychologique moderne*, ou quelque chose comme ça. Tu vois l'idée : les cliniques de psychanalyses anglaises et américaines... En France, la psychanalyse est une chose pour gens riches. Nous chercherions, nous, la clientèle à petits moyens.

— Oui, oui, dit-il. Seulement les Français n'ont pas bien encore l'habitude de se découvrir des complexes... Dans les pays protestants, d'accord. Mais à Paris...

— Écoute, dis-je. Ce n'est pas seulement les complexes des gens que je veux traiter par les méthodes freudiennes, c'est aussi la volonté, l'esprit de réussite... « *Vous avez du mal à agir, vous êtes paresseux ? On va vous débrouiller ça et vous repartirez du pied droit.* » Tu te souviens de la librairie X... ?

Une après-midi, Lachenis et moi, nous nous étions assis à la terrasse d'un café, boulevard Saint-Michel, en face d'une librairie qui dispose en permanence dans des boîtes un étalage de brochures consacrées à la culture de soi : *Votre vie sexuelle, L'art d'agir, Ayez confiance en vous...* Nous avions observé pendant une heure : le trottoir, devant les boîtes, ne désemplissait pas. Les gens feuilletaient les brochures longuement, puis, à la dérobée, en regardant si des amis ne les voyaient pas, ils entraient, achetaient. Ils ressortaient avec le bouquin dans les fontes du pardessus.

— D'accord, dit Lachenis. Mais quelle doctrine ?...

— Mon vieux, la tienne, la nôtre. Le Centre du Monde... Nous sommes médecins, enfin toi surtout. La psychanalyse pour commencer. Débarrasser la conscience des gros caillots : humiliations, désirs rentrés, refoulements majeurs. Tu devines bien ce que ça donnera : tout le monde veut changer de peau, devenir plus fort et plus grand. Alors des exercices de volonté, un peu de yoghisme hindou...

— Et qu'est-ce que tu fais de Loyola ?

— Sois tranquille. Freud et Loyola. Le jésuite avait découvert tous les secrets. Lui aussi s'était fait un autre.

Lachenis attrapa sur une planche, sans changer de place, *les Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola.*

— Tu n'as pas honte de le fourrer dans ton commerce ?

— Nous allons laïciser Loyola, dis-je. Et même le lieutenant de vaisseau Hébert. Mais c'est la psychanalyse qui doit ouvrir le chemin.

— Sais-tu ce que j'ai découvert hier ? Qu'il existe au Ministère du Commerce ou de la Production industrielle, je ne sais plus, un service

dit de l'Energie, avec un type qui porte le titre de secrétaire général. Hein! Tu vois ça? Et le monsieur polytechnicien, « secrétaire général de l'énergie ». Stendhal en aurait été malade de bonheur.

Il rit et replaça Loyola entre Nietzsche et Freud.

— Alors, votre affaire, c'est la psychanalyse pour tous. Et moi, qu'est-ce que je fais là-dedans?

— Toi, dis-je, je viens te proposer des parts de fondateur.

Il se leva, courut à l'armoire à linge, revint avec une bouteille d'armagnac.

— Comment dis-tu ça? Des parts de fondateur? Mon vieux, j'avais envisagé bien des choses pour mon avenir. Mais recevoir des parts de fondateur, ça mon bon, jamais... Naturellement, tes parts de fondateur, je m'en fous complètement. Mais que ça me tombe dessus sans que j'y aie jamais pensé, quel exemple de la virginité de l'Histoire!

Lorsque nous eûmes bu, Lachenis me dit :

— Et tes parts de fondateur, tu es venu me demander quoi en échange?

— Ta responsabilité médicale. Et puis, si tu veux travailler avec nous.

— Où est-ce que tu t'installes?

— Nous allons louer, dis-je, deux appartements Chaussée-d'Antin. Un immeuble d'affaires genre 1890. Nous sommes au septième et huitième étages (il y a un ascenseur). On voit tout Paris du bureau directorial : jusqu'à Montmartre.

— Et comment allez-vous meubler ça?

— Je ne sais pas.

— C'est de la plus haute importance — Il fuma quelques instants sans parler. — Mon vieux, si je comprends bien ton affaire, vous allez recevoir plusieurs espèces de clientèle: Voyons... cinq ou six. D'abord, évidemment, les femmes. Ce sera la clientèle-type. Elles aiment se confesser dans les églises. Un confessionnal payant, c'est encore mieux. Toutes les Bovary avec des complexes et au fond, toujours, la question d'argent. Parce que madame Bovary, on croit que c'est une insatisfaite sentimentale, un type érotico-imaginatif. C'est aussi une femme qui manque de sous. Bon. Ces femmes-là, tu les psychanalyses dans un bureau moderne, surfaces planes et nickel. Une femme à complexes, si tu lui donnes l'impression de quelque chose d'américain, classeurs électriques et tout le tremblement, la moitié du travail est faite. Tu n'as plus qu'à imposer tes vues. Ensuite, il y aura les bourgeois, les petits bourgeois, les cols demi-souples des fonctionnaires, une vie de travail, des complexes nés de la condition sociale. (Tu vois le schéma marxiste de ta psychanalyse.)

« Bien sûr, il y a des tas de types différents là-dedans, mais tu es sûr de leur faire plaisir à tous avec un grand salon d'époque, fauteuils et tapisseries. Surtout mélanger les styles. Ils aiment ça, c'est plus riche. Cultiver le Louis XV encore timide, dont les pieds se distinguent mal du Louis XIV. Le bourgeois sérieux... Vous ne le verrez pas. Il y a encore

les étudiants qui voudront acheter des trucs pour les examens, le gaillard neuf fois collé à l'inspection des Finances, les maris trompés : ceux-là aimeront une ambiance plus policière, des graphiques au mur, des classeurs à triple secret. Pour tous les autres, une pièce neutre, sans provocation. Bref, une salle de dépistage et deux ou trois pièces de styles différents. Tu vois le principe. Ça vaut bien tes parts de fondateur. D'ailleurs, ça m'amuse, je m'en occuperai. »

En fait, nous avons réduit l'ensemble à une salle de réception et deux grandes pièces, sans compter les bureaux des « spécialistes ». Lachenis et moi avons presque tout installé. Les visiteurs sont triés d'abord par mademoiselle Pauwels : salon A, salon B. La salle américaine est équipée électriquement, elle ouvre sur la cartothèque et le fichier mécanographique. Aux murs du salon bourgeois, il y a un Courbet. Nous nous sommes creusés, Lachenis et moi, pour arriver à ce que tout à la fois soit beau et faux. Il s'en dégage une incroyable atmosphère de richesse, de complicité et de clin d'œil.

Je me demande, si Lachenis était aujourd'hui avec moi dans l'île, quel ameublement il choisirait. Idée générale : une grande victime, l'innocence en exil, somptuosité dans le malheur. Nous verrons ça.

Lendemain matin.

En finir avec l'histoire d'Anne. Débrider cette plaie jusqu'au bout. Il y a trois jours, quand je gueulais à la face du vieux ma protestation d'innocence, entremêlée du nom d'Anne, c'est donc que quelque chose encore en moi criait la culpabilité. La fausse innocence et sa voix étranglée. Eh! bien, nous allons régler ça. J'arrive à la fin de mon récit.

Ce quartier du Triage, à Brétizy, c'est un peu comme une Venise de banlieue, où les canaux seraient remplacés par des voies de chemin de fer, profondes et encaissées. A partir de la gare de triage, quinze lignes filant dans toutes les directions : un éventail métallique. Selon que le quartier est inondé de soleil ou qu'on marche au contraire dans le brouillard du matin, les pieds attentifs au trottoir des passerelles, l'éventail se serre ou se desserre. Tantôt, c'est un miroitement de feux étirés le long des courbes de rails, tantôt il n'y a plus que des lames bleu-sombre, fracassantes sous la pluie. Le faubourg est habité par des cheminots et des sous-officiers de carrière. Des femmes font en pantoufles les courses du matin et, d'étalage en étalage, appellent les commerçants par leur nom. Ce mois de mai de mes vingt-deux ans, où je suis redevenu l'habitant du Triage, un peuple de ménagères et d'enfants se déversait dans la rue dès huit heures, enjambait les fossés des voies sur les poutrelles de fer boulonnées. Les gosses crachaient du haut des passerelles leurs noyaux de cerises sur le dos des trains. Ceux-ci passaient au ralenti, se coulant parmi les aiguillages avec de brusques colères, des sifflets et des jets de vapeur. Moi, je revenais déjà de ma promenade du matin. Je traversais une dizaine de

ponts. Puis, c'est l'avenue triste qui mène vers la gare de triage. Je pensais à Anne, que j'allais retrouver dans le lit, endormie et nue. Un peu avant le garage des locomotives, une longue venelle s'enfonçait dans un fouillis de lilas et de barrières. Il fallait tourner deux fois à angle droit. A chaque coude du sentier, on s'attendait à tomber en plein dans les voies, des machines invisibles s'époumonaient à cinquante mètres. Enfin, le pavillon apparaissait, comme un cap extrême, en plein océan de rails. Comment la Compagnie n'avait-elle pas fait démolir ce coin de bâtisses poussé dans son flanc? Pourquoi ma mère avait-elle autrefois accepté de l'agence de location cette étrange maison? Je ne m'étonnais pas de l'avoir retrouvée vacante : qui pouvait accepter d'habiter là, sauf une veuve désemparée, des amants, un coupable?

Le mot est venu tout seul sous ma plume. Il serait puéril de le raturer, mais je le récuse.

Maintenant, je jure que j'ai prévenu Anne. Le lendemain de notre rencontre, je l'ai attendue à midi, à la sortie de son bureau. Une petite pluie tombait. Des sous-officiers en uniforme revenaient de la caserne, avec de la boue sur leur leggins. Anne parut, dans une autre robe que celle de la veille. « J'ai loué la maison », dis-je. Je vis se former dans ses yeux les images de l'enfance. Je l'embrassai. Nous pensions à cette plaque d'énergie qui était le Centre du Monde. De nouveau, postés à la fenêtre de ma chambre, nous échangions des signes avec la cabine d'aiguillage, ou le père Hollebeke, en manches de chemise, la cigarette à la bouche, manipulait, de minute en minute, les leviers.

— Il faut que je mette tout en ordre, dis-je. Depuis neuf ans, pensez si les locataires ont changé les meubles de place. Ce sera fini cette après-midi. J'ai dit à la femme de ménage de faire à dîner pour deux. Voulez-vous venir après le bureau? Je vous reconduirai.

Mes phrases apprises par cœur, je les avais débitées avec la gorge tellement aride que les derniers mots capotèrent, manque de salive, comme un moteur sans huile. Les yeux d'Anne disaient : Pourquoi mentir? Ce n'est pas la peine.

— Oui, je viendrai, dit-elle.

Il n'y avait pas un sourire sur nos lèvres ; dans l'intensité desséchante de l'espoir, nos corps n'avaient même plus la force de simuler une joie que l'attente incendiait. Elle allait partir, je la retins par le bras. Mais était-ce le moment de prononcer ces mots que je m'étais engagé à lui dire : « Qu'elle ne s'imagine pas, qu'elle n'aille pas penser... Enfin nous n'étions pas liés pour la vie... » C'eût été trop ignoble de lui jeter cela à la figure, alors que pas un geste ne nous avait joints, de ces gestes au delà desquels les pires choses peuvent se dire dans un murmure, et la cruauté même alors a la douceur d'une complice. Ce soir, avec l'aide de la nuit, en la prenant dans mes bras, je parlerais. Un devoir d'honnêteté. « Partez », lui dis-je.

Ma voix assourdie résonnait drôlement à mes oreilles.

Elle s'enfuit, je restai planté sur le trottoir, mécontent et malheureux. Est-ce que je n'aurais pas dû dire un mot tout de même... « Goujat! » Laisser paraître au moins... Pendant toutes ces heures de l'après-midi où elle m'attendrait, Dieu sait ce qu'elle allait pouvoir imaginer.

C'est à ce moment que l'adjudant à houseaux de cuir noir passa près de moi. Il sifflotait, balayait l'espace avec son stick. Retour de l'exercice, de l'air plein les poumons, leur bonne conscience militaire. Je m'effaçai en descendant trop vite du trottoir : il me jeta un regard aigu. Mon désarroi, l'humilité de mon geste, ce regret amer qui m'emplissait de n'avoir pu parler à Anne, tout cela criait la culpabilité. L'adjudant m'avait dépassé, maintenant il ralentissait le pas, je devinais ses sourcils froncés : « Soldat en vadrouille? » Je tournai furtivement la tête à la seconde où il en faisait autant ; nos regards se croisèrent, le mien se détourna. « La barbe! Est-ce que les juteux sont chargés de la moralité publique? » Je fis demi-tour gauchement et revins sur mes pas en essayant de siffler : je n'ai jamais su, j'avance la bouche en creusant les joues excessivement. « Tu viens de te conduire comme un salaud avec Anne. » Mes pieds se posaient de travers sur les pavés inégaux. Une voix retentit derrière moi.

— Hep, militaire!

Je n'étais pas militaire, je ne devais pas me retourner... Je me retournai, le sang aux joues, comme un gosse qu'on vient de pincer, volant à l'étalage. L'adjudant était arrêté au milieu de la rue, posé sur deux jambes arquées, la moustache en bataille. Il me fit signe d'avancer. « Mais... », protestai-je, et j'avançai. Sa voix impérieuse demanda : « Quel quartier? » tandis que son index pointé, d'un tout petit geste circulaire, me déshabillait, faisait sauter mon costume civil pour retrouver le matricule militaire collé sur la peau. « On tire une bordée? Quartier, batterie, matricule? » Je me sentais rouge comme une pivoine. Des bonnes femmes venaient de sortir d'une épicerie. Si l'adjudant faisait un esclandre, toutes les têtes de la rue se montreraient aux fenêtres.

— Vous vous trompez, dis-je d'une voix mal affermie, je suis un civil, et je sortis péniblement mon mouchoir pour m'éponger le front.

— Eh bien? dit l'adjudant avec impatience.

Les bonnes femmes approchaient. Je fis un violent effort pour remonter au niveau. Il eût suffi d'un rien, par exemple d'éclater de rire, de poser ma voix normalement, de dire : « Vous vous moquez de moi? » D'ailleurs, un juteux n'est pas autorisé par les règlements à arrêter sans preuve les civils dans la rue. Quel culot! Mais toute réaction était au delà de moi. Je sortis mon portefeuille. Il voulut voir mes pièces militaires. C'était son tour d'être interdit devant l'évidence. « Vous n'aviez pas le droit de m'arrêter », dis-je. Son regard me dévisagea encore une fois. Il porta deux doigts à son képi et fila.

Ainsi, du premier jour, j'ai été coupable. *Faux coupable.* Tout cela est resté enfoui dans un coin de ma mémoire, sous une pierre jamais levée,

comme les souvenirs désagréables. Parce qu'un crétin d'adjudant m'a surpris sur le trottoir du Triage, à l'instant où je me reprochais de n'avoir pas su parler à Anne, parce qu'il a flairé en moi le déserteur, faut-il qu'aujourd'hui...

J'ai écrit *déserteur*. C'est bien cela, n'est-ce pas, qui me torture depuis l'accident ?

Bien sûr que j'ai quitté Anne après avoir fait irruption dans sa vie, après l'avoir *modifiée*. Mais on n'est pas déserteur si on n'est lié par aucun contrat. Et je l'ai dit à Anne, ce soir où elle m'a rejoint dans la maison.

Il était six heures et demie. Elle a sonné au perron. La femme de ménage était partie à cinq heures. Le matin, juste avant l'histoire de l'adjudant, en invitant Anne, j'avais glissé incidemment dans mes phrases la femme de ménage. Je savais pourtant qu'elle ne resterait pas après cinq heures. Si je l'avais nommée, c'était pour rassurer Anne. Et le regard d'Anne m'avait répondu : « Pourquoi mentir ? » Ce soir là, quand je lui ai ouvert la porte, tout mensonge était à l'avance balayé. Elle savait pourquoi elle venait. Dans le petit couloir étouffant et triste, une impureté radieuse comme la pureté déjà nous unissait. J'ai embrassé ses mains. Parler le moins possible ; ma voix se savait enrouée avant même d'avoir essayé. Elle accrocha son imperméable. « Nous allons voir le Centre du Monde ? » dit-elle. Déjà elle grimpait l'escalier, hésitait un instant devant les portes. « C'est celle-ci », dis-je. Elle ouvrit et jeta un cri de surprise.

Une immense toile d'acier dont la trame ne courait que dans un seul sens. Le soleil descendant s'arrêtait sur le Triage. Des points de fusion éblouissants étaient piqués au hasard des courbes, comme si un arc électrique se fut appliqué ici et là, faisant couler le métal sur les traverses. Venant du dépôt des machines, une locomotive s'en allait haut-le-pied, ahanant doucement, et tout le soleil du ciel pesait sur ses cuivres, un embrasement monté sur quatorze roues. Elle entra dans une zone d'ombre et brusquement déchargea son soleil. Puis une clameur s'enfla, devint un tonnerre. Le long rapide passa, la lumière de fin du jour claquait dans ses vitres avec des coups de feu blancs.

Anne regardait, perdue au milieu des plaines d'acier, la cabane de ciment et de verre, dressée sur un pied de champignon, où M. Hollebeke, jadis, travaillait. De la main, elle dessina le chemin invisible parmi le réseau des voies.

Plus tard.

La pluie m'ôte toute envie d'écrire. Une pluie d'abord molle et chaude, qui s'enfonce dans la terre sans grésiller. Puis une rage la prend. Elle frappe sur les feuilles, les herbes, les pierres, l'eau du lac. Je ne connaissais rien à la pluie. C'est les pluies qu'il faut dire. Elle change : jamais tout à fait la même, d'heure en heure. Des rythmes, des crises, des sursauts,

des colères, des apaisements. Journée entière devant cette fenêtre d'aquarium ouverte sur son bruit de déluge. Deux paquets de cigarettes, plusieurs pipes y ont passé. A quoi pensais-je? Je ne pensais pas. Tout entier oreille, écoutant la terre qui boit, tremble, proteste, puis la voilà devenue une femme ouverte qui laisse couler en elle la semence et frémit à peine, mais soudain gorgée, demande grâce. La pluie piétine ce corps tendre et saoulé. Les herbes titubent, bientôt il fera sombre, il n'y a plus que le monologue exaspéré qui s'acharne sur un lit violé.

Moi, dans l'ombre, j'ai besoin de faire un effort pour rattraper mon être, épars dans la pluie, dans les herbes, à la pointe de ma cigarette. Vingt cigarettes à dix minutes de durée, cela fait deux cents minutes, plus de trois heures. D'habitude, si je fume en travaillant, c'est pour cristalliser mes distractions, le sentiment de l'être grouillant : crispation des paupières, une démangeaison qui s'installe au creux de l'aine, à la plante des pieds, la surface de ma peau où s'insurgent cent tyrannies locales. Toutes les puissances de diversion sont alors annulées au profit de la chose qui meurt dans un peu de fumée au bout de mes doigts. L'électricité fuit par cette chaîne qui la rejette au dehors. Mais toute cette journée, assis devant la pluie à fumer sans écrire, ce n'était plus la même chose. Je ne fuyais pas mon existence, c'est elle qui se dissipe, vacille dans un tremblement de volute, réfugiée en un seul point lumineux. Je ne suis plus rien, je ne suis plus qu'être. Qui se dilue, qui est au bord, qui va s'éteindre.

Quelque part dans le monde, à Paris, Chaussée d'Antin, rue Férou, sur les trottoirs et dans les taxis, dans les chambres des hôtels, il y a comme un grand trou qui correspond à Quost arraché. Je n'existe plus ici : un être qui n'est qu'être ne compte pas. Mais là-bas... Hélène seule, Goublier sans associé, le courrier qui n'est pas dicté, les paroles que Lachenis ne m'adresse pas, tout ce manque que j'eusse rempli. Les minutes où le facteur n'expédie mes lettres, l'argent qui n'est ni gagné, ni dépensé, ce cortège vide de poignées de mains inemployées à travers de Paris. Comme un moule en creux, tout ce qui manque au monde par mon absence.

Lendemain midi.

Il fait beau. J'existe tout de même. Dès avant onze heures, j'attendais le vieux dehors. Noyées d'hier, les herbes se relèvent. Découvert un buisson d'orties derrière la maison, à l'endroit où je jette des eaux grasses par la fenêtre. Les orties viennent où il y a des hommes. Je les arrache minutieusement avec leurs racines.

Voici le bateau. Avec des meubles dedans. Sous la menace de la mitraillette, j'ai aidé le vieux à décharger. Peut-être que j'aurais pu trouver une occasion de l'assommer, mais je ne le veux pas encore. Le fauteuil

est Louis-Philippe et trapu, avec une lyre dorée fixée sur le bois, un rembourrage de soie rose à couronnes. Une petite table à écrire, recouverte d'une feuille de cuir. Un tapis, genre Aubusson, très plat, un peu usé, tout à fait ce qu'il faut à une maison de campagne. Un tapis Aubusson, une table Louis XVI, une conscience tranquille. Le vieux m'aide à disposer les meubles, il soulève la table de la main droite, la gauche maintient braquée sa mitraillette. J'évite son regard. Une conscience tranquille? Non, je n'ai pas une conscience tranquille, qu'est-ce que c'est que ce style d'enfant de chœur? J'ai une conscience solide, équilibrée, tu entends, le vieux? Il est là immobile, debout contre le mur, tandis que je tire le tapis. Alors je me relève et je lui crie : « Je m'en fous, je m'en fous! » Il est parti à reculons, le canon de l'arme bien dirigé vers moi.

Je m'assieds à ma nouvelle table, les reins calés contre la lyre Louis-Philipparde, et je réfléchis. Je finirai par tuer le vieux. Mais cette fureur sombre qui m'alimente, ce n'est pas l'agréable tiédeur de l'innocence. Si tu proclames que tu t'en fous, c'est justement que... Assez.

J'ai prévenu Anne le soir même. Au bord du lit, c'est vrai. Mais avant tout geste irréparable. Nous avions dîné devant la fenêtre du Triage, les cris des locomotives venaient chavirer dans la chambre. Là-bas, cette cabine d'aiguillage, illuminée, comme un vaisseau de commandement à l'ancre. Un brouillard montait, noyant les trains de marchandises aveugles qui bougent lentement dans la nuit des gares. Anne était dans mes bras. A la minute où j'écris je me regarde et m'interroge. Ne triche pas. Oui, j'étais sincère. Rarement je fus plus sincère que ce soir où j'enveloppai Anne consentante, où je la portai sur le lit, où je m'agenouillai auprès d'elle. « *Tu sais, ce n'est peut-être pas pour la vie!* » Elle ne dit rien, mais, dans l'obscurité, tourna son regard vers moi. « *Je partirai un jour sûrement. Dans dix ans, ou dans un mois, ou demain.* » Elle ne dit toujours rien. Je me glissai à côté d'elle. Naufrage ensemble.

A la minute où tout mon être, réfugié à l'extrême de moi-même, s'isola dans son furieux plaisir, ce fut comme un ballon qui lâche du lest : il décolle, il remonte, il s'enfuit. Un sauve-qui-peut féroce. Anne était de l'autre côté de la frontière, intouchable. Lorsque, dans l'ombre de ses cheveux, j'avais murmuré : « Je t'aime », ce n'était que le code inventé pour dire : vienne ce lancinant plaisir de solitude. Il éclatait, je me détachais de moi, je me mettais à reculer, à reculer. J'aurais voulu détruire ce lit sous moi à coups de grenades, où une femme pâmée encore avait pu croire qu'elle existait, mais je n'avais jamais fermé mes bras que sur mon propre corps. Je n'ai jamais couché qu'avec moi. Elle n'existe pas. Elle n'a jamais existé. Elle reste toute seule, si loin, contre mon corps, une femme nue et seule dans un désert mouillé. Tourné vers le mur, je commençais à inventer Kirkerra. Le petit André, le monstre de mon enfance, il était déjà *de l'autre côté*. On ne peut pas atteindre les êtres.

Vers six heures, au petit matin, je me suis jeté hors de la chambre.

Tous les jours de ces cinq semaines, dès l'aube, j'ai fui par la même brèche de la haie. Les cheminots de service s'en allaient à pied, l'un derrière l'autre, sur la piste cendrée, rejoindre leur poste. Dans la grisaille du petit jour, épaissie par les premières fumées du dépôt de machines, on me prenait sans doute pour l'un d'eux. Personne ne pouvait voir en ce garçon celui qui émerge gluant de l'amour avec sa haine pour vêtement. Je marchais jusqu'à la cabine n° 7, à deux kilomètres vers le Nord. Lentement, le dégoût en moi refluait, découvrait une fois de plus le sable du désir. Deux heures plus tard, quand je rentrais dans la chambre, Anne dormait, l'épaule nue hors du lit. Je plongeais auprès d'elle dans les draps chauds.

Vagues lourdes qui m'emportent de nouveau vers la haine, je caresse ce corps que tout à l'heure je vais détester. Puis nous coulions à pic. C'était le milieu du matin. Je revois son dos nu qui s'étire devant la fenêtre, tandis que j'émerge du lit et que Kirkerra disparaît. En bas, la femme de ménage remue les meubles. Nous descendons. A la terrasse des restaurants de Brétizy s'assoient deux amants aux gestes complices, dont l'un sait que l'amour n'existe pas : une forteresse de solitude dont on ne traverse pas les murs. Nous mangions et nous buvions. Les patronnes venaient poser leurs poings cordiaux sur nos tables, débouchaient elles-mêmes les bouteilles de vin du pays. Dans les rues du Triage, l'après-midi s'étalait en flaques de soleil. Les adjudants avaient regagné leurs casernes, un bruit de clairon sonnait au loin : ils faisaient manœuvrer les conscrits au terrain des Buttes : « A droite, alignement », et toutes les idioties de leur métier. Quand j'étais soldat, après la soupe, le ventre plein de haricots, si nous buvions une demi-blanc à la cantine avec les copains, c'était pour dire « *que tout ça ne vaut pas l'amour* ». Devant nos yeux, les images brutales de la jeunesse, une femme couchée, le bonheur du monde, la chambre comme une vacance infinie. Je voudrais vous y voir aujourd'hui, mes petits gars. J'attendais Anne qui faisait ses courses, attablé seul devant un verre dans une salle de café, immense comme l'après-midi. Chaque mouvement que je faisais, pour prendre un journal ou allumer une cigarette, faisait tinter le pied du verre dans la soucoupe. Des fleurs de papier couraient sur les murs, autour des glaces ternies, piquées de points bruns. Sous la plus proche passerelle une rame de marchandises grondait. Fermant les yeux, je recevais tout le poids du Triage sur les épaules ; un poids insoutenable, vaste et mou, qui avait l'odeur de l'amour.

C'est dans cette arrière-salle de bistrot à ornements verts que la dernière après-midi j'ai décidé de partir. Soudain, je n'en pouvais plus. Cette Anne qui n'existait pas, que je ne pouvais rejoindre, planète inabordable qui quelques secondes, la nuit, me frôlait, voilà qu'elle prétendait maintenant à l'existence. Toute la journée, elle avait essayé. Elle relevait sa tête d'inexistence, elle voulait forcer l'entrée, en jouant le silence et l'inquiétude. Pendant le déjeuner, elle m'avait regardé.

— Ce soir, j'aurai quelque chose de très important à te dire. Le ton était étrange.

— Moi aussi, dis-je subitement.

L'amour devrait être une catastrophe lumineuse où deux planètes, s'écrasant l'une contre l'autre, n'en feraient plus qu'une. Ce n'était qu'une seconde dérisoire d'échange par un guichet, une monnaie troquée du bout des doigts, quelques cris envoyés de monde à monde à travers l'espace. Deux êtres qui se mentent avec des signaux lointains, cherchent ensemble des caresses solitaires.

« Quelque chose de très important à te dire. » Mais elle ne pouvait rien me dire, je ne l'entendais pas. Nous sortîmes silencieux du restaurant. J'étais à dix mille kilomètres, à l'autre bout du monde. Nous prîmes le café au *Rendez-vous des vrais amis*, près de l'épicerie Ancelin.

— Je fais quelques courses, je reviendrai vers six heures à la maison, dit-elle.

Peut-être eût-il fallu qu'à cette minute je la prenne dans mes bras : « Mais qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne va pas ? » Je restai de l'autre côté du monde.

— A tout à l'heure.

Et maintenant je ne vivais plus que pour partir, partir tout de suite. Bondir à la maison, faire ma valise, attraper le train de Paris. Je laisserais de l'argent dans une enveloppe. Plusieurs milliers de francs. Je me levai. Un dernier coup d'œil : le billard russe dans un coin, recouvert d'une housse comme un cercueil apprivoisé. Les peintures à sujets de chasse des panneaux : un faisan doré qui piète comme un coq, des épagneuls roux à longues oreilles, aux yeux tristes. Allons, partir.

La porte de la rue tinta. Une voix remplit l'avant-salle : « Un café et un marc ! » Je me rassis, frappé de terreur : l'adjudant du premier jour. Il buvait maintenant son café avec des bruits de gorge. La porte s'ouvrit de nouveau. Un collègue. Ils se mirent à une belote. Quel jour était-ce donc ? Mais oui, samedi, quartier libre. Je restais pétrifié, comme pris au piège. Pourtant je lui avais montré mes papiers une fois, que pourrait-il me dire ? Une vague de culpabilité roulait sur moi, sans motif, intolérable. Je n'osais ni remuer, ni fumer. Enfin, je m'injuriai. « Espèce d'abruti. Lâche ! » Je remuai bruyamment ma chaise. Le froissement des cartes poisseuses se suspendit aussitôt dans la première salle, ils regardaient qui allait sortir. Je traversai la salle, raide comme un type saoul. « Messieurs, dames, articulai-je d'une voix blanche. Mon épaule gauche heurta le battant de la porte ouverte. Dix mètres plus loin, je tournai la tête par-dessus l'épaule qui me faisait mal : les deux juteux me suivaient du regard, plantés sur le seuil du bistrot.

C'était comme ça ? Eh ! bien, il n'était plus question de partir, ah ! mais non. Je passerais encore une nuit avec Anne, victorieusement. Ils allaient

voir si je capitulais. Coupable ? Et de quoi ? Je me fous de vous. La preuve : je rentre à la maison.

Je rentrai lentement, après une longue promenade autour du Triage. Revoir la plaque tournante, les cabines numérotées, renifler encore une fois l'odeur du secret inconnu qu'un petit garçon et son amie avaient cru découvrir des années avant. Je me mis à rire tout seul : est-ce que je croyais encore au Centre du Monde ?

Lendemain midi.

Mal dormi. Pensé à mes meubles. Vers trois heures du matin, je rallume la bougie. Sur le plan des pièces, je marque la place projetée pour chaque chose. Idée de meubler chaque pièce différemment.

Ferais mieux de m'occuper de la « prière ».

Trop fatigué pour écrire.

Tout à l'heure, le vieux m'a apporté une cargaison de romans policiers.

Lendemain matin.

Les romans policiers sur ma table : une pile jaune et *déjà lue*. (Par qui ? Peut-être rachetée en quelque librairie ?) J'en attrape un sans envie, par besoin de fuir l'histoire d'Anne. Il est idiot, ce roman, irréel. J'arrive à la dernière page sans avoir compris le truc des seringues empoisonnées. Ils s'en donnent un mal, ces types-là, pour inoculer au sang d'autrui leurs poisons compliqués. Il leur en faut des appareils, et de la chimie, et des formules, pour qu'il réussisse à faire passer leurs produits enfin dans les veines des autres. On croirait qu'on n'a jamais vu ça avant eux, tellement c'est calé. Eh ! bien, mes gaillards, si vous veniez au *Centre Psychologique Moderne*, vous verriez comment je procède. Violer, ça me connaît, hein, Hélène. Je n'ai pas besoin, moi, de ces mécaniques.

Je repose le roman policier et, d'avoir cédé à cette idiotie, je me sens mécontent de moi, comme autrefois, voici quatre ans, pendant cette période où je sentais venir la ruine. Mes dernières actions du *Foncier*, une par une... Fascinant. J'écoutais mon temps, mon argent, se retirer tout doucement de moi ; un plaisir atroce. Le soir, je rejoindrais Laura, au bar du Rexy. (C'était le temps de Laura.) Mais il fallait d'abord tuer l'après-midi. Je n'avais rien à faire. Je n'avais pas de métier. J'entrais dans un cinéma des boulevards, vers trois heures. Le film ne m'intéressait pas, pourtant je restais dans mon fauteuil, sans même ôter mon pardessus ni mes gants. J'avais trop chaud ; par moments, je fermais les yeux. Tous les films de l'année ont passé sur ces écrans de mes après-midi. Tassé contre les accoudoirs de velours rouge, bourrelé par l'angoisse de fuir autre chose, plus attentif à cette angoisse qu'au déroulement des images. Brusquement je me levais, écrasant des pieds, jusqu'à la sortie. A peine dehors, je retrouvais mon démon. Il me fallait un autre cinéma.

Aujourd'hui, après avoir refermé le roman policier, de nouveau ce tremblement de ma main qui sournoisement s'allonge vers la pile jaune. Je me secoue, je fais le tour de l'île. Presque froid. La tentation est là. Lancinante. Pas d'autres moyens de lui échapper que de reprendre l'histoire d'Anne. Mais je ne peux pas. Faisons la part du feu. Céder au roman policier m'épargnera peut-être l'autre honte. Lu des romans jusqu'au soir.

Cinq heures du soir.

Etait-ce vrai ce que j'ai noté hier? Etais-je réellement trop fatigué pour écrire? Pourquoi ruser? La fin de l'histoire d'Anne, à mesure que je m'en rapproche, j'en ai peur. Les causes sont-elles jamais tout à fait claires? Les actions sont obliques. Les actions sont toujours autres. Je vois revenir mes gestes, un par un, de cette fosse où ils étaient enterrés. Je ne les reconnaîtrais pas si je ne savais qu'ils sont autrefois sortis de moi. Devenus des espèces d'êtres. Détachés de moi, susceptibles par eux-mêmes d'enfantements indéfinis. Tous les actes sont inconnus, mais vivants.

Midi.

La charrette à bras du vieux. En le voyant de loin tirer son pousse-pousse sur la berge, péniblement, j'ai, le temps d'une seconde, un mouvement de pitié : ce vieux bonhomme qui véhicule mes meubles! Et puis, merde. Qu'il crève, et toute sa bande avec lui. Mais quel est le sens de tout cela? Et que je fasse suer ce vieillard? Pendant qu'il décharge la barque avec moi, son front ruisselle. Un lourd tapis sur l'épaule, il s'arrête un instant, il n'en peut plus. Je cherche son regard, je voudrais qu'il m'engueule, mais rien. Nous apportons le tapis dans la maison. Il y a un petit guéridon ovale en marqueterie, qu'accompagne un ample fauteuil à dossier carré. Désormais, je ne veux plus manger mes sardines sur une table en rotin. Deux caisses de vaisselle et de verrerie.

Soir.

L'après-midi employée à disposer tout cela. Il me manque un fauteuil de repos, où l'on puisse fumer, dormir. Le demander sur la prochaine note.

Plan de cheminée à exécuter en briques rouges, pour mon bureau.

Lendemain.

Ciel triste, couleur d'ardoise. La nuit a été déshonorante. Je change un tapis de place.

Noyé par l'incohérence de tout ça. Rapide évaluation des meubles, des tapis : il y en a bien déjà pour des dizaines de milliers de francs. Mon salut leur coûte cher.

Romans policiers, en fumant des pipes de tabac anglais.

Lendemain.

Resté couché jusque vers dix heures. Puis je me lève d'un coup ; douche. Je veux aujourd'hui en finir avec l'histoire d'Anne.

Quand je suis arrivé à la maison, vers six heures et demie, la porte était fermée à clef, Anne n'était pas là. Avoue : tu as eu peur qu'elle ne soit partie la *première*. Crainte d'être plaqué avant que tu ne la plaques. Je suis monté dans la chambre : ses vêtements étaient là, dans l'armoire. Absente sans être partie, cela facilitait mes préparatifs. Empilé mes affaires dans ma valise, que j'ai cachée au rez-de-chaussée, derrière la porte de la cave. Il me suffirait, le lendemain matin, de ramasser mon rasoir et ma robe de chambre. La femme de ménage avait mis la table avant de partir ; je repoussai une assiette, glissai de l'argent dans une enveloppe pour Anne, dans une seconde enveloppe pour la femme de ménage. Paré maintenant. Tout était en ordre. Je m'installai devant la fenêtre ouverte. La même patience noire et brillante, qui avait espéré le plaisir, s'ouvrait maintenant tout entière vers l'aube du lendemain, nette comme une cassure de métal. J'allais être libre, m'échapper. Déjà inutile, la haine restait en arrière. A cet instant j'aimai Anne comme on aime les morts.

Sept heures et demie. Elle montait lentement l'escalier, ouvrait la porte. Peut-être qu'à cette minute seulement, depuis cinq semaines, je la regardai avec des yeux qui lui accordaient une existence réelle, autre que celle des frontières de moi-même. Elle se mettait à exister comme le visage étincelant de ma proche absence.

Elle sentit ce regard. Quelque chose passa dans le sien, une réponse. Mais laquelle ? Je crus trop tôt qu'elle avait compris, qu'elle allait m'épargner des explications. Hélas, murée en elle-même comme moi en moi. Elle ne pensait qu'à son problème.

Elle s'assit un peu pâle.

— Tu avais quelque chose à me dire ? dit-elle.

Sa voix voulait être indifférente. Elle regardait par la fenêtre du Triage : ce grand étang scintillant d'anguilles.

— Mais toi aussi. Quelque chose de « très important ».

Le soleil déclinant. En finir, en finir.

— Non, toi d'abord.

Je vins tout près d'elle :

— Anne... tu te souviens de ce que je t'ai dit le premier soir... de ce que je t'ai dit, avant... Je vais partir.

Elle avait un peu tourné le buste, en voyant venir le coup. J'attendais les larmes. Mais non pas celles-là, muettes, qui jaillirent comme d'une fontaine.

— Tu vas partir ce soir ?

— Demain matin.

— Ta valise est faite ?

— Oui.

Elle ne dit plus rien. Au bout d'un instant, je repris :

— Et toi, cette chose importante ?

— Non, ça n'a pas d'importance, ça n'a plus d'importance... Tu as bien fait de parler le premier. Je savais.

Au bout d'une minute, elle se leva, me prit par le bras :

— Viens, dit-elle.

Notre dernière nuit. Tout de suite à grandes brasses au fond de la mer. Des choses vagues et rouges comme les battements du sang passaient dans les intervalles exténués. Vers deux heures du matin, je me réveillai. Un éclair de locomotive électrique illumina la chambre, la table du dîner, un corps perdu au plus secret des vagues, retiré même du désespoir. Je me soulevai sur le coude, planai au-dessus de cette femme qui existait, existait enfin, n'allait plus exister. Ses bras bougèrent, me recueillirent. J'entrai en vainqueur dans Kirkerra pavoisée.

A sept heures du matin, je me glissai dehors, épuisé de fatigue, la valise à la main. J'achetai les journaux à la gare. L'odeur de la chambre me remontait aux narines, dès que je m'arrêtais, comme une vapeur. Je dormis dans mon coin jusqu'à Paris. Un peu avant l'arrivée, je soulevai le couvercle de ma valise pour y placer les journaux. Il y avait une enveloppe. L'écriture d'Anne. J'ouvris la lettre. Trois mots : « *J'étais enceinte. Anne.* »

Il n'y a plus grand chose à raconter. A peine débarqué à la gare d'Austerlitz, je courus au bureau des renseignements : un train partait pour Brétizy à deux heures, arriverait à six. Sans avoir déjeuné, je dormis une demi-heure sur un banc de la salle d'attente. Aussitôt le train à quai, je me jetai dedans. Je me demandai si je pourrais aller trouver le mécanicien, lui offrir mille francs s'il arrivait en avance. Mais je n'avais presque plus d'argent, j'avais laissé les gros billets dans les enveloppes. D'ailleurs, je ne pensais plus. Trop abruti. J'ai dormi encore pendant le voyage, par à-coups. Nous fûmes un quart d'heure en retard à Brétizy. Il pleuvait. En nage sous mon imperméable, je fis dans le sens inverse le chemin que j'avais parcouru le matin même. Mille ans de faim, de fatigue, de désespoir me séparaient de ce matin-là.

La maison était noire et creuse, abandonnée, morte. Où habitait donc la femme de ménage ? A travers le lacis des venelles, je retrouvai enfin la rue, le numéro. C'était l'heure du dîner. Autour d'une table recouverte d'une toile cirée, la bonne femme servait la soupe à son homme, à une marmaille rousse. Je m'encadrai dans la porte, ruisselant de pluie et de sueur. Il se fit un grand silence, les gosses tournèrent leur chaise pour me regarder. Je dus m'expliquer longuement. Elle ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre. « Avez-vous dîné ? » demanda-t-elle ? Pendant que j'avalais une assiette de soupe, elle commença une longue réponse, puis, s'interrompant : « Allez jouer, les gosses. » Elle se retourna vers moi : « Les enfants, vous comprenez, ça n'est pas de leur âge. »

Je rougis jusqu'aux oreilles. Les enfants se dispersèrent à grand bruit de galoche, mais ils restaient embusqués derrière la porte, pour écouter. J'entendais les chuchotements, les fous-rires.

Enfin la bonne femme me répondit, avec une grande affectation de politesse.

— Mademoiselle est partie vers onze heures, onze heures et demie. Dame, je crois bien qu'elle avait pleuré. Elle avait une petite valise. Voulez-vous me foutre le camp, les gosses! Papa, corrige-les donc! Comme je voyais qu'elle n'allait pas trop fort, la pauvre, je lui ai demandé si je pouvais lui rendre un service. Monsieur m'avait bien payé, n'est-ce pas. Elle a dit non, qu'elle prenait le train et que la gare n'était pas loin. Elle ne m'a pas laissé d'adresse. Vous couchez au pavillon? Voulez-vous que j'aille faire la couverture?

— Je rentre à Paris tout de suite, dis-je. Je mangeai un peu de ragoût. Dans la nuit, les passerelles du Triage. Les banquettes de troisième du train était molles et froides. C'est tout.

Soir.

Non, ce n'est pas tout, il faut être juste avec moi-même. Il y a toutes ces lettres que j'ai envoyées de Paris à Brétizy, pendant les premières semaines de mon retour, et qui sont revenues avec la mention : *Partie sans laisser d'adresse.* » Je me suis adressé à une agence de renseignements, rue du Faubourg-Montmartre. J'ai versé cinq cents francs d'avance pour les frais. L'allure sordide de cette agence, tout paraissait louche là-dedans, la gueule de faux-témoin du type qui m'interrogeait. (Je m'en suis souvenu quand nous avons fondé le *Centre* : inspirer confiance à la clientèle, dès le début, par un côté honnête et respiratoire, la bonne santé des dactylos, les murs clairs, le refus de tout ce qui sentirait la police.) Une fiche de renseignements est venue quinze jours après : ils avaient trouvé madame Hollebeke, la mère, qui était chef de gare dans un trou de campagne, mais elle avait refusé de donner aucun renseignement. Ils réclamaient de l'argent pour des démarches ultérieures. J'ai écrit, moi, à madame Hollebeke, sans recevoir de réponse. Alors, j'ai laissé tomber.

Le lendemain.

Relu toute cette histoire.

ACQUITTÉ.

Je ne peux pas être responsable d'Anne. On n'est pas responsable d'un destin qu'on n'a fait que toucher extérieurement. Pour reprendre le mot cher à Hélène, je n'avais pas *violé* Anne. J'étais entré en elle physiquement, c'est tout. Je n'avais pas envahi son âme. Ce soir de juin où elle est partie dans l'ombre des rues de Brétizy, passerelle après passerelle, sa valise à la

main, vers l'inconnu, elle était, malgré sa chair et son ventre, la même Anne Hollebeke que la jeune fille de l'épicerie Ancelin. La même. Conscience inchangée, intouchée. De quoi serais-je responsable?

Trois séances de consultation au *Centre*, Anne, et tu aurais été bien plus profondément *marquée* que par ce petit ravage d'enfant dans ton ventre. Une véritable *invasion* de l'être, tu aurais su alors ce que c'est.

Le vieux vient de passer. Je fais un effort pour paraître heureux? Je chante. Je prends son panier avec désinvolture. Il ne me regarde pas. Je l'accompagne jusqu'à la barque en fredonnant.

Tu entends, salaud? la voix de l'innocence. Tu peux le dire à tes maîtres. Quost est acquitté.

Et maintenant, il faut sortir d'ici. « Prière. »

. . . . . .

Le lendemain.

Résultats de la « prière » :

Ils sont malins. Depuis que le vieux a enlevé toutes les portes pleines de la maison, le seul moyen pour moi de confectionner un autre radeau, ce serait de me servir des meubles qu'on m'apporte. Bien que j'aie plusieurs fois réclamé une armoire, une commode à tiroirs, rien n'est venu. Pas de volets à la maison. Mes petites tables, mes tapisseries, mes lustres ne peuvent me servir. Il faut trouver un autre moyen.

Hier soir, nu, je suis descendu dans l'eau, du côté des nénuphars, pour essayer de reconnaître la profondeur. Mes draps et couvertures noués tant bien que mal les uns aux autres, fixés par une extrémité à un piquet enfoncé dans le sol (le crochet de la cuisinière). Je me cramponnais à l'autre bout en m'écartant progressivement du bord, baigné jusqu'au bas du ventre.

L'eau n'était pas très froide. Elle circulait entre mes cuisses comme une chair tendre, enveloppante, qui chercherait à rattraper le temps perdu de l'amour par mille prévenances, des enroulements d'algues, des tourbillons refluants, des caresses de densités inégales. Par dessous, mes pieds englués dans la vase tiède, pleine de petites masses granuleuses. Soudain dressé, envie de faire l'amour.

J'ai franchi une zone de nénuphars, emportant de larges feuilles vertes collées à ma peau, puis, au bout de cinq ou six mètres, brusquement, un trou où je suis tombé. En même temps, le courant m'a renversé, l'eau m'a passé par-dessus la tête. Aussitôt roulé, engloutissant de l'eau par le nez et par la bouche, suffocant. Je n'avais pourtant pas cessé de tenir bon la corde : d'elle-même, avec une molle élasticité, elle m'a ramené sur le fond de vase. Tandis que je rendais de l'eau, titubant, le nez douloureux, il n'était plus du tout question de désir. Rien de mieux qu'une belle frousse pour vous calmer.

Je ne pourrai jamais passer là.

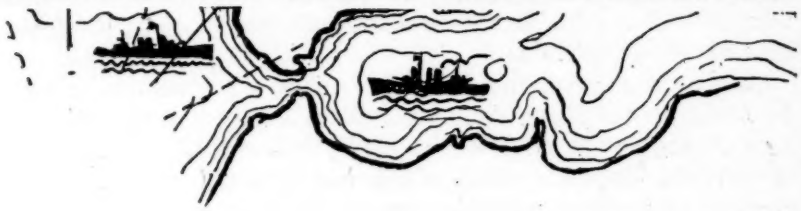
Seule solution possible : tuer le vieux, prendre la barque et, dans la rue du faubourg, tourner à gauche. Ce ne sera pas très commode de tuer le vieux parce qu'il se méfie, se tient constamment à distance, prêt à tirer. Mais si je le veux, j'y arriverai.

La seule question, c'est donc de savoir si je le veux vraiment. Est-ce que je ne ruse pas avec moi-même? Ces heures où je songe à la « prière », ces matinées où je m'occupe de mes meubles, de mes rideaux, ces après-midi que je passe au bord de la terrasse à pêcher des plantes, est-ce que tout ça n'est pas un truc pour esquiver l'essentiel? Et l'essentiel : un certain dialogue de moi à moi qui veut venir à la lumière.

ARMAND HOOG

(La fin dans la prochaine livraison.)

GIBRALTAR
VERROU DE LA MÉDITERRANÉE



PRESQU'ILE massive accrochée au sud-ouest de l'Europe, la péninsule ibérique projette l'extrémité de la Sierra Nevada à la rencontre des escarpements arides et sauvages qui prolongent au Nord le système de l'Atlas marocain. Entre ces deux montagnes sœurs, la nature — ou, si l'on en croit la légende, la massue d'Hercule — a ouvert un détroit long d'une vingtaine de kilomètres par où l'Atlantique, vomissant incessamment une énorme masse d'eau à la vitesse moyenne de 3 nœuds, vient vivifier la Méditerranée.

L'angle nord-est de la côte d'Afrique présente, face au détroit, une série de promontoires qui vont de l'extrémité de l'étroite péninsule de Ceuta jusqu'à la baie de Tanger. Puis, avant de s'infléchir vers le Sud, les rouges falaises se terminent par le cap Spartel, véritable montagne aux parois abruptes et noires, marquant jadis la « fin des terres » pour les antiques navigateurs qui s'élançaient sur l'océan sans bornes.

Face au cap Spartel, la côte d'Espagne répète la courbe océanique de celle du Maroc, du cap Trafalgar jusqu'à l' « îlot » de Tarifa ; la baie d'Algésiras s'ouvre symétriquement à celle de Ceuta et, répondant au Mont del Acho, dont les contours massifs forment le pilier d'Hercule africain, s'érige de l'autre côté du détroit un roc de calcaire blanchâtre, qui ressemble quelque peu à un lion couché, la tête du côté de l'Andalousie, la queue baignant dans la mer. C'est le Djebel Tarik des Sarrasins, le promontoire qu'ils occupèrent avant d'envahir l'Ibérie ; c'est le Gibraltar des Espagnols, qui s'en emparèrent en 1462, après en avoir chassé les Maures. C'est enfin le « Rock » que les Anglais occupèrent en 1704 et où ils s'installèrent malgré les nombreuses tentatives effectuées

au XVIIIe siècle par l'Espagne ou la France pour les en déloger. Idéalement situé à l'entrée principale de la Méditerranée, ce port fortifié devint dans les temps modernes la pièce maîtresse et le symbole de la puissance navale britannique. Les luttes maritimes de l'époque napoléonienne, la première guerre mondiale ne firent que consolider la valeur stratégique de cet avant-poste impérial, base des escadres anglaises et position-clef de la route des Indes.

Puis vint la guerre civile espagnole et le réveil du nationalisme ibérique ; le détroit que traversaient les troupes marocaines du général Franco revint à l'ordre du jour ; des canons lourds furent installés à Algésiras et à Ceuta. Londres s'inquiéta et décida, en 1937, de moderniser les défenses de Gibraltar.

Comment se présentait le célèbre « Roc » à cette époque ? Orienté du Nord au Sud, long de 4 300 mètres, large au maximum de 1 400, haut de 425 en son point le plus élevé, il descendait par une succession de terrasses jusqu'à la pointe d'Europe ; à l'Est, il dévalait à pic sur la mer ; de larges aires cimentées avaient été construites sur cette face afin de recueillir l'eau des pluies dans des citernes. Le versant occidental descendait en gradins vers la baie d'Algésiras ; la ville aux ruelles étroites et l'arsenal se tassaient au niveau du dernier gradin, le long du port fermé par deux jetées et une digue centrale. Une mince langue de terre sablonneuse reliait le rocher à la terre d'Espagne : entre le champ de courses, le jardin potager établis au pied du roc et le village espagnol de La Linéa se trouvait une zone déclarée neutre.

De tous temps, les défenseurs de Gibraltar avaient profité du peu de dureté du calcaire pour aménager dans cette forteresse naturelle des embrasures à canons desservies par des galeries souterraines utilisées comme dépôts. Cette artillerie comportait des pièces de tous calibres contre but flottant, commandant l'entrée du port, la baie d'Algésiras et le détroit. Par contre, les défenses faisant face à la zone neutre avaient été négligées et les visiteurs étaient autorisés à voir les vieilles pièces qui, en 1782, avaient repoussé les troupes franco-espagnoles massées sur l'isthme de La Linéa. Les travaux commencés en 1937 eurent pour objet de remédier à cet etat de choses. Tandis que de nouveaux souterrains — destinés à abriter des pièces d'artillerie supplémentaire, des dépôts d'essence et de munitions, des postes de commandement, des dortoirs et même des hôpitaux — perforaient le rocher de part en part, les anciennes galeries reçurent des canons modernes qui pouvaient battre l'isthme de La Linéa.

L'entrée en guerre de l'Italie en juin 1940, l'armistice français et l'arrivée des troupes allemandes à la frontière espagnole obligèrent la garnison troglodyte à prévoir de nouveaux moyens de défense. Des blockhaus en béton, habilement camouflés dans le paysage, surgirent sur le rivage et sur la terre ferme. Menacé par l'invasion comme la métropole, Gibraltar se préparait à repousser un débarquement par surprise. Nous savons maintenant que le grand état-major allemand caressa l'espoir — à partir

de septembre 1940, lorsqu'il abandonna le projet d'envahir l'Angleterre — de conquérir la dernière tête de pont anglaise sur le continent européen. L'accord indispensable des autorités espagnoles au passage des forces allemandes paraissait avoir été obtenu à la suite d'une minutieuse préparation diplomatique, dont le point culminant fut l'entrevue du Führer et du général Franco à Saint-Sébastien.

L'étude de la conquête de Gibraltar et du Portugal, la préparation du plan « Isabella-Félix », avaient été commencés par l'O.K.W. en juin 1940. Les forces militaires affectées à l'opération contre le rocher comprenaient, sous les ordres du colonel-général Blaskewitz, la 1re division de chasseurs alpins, le régiment de la « Grande Allemagne », le 57e bataillon du génie et plusieurs régiments d'artillerie, qui s'entraînaient à l'assaut dans le secteur de Besançon, où des falaises présentaient le même aspect que le rocher de Gibraltar ; en outre, les 2 000 appareils du corps aérien Richtoffen se massaient dans le sud-ouest de la France. Des vivres et des approvisionnements étaient stockes dans les régions de Bordeaux et de Hendaye, prêts à être transportés avec les troupes et le matériel, par route ou voie ferrée, jusqu'aux quatre bases prévues pour les opérations : Valladolid, Caseras, Séville et La Linéa ; celles-ci furent visitées au début de décembre 1940 par une cinquantaine d'officiers allemands, voyageant en civil et munis de faux passeports. L'assaut proprement dit devait s'effectuer de la manière suivante : pendant que des avions de transport lançeraient des parachutistes et que des planeurs débarqueraient des sapeurs sur le sommet du Roc, des bâtiments marchands camouflés, chargés de troupes parlant anglais, devaient entrer dans le port afin de capturer les entrées des tunnels. Simultanément, les stukas, l'artillerie et les obusiers géants de 60 centimètres montés sur rail — ceux qui seront utilisés en 1942 au siège de Sébastopol — devaient écraser les fortifications et préparer l'assaut des troupes contre la forteresse.

L'attaque de Gibraltar, prévue pour janvier 1941, n'eut jamais lieu. Le Gouvernement italien, jaloux du flirt germano-espagnol, s'y opposa de toutes ses forces. D'ailleurs, au dernier moment, le Gouvernement de Madrid se récusa. Comme l'a laissé entendre M. Churchill, il céda probablement à la forte pression exercée sur lui par les autorités anglo-américaines et préféra sagement les avantages présents et futurs d'une neutralité plus ou moins stricte aux risques inévitables d'une belligérance ouverte.

Le « grand service rendu à la cause alliée » par l'Espagne a marqué l'un des tournants décisifs de la guerre. Quelles auraient pu être en 1941 les répercussions d'une chute de Gibraltar ? Sans envisager les conséquences qu'auraient entraînées pour l'Afrique du Nord française et le Gouvernement de Vichy l'entrée en guerre de l'Espagne aux côtés de l'Axe, on peut affirmer — non sans frémir rétrospectivement — que la chute de la forteresse, en verrouillant la Méditerranée occidentale aux

forces navales britanniques, entraînait la chute de Malte ; elle mettait, en outre, dans une situation précaire les garnisons impériales défendant le Moyen-Orient, contraintes de recevoir leurs renforts et leur matériel exclusivement par la longue route du Cap. En Atlantique, la situation devenait aussi grave. Par la porte ainsi ouverte, la flotte italienne de surface avait la possibilité de se joindre aux grandes unités allemandes basées sur Brest. Quand on connaît les ravages exercés en février 1941 par le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* au cours de leurs raids en Atlantique (200 000 tonnes marchandes coulées), on peut aisément imaginer les résultats éventuels d'une guerre de course combinée italo-allemande : rupture des communications entre la Grande-Bretagne et l'Amérique du Nord ou l'Orient ; dangereux affaiblissement du potentiel défensif anglais ; impossibilité pour les Alliés de passer à l'offensive en Afrique et en Europe...

La leçon ne fut pas perdue. Fébrilement, les Britanniques poursuivirent leurs travaux de défense. Au cours de l'hiver 1940-1941, ils creusèrent dans l'isthme de La Linéa un canal constituant un large fossé anti-chars. Gibraltar, relié seulement à la terre ferme par un pont miné, pouvait être aisément transformé en une île. La D.C.A. fut considérablement renforcée. L'aérodrome de fortune, qui avait été d'abord installé sur le champ de course, fut progressivement agrandi, de manière à permettre l'atterrissage des gros avions ; avec les déblais provenant du percement du Roc, on fit déborder sa surface de chaque côté de l'isthme en gagnant sur la mer. Dès la fin de 1942, la piste d'envol cimentée comptait environ un kilomètre de longueur.

Le cuirassé de pierre, hérissé de canons camouflés, portant à son flanc une base navale, s'était donc adapté aux conditions de la guerre moderne. Grâce à son aérodrome, il était devenu un relais aérien pour les bombardiers partant de la métropole à destination de Malte et du front d'Égypte, alors que jadis, seuls, les hydravions pouvaient utiliser son plan d'eau. Les chasseurs basés sur le Roc pouvaient s'opposer, avec la puissante artillerie de D.C.A., à toute menace venant du ciel. Quarante-huit attaques aériennes effectuées au cours de la première année de guerre en Méditerranée — tant par des bombardiers italiens que par des appareils décollés d'Oran, exerçant sur ordre de Vichy des raids de représailles après l'agression de Mers-el-Kébir et la saisie par les Britanniques de bâtiments marchands français — ont prouvé que ces précautions n'étaient pas superflues.

L'objectif principal de toutes ces attaques aériennes était le port militaire de Gibraltar, lequel constituait la raison d'être de la forteresse et un élément de sa défense. Avec ses 3 000 mètres de quais accostables, son arsenal occupant 2 000 ouvriers, ses quatre cales sèches dont l'une pouvait être utilisée par les plus grands bâtiments de guerre anglais, ses stocks de charbon et de combustibles liquides, le Roc était le point d'escale obligatoire pour les convois venant du Cap ou de Free-

town, ou partant de la métropole vers ces deux destinations. Ce fut à la veille du débarquement en Afrique du Nord — au cours duquel Gibraltar devint le quartier général des chefs du Corps expéditionnaire allié — que le port connut une animation extraordinaire. Plusieurs centaines de bâtiments de commerce et de guerre entrèrent de nuit dans la rade et le port, pour y être ravitaillés en mazout et en eau. Par miracle et malgré le « black-out », il n'y eut pas de collisions et, dans le délai prévu de quatre heures, l'Armada se remit en route vers l'Algérie, à la conquête de nouvelles bases alliées en Méditerranée occidentale.

Jusqu'à cette date du 8 novembre 1942, qui marqua un tournant décisif dans l'histoire de la guerre, Gibraltar avait été le seul point d'appui de la flotte britannique dans ce théâtre d'opérations. Base permanente de la célèbre « Force H » — escadre généralement composée d'un cuirassé rapide et d'un porte-avions — le Roc avait permis à la Royal Navy de dominer le bassin occidental. La « Force H », se portant à la rencontre de l'escadre d'Alexandrie, avait couvert, en 1940, le passage des convois destinés à Malte ou à l'Égypte. Ses canons et sa chasse embarquée avaient triomphé de quelques velléités de la flotte ou de l'aviation italiennes pour leur barrer le passage. L'installation en Sicile de la Luftwaffe en janvier 1941, époque à laquelle faillit périr le gros porte-avions *Illustrious*, rendit plus précaire ce genre d'opérations. Le passage en force ne fut désormais tenté qu'à des intervalles irréguliers et toujours au prix de lourdes pertes dues à l'aviation ou aux submersibles de l'Axe. Mais la « Force H » joua alors un nouveau rôle : elle escorta jusqu'au méridien de Minorque les vieux porte-avions du type *Argus* ou *Furious*, d'où décollaient des chasseurs de la R.A.F. à destination de Malte. C'est ainsi que, grâce à ces lâchers de chasseurs par porte-avions relais, l' « île héroïque » put résister jusqu'en novembre 1942 au siège qu'elle subissait.

De temps à autre, la « Force H » se portait dans l'Atlantique, à la rechercher des raiders de surface allemands, qui se montrèrent très actifs au cours de l'hiver 1940-1941 : en février 1941, elle poursuivit sans résultats les croiseurs *Hipper* et *Scheer* ; en mars, elle opéra vainement en Atlantique Nord contre le redoutable tandem *Scharnhorst-Gneisenau*, jusqu'à ce qu'il se réfugiât à Brest. En mai enfin, elle fut engagée contre le non moins redoutable *Bismarck* et ce sont les avions de l'*Ark Royal* qui infligèrent les premières blessures au géant de la Kriegsmarine.

Tel fut le rôle joué au cours des deux années les plus décisives de la guerre par la plus célèbre des ces bases qui jalonnent les longues voies de communications de l'Empire britannique. Nous avons vu que son importance n'avait pas échappé aux chefs de l'Axe et qu'en 1940 ils avaient vainement essayé d'obtenir le concours de l'Espagne pour l'exécution du plan « Isabella-Félix ». Plus de deux ans après, au moment du débarquement allié en Afrique du Nord, ils firent une nouvelle tentative. L'occasion semblait assez favorable : l'arrivée des troupes anglo-américaines en Afrique du Nord avait suscité des inquiétudes à Madrid

au sujet de Tanger et du Maroc espagnol. Berlin et Rome ne manquèrent pas d'exagérer ces craintes et, flattant le nationalisme ibérique, présentèrent un nouveau plan de conquête de la forteresse que l'Espagne avait perdu en 1704. Toutefois, les Alliés étaient parfaitement au courant de ces projets et se rendaient compte du danger qui menaçait leurs arrières en Méditerranée occidentale, au moment où leurs troupes essayaient de devancer les Italo-Allemands en Tunisie. Aussi, dans le plan d'invasion « Torch », avaient-ils prévu une annexe appelée « Opération Backbone » (Colonne vertébrale) : au moindre mouvement de l'Espagne, une force d'assaut constituée en Angleterre devait débarquer dans le Maroc espagnol et s'emparer de la rive sud du détroit. Une fois de plus, Madrid ne bougea pas ; et rassurés sur le sort de leur principale base d'opération, le général Eisenhower et l'amiral Cunningham quittèrent Gibraltar pour s'installer avec leur état-major à Alger. C'est là que fut préparée la victorieuse campagne de Sicile, qui sonna le glas de l'Italie fasciste et consacra la suprématie aéro-navale alliée en Méditerranée.

Peu après le désastre de Tunisie, le haut-commandement allemand, préoccupé par la menace que les Alliés faisaient peser sur l'Italie, avait décidé de les devancer par une occupation de la péninsule ibérique. Suggéré par le feldmarschall Kesselring, le plan d'opérations « Gisela » fut présenté au Führer par l'amiral Dönitz, le 14 mai 1943. Voici la réponse qu'il s'attira : « Nous ne sommes pas capables d'effectuer une opération de ce genre, car elle nécessite des divisions de premier choix. Il ne peut être question d'occuper l'Espagne sans le consentement de son gouvernement. C'est le seul peuple latin vraiment combattif et il ne manquera pas de faire la guerilla sur nos arrières... En 1940, il aurait été possible d'obtenir le consentement de l'Espagne, si l'attaque italienne effectuée contre la Grèce en automne n'avait scandalisé les milieux espagnols. L'Axe doit maintenant se rendre compte qu'il a l'Italie sur les bras... »

A cette époque, le célèbre Rocher, objet de ces convoitises. vit passer des convois de plus en plus nombreux, de plus en plus importants ; les uns ramenaient d'Afrique du Nord aux États-Unis et en Grande-Bretagne des prisonniers italo-allemands, restes des armées de Rommel et de von Arnim. D'autres apportaient à Alger et à Bizerte le matériel et les renforts nécessaires à la poursuite de la campagne. Malte et le détroit de Sicile dégagés, la flotte italienne bloquée dans ses ports et sur le point de se rendre, il fallait écarter une dernière menace, celle des U-boote. Nous allons voir comment Gibraltar va justifier à cet égard son surnom de « verrou de la Méditerranée ».

Depuis la première guerre mondiale [1], le détroit a été aisément franchi dans les deux sens par les sous-marins. Comment les arrêter ? Il est diffi-

1. En mai 1915, l'U-21, commandé par Hersing, venant de Wilhemshaven, réussit à franchir le détroit pour gagner Cattaro.

cile, sinon impossible, d'établir dans le bras de mer un barrage de filets ou de mines. La fosse qui le constitue est trop profonde (500 à 1 000 mètres) et n'oublions pas le fort courant créé par la rencontre des eaux de l'Atlantique et de la Méditerranée. Faute de mieux et pour obvier à cette perméabilité du détroit aux submersibles, l'Amirauté anglaise a repris, en 1940, le système de patrouilles par escorteurs qu'elle avait inaugurée en novembre 1918, lorsqu'il s'agissait d'arrêter les sous-marins allemands fuyant de Méditerranée, à la suite de la capitulation de l'Autriche-Hongrie : disposant d'une force d'escorte, l'amiral commandant le secteur de Gibraltar et les approches de la Méditerranée [1] a vainement tenté d'arrêter le passage d'Est en Ouest d'une quinzaine de submersibles italiens qui, à partir de septembre, ont rallié Bordeaux, en vue d'opérer en Atlantique. Seuls le *Bianchi* et le *Brin* furent avariés ; grenadés dans le détroit, dépalés par les courants, ils s'échouèrent près de la côte marocaine et durent se réfugier à Tanger, qu'ils quittèrent seulement le 13 décembre 1940.

Un an plus tard, en septembre 1941, les premiers U-boote effectuèrent avec aisance la même traversée en sens inverse. En effet, sur les conseils des Italiens, dont quelques sous-marins étaient entre temps revenus de Bordeaux en Méditerranée [2], les Allemands ne se hasardèrent dans le détroit que de nuit et en longeant au plus près la côte du Maroc. L'obscurité leur permettait d'éviter les patrouilles aéronavales basées sur le Roc ; la navigation dans la limite des eaux territoriales d'un pays neutre les mettait à l'abri d'une réaction des unités d'escorte anglaises. Cette tactique réussit à merveille. Aucun U-boot n'eut la mauvaise fortune de se faire couler dans ces parages, l'U-95 pas plus que les autres. Cependant, comme nous allons le voir, ce sous-marin eut peu après son entrée en Méditerranée une carrière aussi brève que curieuse.

***

Dans la nuit du 28 novembre 1941, l'U-95 patrouille en surface, à mi-chemin entre la côte d'Espagne et l'îlot d'Alboran, roche stérile qui monte la garde à 50 kilomètres au large du cap Tros Forcas. La lune déjà haute répand sa clarté sur la mer déserte. A toute vue, la masse de la Sierra Nevada se profile sur le ciel pur. Une légère houle traversière berce l'U-boot qui navigue à 6 nœuds, un Diesel embrayé sur une hélice, tandis que l'autre charge les moteurs électriques.

Dans la baignoire, quelques silhouettes humaines semblent rivées aux tôles des rambardes : à tribord et à bâbord, deux veilleurs scrutent

1. Son titre anglais est « Flag Officer Commanding Gibraltar and Mediterranean Approaches » ou en abrégé F.O.G.M.A.

2. Notamment le *Perla*, un rescapé de la mer Rouge, qui rallia Bordeaux, *via* Le Cap, au printemps de 1941. Il fut finalement capturé le 9 juillet 1942, devant Beyrouth, par la corvette anglaise *Hyacinth*.

l'horizon avec leurs jumelles de nuit ; au centre se tient l'homme de barre ; derrière lui, l'enseigne de quart et à ses côtés une ombre accoudée face à l'avant. Le kapitänleutnant Gert Schreiber, commandant de l'U-95, est venu savourer sur la passerelle la fraîcheur de la nuit.

Il est loin d'être un sous-marinier novice. Depuis qu'il a pris le commandement de cette unité de 500 tonnes, lancée par les grands chantiers Germania, c'est-à-dire depuis le printemps de 1940, Schreiber a écumé les eaux de l'Atlantique Nord, inscrivant à son tableau de chasse 60 000 tonnes marchandes. Il ne lui manque que 40 000 tonnes — l'affaire d'une ou deux croisières dans les mêmes parages — pour arriver au total donnant droit automatiquement à la « Ritterkreuz », l'insigne de chevalier de la Croix de fer.

En son for intérieur, il n'est pas mécontent d'avoir appris au départ de Lorient qu'il doit rallier la Méditerranée, avec Salamine comme port d'attache. Il y a maintenant quelque chose de changé dans l'Atlantique Nord. Tous ses camarades de la 7e flottille sont d'accord pour reconnaître qu'on y risque sa peau. Les Anglais se montrent plus coriaces ; leurs maudits escorteurs sont plus nombreux et s'accrochent comme des dogues à tout sous-marin repéré. Ce n'est pas sans émotion que Schreiber se remémore les péripéties d'une attaque en meute effectuée en mars dernier contre un grand convoi allant de Grande-Bretagne aux États-Unis.

Prien — « l'as des as », le favori de Dönitz, le héros adulé dans toute l'Allemagne pour avoir forcé les passes de Scapa Flow et coulé le *Royal Oak* — Prien, de l'U-47, l'a repéré le premier, quelque part à l'ouest de l'Écosse. Le B.d.U. [1] a appelé par radio tous les sous-marins du secteur pour les lancer à l'attaque. Schreiber a été désigné dans le message, ainsi que Matz de l'U-70, Schepke de l'U-100 et le célèbre Kretschmer de l'U-99, que la propagande a surnommé « le roi du tonnage ». Tous rallient à la nuit Prien, qui tient le contact. D'un commun accord, ils prennent comme objectif une usine à baleine, étrange navire à l'arrière fendu et aux deux cheminées plantées côte à côte à l'extrême arrière ; le carnet de silhouette permet de l'identifier : c'est le norvégien *Terje Viken*, de 20 638 tonnes. Qui va inscrire cette belle proie à son tableau de chasse ? Schreiber et Matz le manquent ; Prien la transperce avec deux torpilles ; mais le norvégien encaisse ces deux pilules et poursuit sa route imperturbable à 9 nœuds. A-t-il été coulé ? Schreiber n'en sait rien. Des escorteurs surviennent, tels des chiens lancés sur une piste et le forcent à plonger à grande profondeur. En rentrant à Saint-Nazaire, il apprend de bien mauvaises nouvelles : la 7e flottille a perdu Matz, Kretschmer, Schepke et le grand Prien lui-même ; tous sont prisonniers des Anglais ou ont disparu avec leurs bâtiments. Oui, il y a quelque chose de changé en Atlantique.

1. B.d.U., Befelshaber der U-boote, c'est-à-dire commandant des U-boote (l'amiral Dönitz).

La Méditerranée, par contre, est considérée comme un secteur calme. La facilité avec laquelle a pu s'effectuer la traversée du détroit de Gibraltar, à toucher Tanger et Ceuta, en surface, est de bon augure. Certes les proies sont rares ; mais, en revanche, elles sont concentrées aux deux extrémités de cette mer étroite. Au large du cap Saint-Vincent, le B.d.U. lui a prescrit de surveiller l'entrée du bassin occidental ; maintenant, il attend dans les parages d'Alboran un nouveau message annonçant l'appareillage de Gibraltar de l'escadre anglaise. Les moindres mouvements de celle-ci sont signalés par les agents que l'amiral Canaris [1] a postés à Algésiras et à Ceuta ; ainsi, Schreiber connaît la présence au port du cuirassé *Malaya*, de deux porte-avions — l'*Argus* et un nouveau que l'on croit être l'*Unicorn* — d'un croiseur et d'une dizaine de torpilleurs. Quand vont-ils appareiller vers l'Est pour pousser, selon leur habitude, une pointe jusqu'à Minorque ou mieux encore pour escorter un convoi jusqu'au détroit de Sicile ?

L'exploit de Guggenberger, qui a coulé dans les mêmes parages, avec une seule gerbe de torpilles lancée à grande distance, l'*Ark Royal* — cette bête noire de la propagande Gœbbels — est vieux de quelques jours à peine. Schreiber caresse l'espoir de l'égaler. Que la chance le favorise, le place à portée de lancement du *Malaya* ou de l'un des porte-avions et le voilà l'émule de Prien, cité dans le communiqué, adulé, décoré et fêté par la propagande...

La rêverie de Schreiber est brutalement interrompue par un mouvement du veilleur tribord.

— Navire par le travers, murmure celui-ci.

Il est presque minuit. Schreiber se retourne et braque ses jumelles sur la forme indistincte, silhouette basse sur l'eau, telle une vedette ou plutôt un sous-marin. Oui, la deuxième hypothèse est la bonne. Il se présente par l'avant, ce qui rend toute identification de sa nationalité impossible. C'est très gênant. Schreiber sait que deux autres U-boote sont attendus en Méditerranée et désire éviter autant que possible une méprise tragique.

— Appelez l'équipage aux postes de combat, grommelle-t-il.

En bas le plus grand calme règne. Le personnel qui n'est pas de quart dort paisiblement. Seuls, l'officier en second et trois hommes sont restés veiller dans le poste d'équipage, à boire du cognac et à jouer au « skat » [2]. La partie est presque achevée lorsque les joueurs entendent au porte-voix quelqu'un appeler l'équipage aux postes de combat, mais d'un ton si calme qu'ils croient tous à une plaisanterie.

— Allo ! passerelle, qu'y a-t-il ?

On leur apprend que l'un des veilleurs a aperçu quelque chose. Puis

1. Le chef du S.R. naval allemand.

2. Jeu de cartes très populaire en Allemagne. Il ressemble à la manille et à l'écarté.

un matelot, qui était sorti pour fumer une cigarette sur le pont, redescend dans le compartiment et confirme l'ordre de Schreiber. Tous obéissent : les dormeurs se jettent au bas de leur couchette. L'un des joueurs, un second-maître qui doit prendre le quart à quatre heures, met sa veste de cuir, rabat son siège et grimpe dans le kiosque. L'un de ses camarades lui crie : « Hans, tu as oublié ta ceinture de sauvetage. » L'autre hausse les épaules : « J'ai le temps d'aller la chercher tout à l'heure. » Au même moment, on donne l'ordre d'ouvrir les portes des tubes lance-torpilles d'étravè.

Schreiber n'est pas encore fixé sur la nationalité de l'inconnu, bien qu'il se soit maintenant rapproché de lui. Tenaillé par la hantise d'une erreur, il s'est, cependant, décidé à prendre toutes les précautions voulues et à se préparer à l'attaque si le besoin s'en fait sentir. Le voilà qui manœuvre pour se mettre en position de lancement ; ordres et contre-ordres se succèdent : « Fermez les portes des tubes » — « Ouvrez les portes. » En bas, dans le compartiment avant, les hommes commencent à s'énerver : des jurons troublent le silence. A la quatrième présentation, l'U-95 est trop près du but ; les torpilles n'auront pas le temps de s'armer dans l'eau. Tiens! Le sous-marin adverse paraît pris de méfiance ; il s'éloigne tout à coup en présentant son arrière. Hum! Mauvaise affaire. S'il est ennemi, ce sous-marin, on risque une torpille sans avoir en revanche la possibilité de l'atteindre.

— Passez-lui au scott le signal de reconnaissance, fait Schreiber.

Et tandis que le projecteur clignote discrètement au rythme du morse, il donne l'ordre d'armer le canon anti-aérien de 20 millimètres placé derrière lui, sur la plate-forme qui prolonge la baignoire. En quelques secondes la pièce est approvisionnée.

— Moteurs à toute vitesse, crie Schreiber ; ouvrez le feu.

Cet ordre, s'il avait su dès le début à qui il avait à faire, Schreiber l'aurait donné beaucoup plus tôt. Son adversaire n'est autre que le sous-marin hollandais O-21.

Échappé de justesse en mai 1940, au cours de l'invasion de la Hollande par les troupes de Hitler, ce bâtiment tout neuf se réfugia en Angleterre. Comme les autres submersibles de la marine royale néerlandaise, l'O-21 fut d'abord utilisé par l'Amirauté britannique en mer du Nord et dans la Manche, pour surveiller les côtes ennemies. Puis, en octobre 1941, il reçut l'ordre de descendre en Méditerranée pour être affecté à la 10e flottille de sous-marins britanniques basée sur Malte. Une courte escale à Gibraltar et voilà l'O-21 en route vers le secteur d'opérations qui lui a été assigné.

Au large d'Alboran, le capitaine de corvette J. F. van Dulm, le commandant, a l'agréable surprise d'apercevoir dans le sillage argenté de la lune la forme effilée d'un sous-marin. A Gibraltar, l'état-major de F.O.G.M.A., en lui donnant ses instructions de route, lui a bien spécifié qu'aucun sous-marin britannique ou allié ne se trouvait à cette époque

dans le secteur d'Alboran. Le bâtiment inconnu qui croise là-bas à petite allure, comme s'il était seul sur la mer jolie, ne peut être qu'allemand ou italien. D'ailleurs, le voilà qui traverse en plein un secteur bien éclairé. L'avant incliné, le canon de surface et le kiosque prolongé par une petite plate-forme s'inscrivent dans l'oculaire des jumelles de nuit. Aucun doute n'est possible. Point n'est besoin de consulter le carnet de silhouettes : c'est un U-boot de 500 tonnes. Van Dulm décide de gagner aussitôt une bonne position de lancement. Il estime rapidement le cap et la vitesse de l'ennemi, puis donne des ordres brefs à l'homme de barre. L'étrange duel a commencé.

Tiens! l'U-boot change de route ; il a sans doute aperçu l'O-21. Rien d'étonnant à cela, la nuit est si claire. Il se rapproche. L'équipage hollandais, alerté quelques instants plus tôt, a silencieusement gagné ses postes de combat. Les quatre tubes avant et les deux tubes arrière sont déjà chargés, parés à toute éventualité. En face, l'Allemand a dû prendre les mêmes précautions. Visiblement, il cherche une position avantageuse. A chaque instant, van Dulm s'attend à apercevoir le sillage menaçant d'une torpille. Il n'en perd pas néanmoins son sang-froid de Batave et, patiemment, lentement, s'évertue à se rapprocher à bonne portée. Le petit jeu, qui va devenir mortel pour l'un des deux adversaires, paraît durer un siècle. Mais, patience, il faut attendre le moment propice. Van Dulm concentre toute son attention sur l'ennemi, cherchant à deviner ses intentions, tout en dirigeant à voix basse — comme s'il avait peur que la mer ne porte ses paroles jusqu'à l'Allemand — la manœuvre de son sous-marin.

Par instants, il lui semble que l'Allemand fait preuve d'une certaine indécision. Impression toute fugitive d'ailleurs ; et van Dulm est loin d'être convaincu que c'est lui le chat et l'autre la souris.

Cependant, il a manœuvré assez habilement jusqu'ici pour conserver l'avantage initial. L'U-boot reste dans la zone éclairée par la lune, l'O-21 est toujours demeuré dans une pénombre discrète. Tandis que van Dulm peut discerner aisément les changements de cap de l'Allemand, ce dernier ne doit voir qu'une forme indistincte fondue dans le voile de la nuit.

Enfin, van Dulm juge qu'il est suffisamment près de l'ennemi. Il estime la portée à 2 000 mètres.

— La barre à gauche toute, puis quelques secondes après — au moment où l'U-boot allume son signal de reconnaissance — Feu, tribord arrière.

Revenons sur la passerelle de l'U-95. Le canon de 20 millimètres du kiosque est prêt à ouvrir le feu. Le jeune enseigne de quart aperçoit le premier la torpille lancée par l'O-21.

— Sillage de torpille à bâbord.

L'homme de barre le bouscule, jette un coup d'œil rapide sur l'eau et met vivement la barre du côté opposé. La torpille de l'O-21 manque son but. Elle passe en sifflant le long de la coque, grattant au passage la poupe avec une bruit métallique sinistre.

Van Dulm a immédiatement observé le changement de cap de l'U-95. il lance à un angle de deux degrés seulement la deuxième torpille de ses tubes arrière. Schreiber voit le sillage de l'engin, mais comme l'U-95 continue son abattée sur tribord, la torpille atteint l'U-boot en plein sur l'arrière.

Un bref éclair orange ; toute la poupe disparaît, volatilisée. L'onde explosive traverse la coque du sous-marin, trouve une issue par le panneau de kiosque et s'échappe violemment vers le ciel en un jet de fumée jaunâtre, projetant dans la baignoire le second-maître de quart dans le poste central. Ce sera le seul survivant avec ceux qui s'y trouvaient déjà — Schreiber, trois officiers, sept gradés et marins — du drame qui s'est déroulé si rapidement. L'U-95 a coulé à pic, en sept secondes, emportant vers l'abîme trente-quatre cadavres.

Les douze rescapés nagent quelque temps dans l'eau froide, cherchant à rester groupés autour de Schreiber qui les encourage de la voix. Les monts de la Sierra Nevada sont toujours visibles à l'horizon. Mais une étrave surmontée d'un coupe-filet surgit au milieu des naufragés. Ils s'accrochent aux filins lancés par les marins hollandais et se retrouvèrent tout ruisselants d'eau à bord de l'O-21. Dès qu'il reprend haleine, Schreiber saisit l'occasion pour rappeler à ses hommes les consignes de silence que doit suivre tout Allemand tombé aux mains de l'ennemi. Mais van Dulm ne le laisse pas achever ses recommandations.

— Pas de discours à mon bord, déclare-t-il en allemand, d'un ton qui n'admet pas de réplique.

Docilement les Allemands s'affalent en bas pour y subir la fouille réglementaire. Certains d'entre eux portent encore leur ceinture de sauvetage ; ils protestent avec véhémence lorsqu'on les en dépouille.

— Nous en aurons besoin quand on nous enverra dans un camp de prisonniers au Canada.

— Au contraire, leur certifie van Dulm, vous voyagerez en toute sécurité avec un convoi anglais.

Lorsqu'ils sont habillés de vêtements secs empruntés aux marins hollandais, on leur sert un repas et des boissons chaudes. Schreiber est l'hôte de van Dulm dans le minuscule carré de l'O-21. Et le vainqueur du duel contemple malicieusement l'officier nazi qui se restaure en silence, sans pouvoir détacher ses regards d'un grand portrait de Churchill trônant en bonne place sur la cloison.

***

Moins de deux ans après la fin de l'U-95, la guerre sous-marine allemande a atteint son apogée en Méditerranée. Elle a déjà coûté aux Alliés plus de 500 000 tonnes de navires marchands. Chiffre peu important si on le compare aux pertes énormes de l'Atlantique ; mais il faut tenir compte du fait qu'il a été obtenu dans une zone où, jusqu'au débarque-

ment en Afrique du Nord, la navigation était rare ou localisée dans des secteurs bien défendus.

Désormais, avec l'ouverture de la Méditerranée au trafic allié, il est devenu indispensable de supprimer la dernière menace navale que l'ennemi exerce encore sur cette grande voie de communication. Sans doute, l'activité accrue des forces d'escorte alliées aériennes ou navales a permis en deux ans d'obtenir de beaux résultats : trente-deux U-boote ne sont pas rentrés à Salamine, à La Spezia ou à Toulon ; un autre, gravement avarié, a dû se réfugier à Carthagène où il a été interné par les Espagnols pour la durée des hostilités. Les « as », Guggenberger et von Tiesenhausen, qui ont coulé l'*Ark Royal* et le *Barham*, et Rosenbaum, de l'U-73, qui a envoyé par le fond le porte-avions *Eagle*, sont rentrés en Allemagne ou sont prisonniers des Anglais. Leur successeur, le kapitänleutnant Brandi, de l'U-617, qui, au printemps de 1943, a détenu le record du tonnage marchand coulé en Méditerranée et fut responsable de la perte du croiseur *Welshman*, a eu la malchance de se faire surprendre par l'aviation anglaise, au voisinage du cap Tros Forcas, dans la nuit du 11 au 12 septembre 1943 ; il a pu cependant atteindre la côte marocaine avec tout son équipage.

Si bien que le nombre d'U-boote est descendu à un niveau très bas : il ne reste plus en Méditerranée que quinze unités dont plus de la moitié en réparations ou en refonte. Nombre que le haut-commandement allemand estime nettement insuffisant pour surveiller à la fois les parages de Gibraltar, la mer Tyrrhénienne, le canal de Sicile, le bassin oriental et effectuer toutes les missions que la Kriegsmarine doit assurer seule depuis la défection de l'Italie. Il faut donc envoyer à la hâte des renforts prélevés sur les flottilles de l'Atlantique. La dernière opération de ce genre remonte à septembre, mois qui a vu l'*U*-293 partir de Saint-Nazaire, traverser le détroit de Gibraltar malgré les réactions anglaises et arriver sain et sauf à Toulon, le nouveau port d'attache de la 29e flottille [1]. Cette fois-ci, en octobre 1943, l'état-major de l'amiral Dönitz va récidiver sur une plus grande échelle : cinq sous-marins de 500 tonnes, basés sur Brest et Saint-Nazaire, ont reçu l'ordre d'appareiller pour la Méditerranée. Ils ont pour consigne de faire route isolément jusqu'aux côtes d'Espagne ou du Maroc, puis de franchir le détroit dans la période de nuits sans lune qui dure du 27 octobre au 1er novembre.

L'entreprise est, certes, hasardeuse ; il faudra naviguer presque toujours en plongée et faire de brèves apparitions en surface pour recharger les batteries. La partie la plus dangereuse du trajet est, après le golfe de Gascogne, constamment surveillé par l'aviation alliée depuis l'été, le bras de mer séparant l'Espagne de l'Afrique. L'expérience de Brandi a prouvé que les Anglais y exercent une surveillance plus étroite que

1. La Spezia, trop exposée aux bombardements alliés, a été abandonnée au profit de Toulon en mars 1943.

par le passé. Cependant, avec un minimum de chance, les cinq U-boote pourront passer, devront passer...

Lâchés en Méditerranée, ils viendront relever le moral quelque peu défaillant des sous-mariniers de la 29e flottille. Sans préjudice des pertes qu'ils pourront causer au trafic marchand des Nations Unies, ils vont obliger les Alliés à renforcer sérieusement leurs forces d'escorte dans ce théâtre, donc à dégarnir celles qui opèrent en Atlantique. Ainsi pense l'état-major allemand.

Il ignore que les Alliés sont sur leurs gardes à Gibraltar et se disposent à tirer le verrou...

Voici comment débute ce qui a pu être appelé à juste titre la « Bataille du détroit ».

Dans l'enceinte de l'arsenal de Gibraltar, à l'entrée du port de guerre, se dresse près du quai une grande tour carrée, construite avec des pierres de taille découpées dans le rocher. Cette tour altière est le Quartier général de la Marine britannique. Au rez-de-chaussée se trouve le bureau des opérations de F.O.G.M.A., le centre nerveux d'un théâtre naval qui couvre l'entrée occidentale de la Méditerranée, depuis le cap Finisterre jusqu'au Rio de Oro (le secteur des Canaries, de Madère et du Maroc étant à la charge de la marine américaine installée à Casablanca) et l'entrée orientale du détroit jusqu'au méridien du cap Tros Forcas. Entrons dans le « War Room » [1] de la tour. Notre regard est d'abord attiré par une grande carte peinte sur le mur, sur laquelle un ruban rouge piqué par des épingles délimite les zones d'opération que nous venons de préciser. Assis devant des bureaux, des officiers et des sous-officiers dépouillent ou classent des télégrammes, donnent des coups de téléphone ou rédigent des notes. Une équipe de « Wrens » — les jeunes filles des services féminins de la flotte — est spécialement chargée de la tenue à jour de la carte murale ; celle-ci paraît encombrée de cartons multicolores découpés en forme de flèche et portant des indications sybillines.

Elles parlent pourtant clairement au chef du IIIe Bureau, un commander, lequel, debout, contemple pensivement le dispositif des forces navales et des convois alliés dans les approches de la Méditerranée. Il tient à la main une feuille de papier rose, la couleur attribuée aux fiches de messages secrets. Dans la masse de télégrammes qui encombrent journellement son bureau, celui-ci a immédiatement attiré son attention par son origine, l'Amirauté, et la mention « Important » portée dans l'en-tête. Il a justifié une conférence avec l'amiral et le commandant des Coastal Command de la R.A.F. Il a transformé le « War Room » en ruche bourdonnant de coups de téléphone. Il a enfin justifié à son tour l'expédition de nouveaux messages chiffrés. Une seule phrase, anodine en apparence, a suffi pour déclencher toute cette activité. « Il est estimé qu'un certain nombre de U-boote descendent le long de la côte du

1. P.C. Opérations.

Portugal, avec l'intention probable de passer à travers le détroit de Gibraltar. »

La demi-affirmation prudente des lords de l'Amirauté équivaut à une parole d'évangile. Ils n'ont pu l'écrire qu'après avoir soigneusement analysé et évalué le faisceau de renseignements provenant de sources diverses (reconnaissances aériennes, rapports d'agents, radiogonométrie...) qui convergent sur Whitehall. F.O.G.M.A. est maintenant chargé de barrer l'entrée de la Méditerranée à la vermine descendant du Nord, en mobilisant toutes les forces aériennes et navales dont il dispose.

L'état-major du Coastal Command à Gibraltar est alerté. Son rôle va consister à repérer les sous-marins ennemis, signaler leur position le long des côtes portugaises et, si possible, les attaquer.

Déjà, sur la piste cimentée construite au pied du Roc, des appareils bimoteurs, peints en blanc, sont en train d'être approvisionnés en essence et en munitions. Ce sont les « Wellington » de la 179e escadrille de Gibraltar. Utilisé comme bombardier moyen au début de la guerre, le « Wellington », trop lent et possédant un armement défensif peu important, a été déclassé en qualité d'avion de première ligne par les quadrimoteurs « Halifax » ou « Stirling ». Il rend, cependant, de grands services comme avion de patrouille anti-sous-marine. Pesant un peu plus de 16 tonnes, cet appareil peut couvrir 2 000 kilomètres à la vitesse de 250 kilomètres-heure. Suivons dans son vol le « Wellington » matricule « A », armé par des Canadiens, lequel a décollé du terrain le 23 octobre, à la nuit tombée ; grimpant très haut pour couper à travers l'Espagne, il atteint la côte portugaise et fait route vers le cap Finisterre.

Jusqu'à minuit, aucun incident ne vient rompre la monotonie de cette patrouille. L'avion revient vers sa base. A gauche clignote l'œil lumineux d'un phare. Par cette nuit sans lune, l'obscurité est presque totale ; le vrombissement des moteurs incite traîtreusement au sommeil ; le pilote paraît presque immobile sur son siège ; seul, un mouvement imperceptible montre, cependant, qu'il surveille attentivement son tableau de bord et corrige les pertes en altitude indiquées par ses instruments. A ses côtés, le co-pilote contemple la carte du secteur de Porto étalée devant lui et pense qu'il va être bientôt temps de passer à la ronde le thermos rempli de café chaud ; derrière, le radariste paraît hypnotisé par l'écran fluorescent de son appareil. A l'avant et à l'arrière, les mitrailleurs de tête et de queue sont accroupis devant leurs armes. On parle soudain dans le téléphone de bord :

— Contact radar. But gisement 30° gauche. Distance 9 milles.

Le radariste a repéré une tâche lumineuse sur son oscilloscope et alerté tout l'équipage.

— Commencez la recherche ; préparez l'attaque, dit le pilote.

Le « Wellington » descend brusquement de 400 à 20 mètres, puis vole horizontalement. Toute l'attention du pilote est rivée sur le tableau de bord. L'eau noire est à quelques mètres sous lui, dangereusement près ;

la moindre erreur de lecture des instruments de vol serait fatale ; aussi ne les quitte-t-il pas des yeux tout en obéissant fidèlement aux instructions données par le radariste.

Celui-ci a commencé, en effet, un étrange monologue :

— Gauche 20° ; gauche, gauche, distance 7 milles, comme ça, comme ça ; distance 5 milles, distance 4 milles, comme ça, comme ça ; distance 3 milles ; distance 2 milles, comme ça ; distance 1 mille ; distance 1/2 mille. Allumez le projecteur.

Le temps est révolu où le sous-marin pouvait naviguer impunément la nuit en surface, en utilisant ses Diesels pour recharger ses batteries et où il ne pouvait être attaqué par un aéronef que grâce à la clarté lunaire ou grâce à des fusées éclairantes donnant une lumière défectueuse. La R.A.F. peut désormais dissiper ses ténèbres qui constituaient la meilleure protection de l'U-boot. Les appareils du Coastal Command disposent désormais d'un arc électrique — mis au point par le commandant Leigh — dont la puissance dépasse 50 millions de bougies et qui, logé dans une cage de tôle, est fixé sous une aile ; ce projecteur volant allumé brutalement peut, si les manœuvres d'approche, auxquelles pilote et radariste ont étroitement collaboré, ont été exécutées avec toute la précision désirable, éblouir l'ennemi surpris en surface et l'exposer sans défense aux redoutables grenades que transporte l'aéronef. Le « Wellington A » va exécuter une attaque de nuit au projecteur, suivant un scénario minutieusement réglé à l'avance dans tous ses détails. Le co-pilote a jeté un regard sur la vitre de l'habitacle.

— But en vue, proclame-t-il.

Le pilote regarde à son tour. Les vagues, illuminées par une sorte de brouillard blanchâtre, ont brusquement surgi à la rencontre de l'avion. Sur la droite, il aperçoit comme une maison sans toit, précédée par deux terrasses circulaires ceintes d'une barrière de fer. Des formes humaines s'agitent sur ces plate-formes et déjà des boules de feu grosses comme le poing défilent à contre-bord. A côté de lui, son camarade compte à haute voix les secondes ; le kiosque du sous-marin se rapproche à une allure vertigineuse. Le co-pilote presse un bouton. Délesté de six grenades, l'avion fait un bond ; le pilote, qui a repris le vol aux instruments attire brusquement à lui le manche à balai ; l'avion se cabre et gagne rapidement de l'altitude. Le projecteur Leigh s'est brusquement éteint. La nuit est d'encre. Le co-pilote rugit dans le téléphone : « On l'a eu, on l'a eu ; j'ai vu un bel éclair orange, preuve que nos grenades ont fait mouche. » Il fait l'appel ; tout l'equipage est sain et sauf ; le matériel paraît intact.

Le « Wellington A » décrit un large cercle ; au-dessous, rien n'est en vue ; seule se distingue l'écume vaguement phosphorescente des longues lames de l'Atlantique. Aucune trace du sous-marin si dramatiquement apparu, il y a quelques minutes à peine, dans le faisceau de lumière. Et pendant que la radio du bord annonce la victoire, le « Wellington », mission accomplie, reprend le chemin du retour.

L'un des cinq U-boote appareillés des ports de l'Atlantique vers la Méditerranée ne verra même pas l'entrée du détroit. Ce sous-marin est l'U-566. Commandé par l'Oberleutnant Hornkohl, il a quitté Brest le 17 octobre, avec deux autres unités. Jusqu'au cap Finisterre, la traversée du golfe de Gascogne, si fréquemment surveillée par les aéronefs du Coastal Command basés en Angleterre, a été souvent entrecoupée d'alertes aériennes. Naviguant isolément, en plongée de jour et en surface de nuit, l'U-boot a gagné le cap Finisterre. Le 23 octobre au soir, il est arrivé en face des côtes du Portugal. Hornkohl est revenu en surface pour recharger ses batteries, mais, méfiant, il a gardé sur le pont les servants de son artillerie de D.C.A. : deux canons simples de 20 millimètres et un affût quadruple du même calibre monté sur les deux plateformes qui prolongent le kiosque sur l'arrière. Revêtus de leurs cirés, les hommes s'abritent tant bien que mal contre la gifle des embruns. Hornkohl vient de prendre un relèvement sur le phare de Sao Jao da Foz, qui commande l'entrée du fleuve Douro, lorsqu'il entend sur l'arrière le bourdonnement caractéristique d'un avion.

« Fliegeralarm »[1]. Les canonniers pointent fébrilement leurs pièces dans la direction de l'ennemi. Qualques secondes plus tard, un projecteur troue la nuit ; la mer s'irradie en avenue opaline éblouissante. Aveuglés par cette lumière qui vrille les yeux, les Allemands tirent au jugé. Un vrombissement au-dessus de leurs têtes, le projecteur s'éteint brutalement. Une explosion assourdissante. Un déluge d'eau qui retombe en cataractes. Tout chavire. L'U-boot, soulevé par une main géante, retombe brutalement sur la mer.

Reprenant ses esprits, Hornkohl a donné l'ordre de plonger. Par miracle personne n'est blessé. L'U-566 s'enfonce sous les flots. Mais, très rapidement, son commandant constate que les avaries subies sont telles qu'il serait préférable de revenir en surface. Le sous-marin remonte. Il fait eau de toutes parts. Il faut se décider à l'abandonner. L'équipage se lance à la mer dans des radeaux pneumatiques. L'U-566 sombre ; sa fin est accélérée par quelques charges de sabordage. Quelques heures plus tard, à l'aube, survient le chalutier espagnol *Fina*, qui recueille les quarante-neuf naufragés et les débarque à Vigo dans la soirée du 24 octobre.

***

Revenons à Gibraltar. Sur la carte du « War Room », une Wren a porté la position du sous-marin que l'on considère comme détruit par le « Wellington A ». Les autres U-boote doivent être dans le même secteur ; mais comme les avions de la 179e escadrille se relaient constamment pour surveiller la côte nord-ouest de la péninsule ibérique, ils restent la tête sous l'eau et ne sont pas repérés.

1. Alerte aérienne.

Toutefois, dans l'après-midi du 24 octobre, le chef du IIIe Bureau est averti qu'à midi trente-cinq le pilote d'un chasseur « Mosquito », allant de Grande-Bretagne à Gibraltar, a aperçu un sous-marin à 35 milles environ au nord-ouest du cap Saint-Vincent.

L'officier britannique, penché sur la carte, médite... Armé d'un compas, il calcule d'abord la progression probable de l'U-boot. « Admettons que sa vitesse moyenne soit de 3 nœuds, la vitesse de croisière d'un submersible obligé de rester en plongée la plupart du temps. Il lui faudra quatre-vingt-deux heures pour atteindre en ligne droite les 250 milles qui séparent sa position actuelle du cap Spartel. C'est donc à partir de la nuit du 27 octobre, au plus tôt, que nous devons nous attendre à une tentative de franchissement du détroit. Comment l'empêcher? Il s'agit de barrer avec des bâtiments de surface l'entrée d'un entonnoir, large d'environ 44 kilomètres à son ouverture (entre les caps Spartel et Trafalgar), qui va en se rétrécissant jusqu'au niveau de la pointe Carnero, où il ne mesure plus que 17 kilomètres. Découpons cet entonnoir en plusieurs secteurs de patrouilles se complétant mutuellement, auxquels nous affecterons des groupes de chasse, de manière à constituer un véritable filet dont les mailles invisibles seront les faisceaux asdic des escorteurs. N'oublions pas de concentrer le maximum de moyens dans le voisinage de la rive africaine ; les Allemands, fidèles à leurs habitudes, ne manquent jamais de faire tête sur le cap Spartel et de continuer leur route à toucher les côtes du Maroc espagnol. Maintenant, voyons quelles sont les unités que nous pouvons affecter à ces missions de patrouille. »

Le commander consulte ses adjoints, feuillette une liasse de télégrammes, donne un coup de téléphone au capitaine de vaisseau « Superintendent »[1] de l'Arsenal et s'attable pour rédiger ses instructions au commandant des forces d'escorte. Tout compte fait, avec les unités disponibles allouées à F.O.G.M.A. et celles empruntées aux convois qui traverseront le 27 octobre le détroit, il disposera, à cette date, de sept destroyers, quatre corvettes, cinq chalutiers et trois vedettes à moteur ; soit en tout dix-neuf unités anti-sous-marines réparties en cinq groupes de chasse[2]. C'est peu pour surveiller efficacement un secteur aussi étendu et constituer un barrage en profondeur entre les méridiens 6 et 5° W. Mais le dispositif naval sera complété par des patrouilles aériennes, qui survoleront de jour et de nuit l'entrée du détroit jusqu'au méridien du cap Saint-Vincent. Bien malin le commandant nazi qui parviendra à échapper à l'asdic des escorteurs ou au projecteur des « Wellington ».

Le double dispositif de surveillance aéro-naval est mis en place dans

1. Dans la marine anglaise, le « Superintendent » correspond à notre major général.

2. Destroyers anciens datant de 1918 ou 1929 : *Witerington*, *Velox*, *Wisharh*, *Anthony*, *Boadicea*, *Bulldog*, *Beagle* ; corvettes *Thalassa*, *Spirea*, *Alisma* et *Commandant-Détroyat* (bâtiment des forces françaises libres, commandé par le lieutenant de vaisseau Janvier) : chalutiers *Imperialist*, *Loch Oskaig*, *Man O'War*, *Lady Hoggarth* ; vedettes *ML*-170, *ML*-172, *ML*-175.

la soirée du 27 octobre. Rien ne se passe. La nuit suivante, les U-boote ne donnent pas signe de vie. A Gibraltar, le chef du IIIe Bureau, qui est responsable de l'immobilisation d'unités nécessaires à l'escorte de convois, commence à être inquiet. Est-ce que par hasard l'Amirauté se serait trompée dans ses pronostics? Ces sous-marins, après tout, ne se dirigeraient-ils pas simplement sur Madère, pour se poster sur la route des convois d'Atlantique Sud?

L'attente déprimante prend fin dans la soirée du 29 octobre, à la nouvelle que le « Wellington P », de la 179e escadrille, a attaqué un U-boot au sud-est du cap Saint-Vincent. Tout va bien; l'ennemi commence à donner tête baissée dans le piège qui lui est tendu.

Alertés par Gibraltar, les destroyers *Witherington* et *Velox* quittent leurs secteurs de patrouille et renforcés par le *Highlander* — un torpilleur de passage qui, après ravitaillement au port, allait se joindre à l'escorte d'un convoi lent entrant en Méditerranée — foncent à toute allure vers la position signalée. Après plusieurs heures de vaines recherches, ils sont autorisés à regagner leur point de départ. Mauvaise affaire! Sitôt retrouvée, la piste est perdue. Mais patience!

Dans la nuit du 30 octobre, nouvelle alerte, déclenchée encore une fois par un avion. Celui-ci, le « Wellington W », de la 179e escadrille, a repéré et éclairé avec son projecteur Leigh, à vingt et une heures, un sous-marin à 37 milles environ du cap Spartel. Bien que pris sous le feu de la D.C.A. ennemie, l'appareil, piloté par le commandant Hodgkinson (encore un Canadien servant dans la R.A.F.), a réussi à encadrer le but avec ses grenades, puis à rentrer avec des dégâts superficiels à la base. « Bonne attaque », dira plus tard le communiqué, mais qui ne permet pas de conclure à la perte certaine du sous-marin.

Le groupe de chasse *Witherington*, alerté de nouveau, se précipite vers la position indiquée. A une heure du matin, le 31 octobre, le *Velox* grenade sur contact asdic[1] un objectif situé à environ 18 milles de l'endroit où a eu lieu l'attaque du « Wellington ». Mais le destroyer perd aussitôt la piste et regagne plus tard avec les unités de conserve son secteur normal de patrouille. Bredouille? Pas tout à fait : l'ennemi a dû passer un fort mauvais quart d'heure.

En somme, le bilan de la bataille, au bout de huit jours et de neuf nuits, se solde par des avaries plus ou moins graves causées à trois U-boote (on ignore à Gibraltar la nouvelle de la fin de l'U-566, qui n'a pas encore filtré à travers l'Espagne). Autrement les forces ennemies sont presque intactes. Mais tout n'est pas perdu. Les Allemands ont à peine pénétré dans le goulet de la nasse. Ils ne sont pas encore au bout de leurs peines. Nous en aurons la preuve dans l'après-midi du 31 octobre.

Un petit convoi de six navires marchands pénètre dans le détroit,

1. Rappelons que l'asdic est un appareil de repérage par ondes sonores.

route sur Gibraltar, escorté par deux patrouilleurs qui sont allés le chercher à Lisbonne .

L'un d'eux est l'*Imperialist*. Coque de grosse barque très relevée sur l'avant, jaugeant 488 tonnes, que surmonte un mât portant un nid de pie et le bloc central des passerelles auquel se colle une grosse cheminée, ainsi se présente ce robuste chalutier à vapeur qui, avant la guerre, pratiquait la pêche hauturière dans les parages de l'Islande ou de l'île des Ours. Mobilisé comme beaucoup de ses pareils, il a reçu au cours des hostilités un armement respectable : un canon de 102 millimètres orne son gaillard d'avant, trois oerlikons ont poussé sur sa teugue arrière et en abord de la passerelle. Pour en faire un véritable escorteur — un escorteur lent il est vrai, car à tout casser il ne peut dépasser 11 nœuds — on lui a donné un asdic et des grenades. Le voilà armé pour la pêche au submersible.

A treize heures quarante, au moment où le convoi passe à mi-chemin entre le cap Spartel et la côte d'Espagne, le faisceau ultra-sonore rencontre un corps immergé et donne un excellent écho. Flegmatiquement, comme à l'exercice, le gros chalutier mouille sur son arrière un chapelet de dix grenades, puis poursuit tout frémissant sa route. Dans le violent remous causé par les explosions est apparu le kiosque gris, puis la coque effilée d'un sous-marin. N'en croyant pas ses yeux, l'*Imperialist* fait une abattée subite et ouvre le feu avec toute l'artillerie battante. A la grande déception des canonniers, l'U-boot replonge en catastrophe, non sans avoir encaissé plusieurs obus en pleine coque. Têtu, le chalutier exécute deux nouvelles attaques, larguant vingt-huit grenades avant de perdre le contact ; puis, satisfait, part à la poursuite du convoi qui se hâte vers Gibraltar. Rien n'est remonté en surface, mais le client si énergiquement pris à partie par l'*Imperialist* a certainement du plomb dans l'aile.

A Gibraltar, on sent que la nuit prochaine sera décisive. Le dispositif de chasse est renforcé à la hâte, avec toute les escorteurs que l'on a pu emprunter aux convois de passage, si bien qu'au crépuscule vingt-deux unités (dont neuf destroyers) sont à l'affût dans le détroit.

La première victime qui tombe sous les coups des chasseurs est l'U-752.

Il est parti de Brest le 17 octobre avec l'U-566. Escorté d'abord par un sous-marin anti-aérien [1] — l'U-441 — et deux vedettes de dragage, l'U-boot a fait la traversée du golfe de Gascogne en plongée de jour et en surface de nuit. Le cap Finisterre est doublé sans incident. Jusqu'ici, d'ailleurs, la chance avait souri à son commandant, l'Oberleutnant Klaus Peter Carlsen : en mai 1943, au cours de sa première croi-

1. Pour protéger contre l'aviation alliée leurs U-boote entrant dans les ports de l'Atlantique ou en sortant, les Allemands avaient imaginé, en été 1943, de les escorter par des bâtiments de surface et même par des sous-marins anti-aériens. Ces « Flak-boote » étaient armés de deux affûts quadruples et d'un affût simple de 20 millimètres.

sière en Atlantique Nord, il avait réussi à couler un grand cargo avec une seule torpille ; plus tard, dans la mer des Antilles, il avait torpillé de nuit deux bâtiments marchands et s'était garé des destroyers qui le poursuivaient en semant dans son sillage des ballonnets anti-radar [1]. Prudent, Carlsen s'écarte de la péninsule ibérique jusqu'à toucher le 15e méridien Ouest, puis remet le cap sur la côte marocaine. Le 31 octobre, dans l'après-midi, il double le cap Spartel. Naviguant en plongée à 60 mètres de profondeur, il entend des bruits d'hélice au-dessus de sa tête, et brusquement le « ping » sinistre de l'asdic. Le premier chapelet de grenades lancées par l'*Imperialist*, explosant juste sous la quille de l'U-732, le force à la surface et l'expose au feu du chalutier. Entendant les projectiles résonner sur sa coque, Carlsen est le seul qui garde son sang-froid au cours de ces minutes dramatiques. Il donne l'ordre de plonger. L'U-732, ayant perdu l'assiette, coule comme un caillou et touche le sable du fond ; les grenades continuant à pleuvoir, Carlsen stoppe ses moteurs ; le sous-marin, emporté par le courant, rebondit sur une certaine distance sur les inégalités de la ligne de fond avant de s'arrêter pile, ses barres bloquées par les chocs et le sable dans la position de la « montée ». Carlsen se livre à un inventaire des dégâts ; ceux-ci sont sérieux : l'un des émetteurs T.S.F. est hors d'usage, le compas démoli ; les deux périscopes sont inutilisables ; plusieurs ballasts sont perforés, l'eau s'infiltre à travers la coque épaisse. La situation est grave, d'autant plus grave qu'au bout de quelques heures l'atmosphère est viciée et que la réserve d'air comprimé est réduite à 200 kilogrammes. Carlsen décide de faire surface. Il y aura peut-être moyen de s'échapper maintenant que la nuit est tombée. Les deux tubes lance-torpilles arrière sont chargés à tout hasard.

A vingt et une heures, l'U-732 vient à la surface et, avec une forte gîte à tribord, s'enfuit clopin-clopant vers le grand large. Ce serait folie d'entrer avec un bateau avarié dans le détroit qui, à voir le nombre de projecteurs balayant le bras de mer d'une rive à l'autre, doit fourmiller de patrouilleurs. Carlsen sait, d'autre part, que le pinceau invisible et tout aussi redoutable des radars fouille méthodiquement la surface de la mer et ne manquera pas de le faire repérer. Évoluant en zigzags, il lâche derrière lui une vingtaine de ballonnets dans l'espoir de dérouter ses poursuivants. A vingt-deux heures, il commence à croire qu'il a des chances de se tirer du guêpier, lorsque soudain le faisceau d'un projecteur jaillit de l'obscurité, passe rapidement sur le sous-marin, revient le balayer une deuxième fois, puis s'éteint brusquement. Sachant qu'il est repéré, Carlsen veut accélérer l'allure de fuite de son bâtiment. Comme par suite des voies d'eau, la poupe s'enfonce de plus en plus sous les flots, il crie

1. Pour brouiller les détecteurs installés sur les bâtiments et les aéronefs alliés, les sous-marins lançaient des ballonnets gonflés à l'hydrogène, lesquels reliés à un flotteur par un fil portant des bandes d'aluminium produisaient des échos radar de valeur équivalente à celle d'un U-boot en surface.

à son équipage de fermer les portes des tubes arrière. Dans leur affolement, les hommes se méprennent sur le sens de l'ordre. Une torpille est lancée et va se perdre dans la nuit.

Dix minutes plus tard, les Allemands voient surgir par tribord arrière une forme noire. C'est le destroyer *Douglas* — un vétéran de l'autre guerre — lequel croise dans les parages avec le groupe de chasse *Witherington.* Sans hésiter, après avoir repéré le but au radar et au projecteur, il ouvre un feu d'enfer. Traceurs, projectiles de 120 et de 20 millimètres convergent sur la coque et le kiosque de l'U-732, éclatant en plein bois ou dans le groupe d'Allemands tassés sur le kiosque. Quelques marins n'attendent pas l'ordre de leur commandant pour échapper au massacre en se jetant par-dessus bord. Carlsen s'est penché au-dessus du panneau de descente, criant à l'ingénieur-mécanicien de saborder le bâtiment et aux hommes d'évacuer le sous-marin. Il retire d'un caisson les ceintures de sauvetage, les distribue à la ronde, puis, suivant l'exemple de son équipage, il se lance à l'eau. Il est temps. Le *Douglas*, coupant la route du submersible, a largué devant lui un chapelet de grenades. Dans le remous de l'explosion qui commotionne les naufragés nageant dans l'eau noire, l'U-732, avec un dernier soubresaut de bête blessée, glisse vers le lit rocheux de l'océan. Carlsen, avec dix-huit seulement de ses hommes, sera recueilli plus tard par les unités anglaises.

Trois heures après la disparition de l'U-732, juste devant les sinistres et légendaires falaises du cap Spartel, le « Wellington R », de la 179e escadrille repère un autre sous-marin qui fait route en surface vers la baie de Tanger. Il l'éclaire avec son projecteur et l'attaque à la grenade, malgré le tir nourri et d'ailleurs imprécis exécuté par l'artillerie adverse. A cinq heures quarante-cinq, le 1er novembre, ce submersible est détecté et grenadé sans résultats apparents à l'est de Tanger, devant le phare de la pointe Malabata.

Au quartier général de Gibraltar, on est sûr qu'un U-boot au moins cherche à entrer en Méditerranée. On sait, d'autre part, qu'un ennemi a réussi à passer à travers les mailles du filet, car un « Wellington » a signalé un sous-marin naviguant en surface à une trentaine de milles à l'est de Carthagène. Tous les efforts vont être concentrés sur celui qui avance lentement le long de la rive africaine.

Dans la journée du 1er novembre, les chasseurs « Spitfire » basés sur le Rocher reçoivent l'ordre de se joindre aux « Wellington » pour survoler le détroit et forcer le sous-marin à rester en plongée. Trois des neuf destroyers des groupes de chasse — de grandes unités modernes prélevées sur la flotte de la Méditerranée — sont maintenus pour une durée supplémentaire de vingt-quatre heures dans le dispositif, afin que celui-ci conserve toute sa valeur offensive. Enfin, les groupes de chasse sont ramenés vers l'Est, sur la ligne Gibraltar-Ceuta, pour tenir compte de la progression de l'adversaire.

L'obstiné qui s'est engagé dans cette nasse à fond mobile s'appelle l'U-340.

Il a quitté les abris bétonnés de Saint-Nazaire dans l'après-midi du 18 octobre ; son équipage est spécialement venu d'Allemagne pour remplacer le personnel primitif, débarqué à la suite d'une épidémie de dysenterie qui sévissait dans la 6e flottille. C'est le premier commandement de l'Oberleutnant Hans Joachim Klaus. Appliquant rigoureusement la règle de la navigation en plongée, Klaus effectue à vitesse de paralytique, mais sans incident, la traversée du golfe de Gascogne, puis pique en grand vers le Sud, jusqu'au parallèle de Madère. Il remonte ensuite le long de la côte d'Afrique. Il a réduit au minimum le délai dangereux passé en surface pour la charge des batteries. Malgré ces précautions, il est surpris, dans la nuit du 30 au 31 octobre, par le « Wellington W », à 37 milles au sud-ouest du cap Spartel. Par bonheur, les dégâts matériels causés par cette attaque sont négligeables. Klaus poursuit sa route. Le 31 au soir, il apprend par un message radio intercepté que son camarade Carlsen est en difficultés à l'entrée du détroit et qu'il est pourchassé par des destroyers. Connaissant les suites de ce message de détresse que tout sous-marinier a la consigne d'envoyer *in extremis* au B.d.U., Klaus garde la mauvaise nouvelle pour lui. Il est inutile d'en faire part à l'équipage, dont le moral après l'attaque du « Wellington » n'est guère brillant. Le plus lentement possible, pour ne pas mettre à plat ses accumulateurs, donnant des coups de périscope furtifs pour observer les repères de la côte, il double le cap Spartel. Vers onze heures du soir, il est obligé de revenir en surface pour recharger ses batteries. Malédiction ! Il est surpris par un aéronef [1] qui l'éclaire avec son projecteur et, malgré le tir de ses oerlikons, passe en trombe au-dessus de lui en larguant un chapelet de grenades. La secousse de l'explosion renverse les hommes, brise quelques lampes, fait sauter des commutateurs et, fait plùs grave, met hors d'action le moteur électrique tribord.

Dans la baignoire, Klaus s'est vite ressaisi. « Plongée rapide, immersion 80 mètres. Vite, dépêchez-vous, bande de ralentis », crie-t-il en poussant les veilleurs vers le panneau de descente dans lequel il s'affale brutalement. Purges ouvertes et sous la double action des barres de plongée et du moteur bâbord, l'U-340 prend une forte pointe négative et descend rapidement en quelques secondes vers les grandes profondeurs, vers le salut.

Minutes de détente... Deux mécaniciens tentent de réparer le moteur tribord. Dans le poste central, Klaus surveille les deux hommes des barres de plongée et l'aiguille du manomètre. La carte du détroit est étalée sur ses genoux ; il s'agit de ne pas trop se rapprocher de la côte et de ne pas aller talonner contre quelque rocher. Le seuil est, en effet, très inégal dans ces parages et, par moment, on n'a pas 20 mètres d'eau sous la quille. Quelques heures plus tard, ce qu'il a craint se produit : le sous-

1. C'est le « Wellington R », de la 179e escadrille.

marin glisse sur une pente de sable, s'arrête, se couche sur le côté ; le ronronnement du moteur devient plus aigu ; le bateau s'arrache au fond et flotte en eau libre. A 90 tours/minute — allure silencieuse — poussé par le courant, le sous-marin glisse fantomatique dans l'eau glauque, cap à l'Est.

Klaus se frotte les mains ; on vient de lui annoncer que le moteur tribord a été remis en marche. L'estime le place au large de la pointe Malabata ; il met le cap au Nord-Est pour s'écarter de la rive marocaine et éviter les contre-courants côtiers qui le dépaleraient vers l'Ouest.

A cinq heures quarante-cinq, le silence est troublé par le « ping » de l'asdic, suivi bientôt par le battement sourd d'hélices. Là-haut des destroyers [1] l'ont repéré. Gare aux grenades ! Instinctivement, les Allemands tendent l'oreille ; les bruits se rapprochent. Un « floc » étouffé ! Ça y est, la gerbe est lancée. Attention ! Un grondement sourd et ouaté secoue le bateau ; mais pas trop violemment. Les grenades sont mal réglées.

Klaus n'attend pas de subir passivement la deuxième attaque. Par un tube creusé dans la coque épaisse, il fait lancer des pilules chimiques, qui, en se dissolvant autour du sous-marin, créent de faux objectifs et déroutent les opérateurs anglais. A l'abri de cet écran anti-asdic, il poursuit tranquillement sa route, pendant que l'explosion des grenades s'estompe de plus en plus dans le lointain. Il a semé ses poursuivants.

Durant toute la journée du 1er novembre, l'U-340 progresse lentement, mais sûrement, le long de la côte africaine, à 80 mètres au-dessous de la surface. De temps à autre, Klaus lance dans son sillage des pilules anti-asdic pour donner du travail aux Britanniques.

A la fin de l'après-midi, il pense être hors de danger et avoir franchi le détroit. Il commence à être temps de revenir en surface pour recharger les batteries avant de cingler vers Toulon. Doucement, le submersible remonte à 7 mètres. Un regard au périscope d'abord ; à tribord, éclairé de biais par les derniers rayons du soleil couchant, se profile le Mont del Acho et la forteresse espagnole qui dominent la rade de Ceuta ; droit devant s'étendent les eaux calmes de la Méditerranée. Rien en vue. La route est libre. Ballasts vidés, le sous-marin émerge et, l'un des Diesels embrayé sur le moteur électrique, court vers le Sud-Est.

Deux heures plus tard, la nuit a étendu son voile bleu sur la mer. Sur la passerelle, Klaus surveille lui-même la route. Tout danger n'est pas encore passé et l'on risque de voir surgir dans l'ombre un de ces avions démoniaques qui, sans crier gare, vous éblouissent de leur projecteur et vous arrosent de bombes.

— Destroyer en vue, crie l'un des veilleurs.

A tribord arrière, une forme noire a surgi.

L'aviso *Fleetwood* et les corvettes *Bluebell* et *Poppy* croisent depuis le

1. Klaus est tombé sur la ligne de patrouille composée du *Witherington*, du *Wishart* et de l'*Active*.

crépuscule entre le cap Negro et la pointe Almina. Ces trois unités forment la dernière ligne de patrouille du dispositif anglais, qui, nous l'avons vu, a été déplacé vers l'Est sur ordre de F.O.G.M.A. A vingt et une heures quarante, le *Fleetwood* obtient un contact radar. Il fonce aussitôt à toute allure vers le Nord, alertant par radiotéléphonie les deux corvettes.

Sur la passerelle de l'U-340, Klaus contemple dans ses jumelles le point noir qui grossit à vue d'œil.

— Qu'on soit paré pour les deux tubes arrière.

S'il n'y a qu'un seul ennemi qui lui barre la route de Toulon, celui-là paiera pour les autres. Attendons qu'il se rapproche à bonne portée. Les secondes s'écoulent... Sacrebleu! deux autres silhouettes sont apparues dans le lointain. Ils sont trop.

— Plongée rapide. Immersion 150 mètres.

A l'endroit où le sous-marin a disparu, le *Fleetwood* tourne en rond, lançant des chapelets de grenades. Accélérée par l'explosion des engins, la descente de l'U-boot semble ne plus devoir s'arrêter. Un choc soudain, un autre... Une longue glissade qui fait grincer les tôles et écorche la peinture de la carène. Le sous-marin repose sur le fond, à l'abri de toute réaction ennemie. Les nerfs des hommes se détendent; sans mot dire, de peur que l'ennemi ne les entende, ils échangent des regards lourds de pensers... Et ce sont de nouveau les heures interminables d'attente. Oisifs, les marins s'assoupissent; l'atmosphère devient de plus en plus irrespirable. Finalement, Klaus réunit tout son monde dans le poste central :

— Nous ne pouvons pas rester plus longtemps en plongée, déclare-t-il; nous ne pouvons pas non plus revenir en surface pour ventiler et recharger nos batteries. Nous serons aussitôt repérés par les Anglais qui nous attendent là-haut. J'ai donc décidé de remonter et de saborder le bateau; vous aurez ainsi tous une chance de vous sauver en gagnant à la nage la côte marocaine toute proche. Bonne chance à tous!

C'est fini; découragé, Klaus abandonne la lutte.

Quatre heures trente, le 2 novembre au matin. On chasse aux ballasts. Le sous-marin s'arrache du fond et crève la surface. Aucun bâtiment anglais n'est en vue. Respirant à pleins poumons la brise du large, les hommes se jettent à l'eau comme pour la baignade et nagent en groupe vers la terre. Quelques minutes plus tard, un bruit sourd se fait entendre : comme attiré vers l'abîme par une main invisible, l'U-340 disparaît à la vue.

Revenons au *Fleetwood*. Le contact perdu après le premier grenadage n'a pas été repris. Ou bien le boche gît éventré au fond de la mer, ou bien il s'y cache pour réparer ses avaries. Il lui faudra inévitablement remonter pour respirer et recharger ses batteries. L'aviso est revenu croiser à petite allure dans les parages de la pointe Almina, à toucher les eaux territoriales neutres où l'ennemi cherchera à se réfugier. Les veilleurs sont sur le qui-vive. Le jour se lève. Rien n'est en vue, rien sauf

quatre barques de pêche à moteur. L'escorteur britannique s'approche d'elles et les arraisonne. Chacune est surchargée d'hommes, des hommes qui portent, au lieu du pittoresque costume des pêcheurs indigènes, des ceintures de sauvetage jaunes. Tiens! les Allemands ont cherché à brûler la politesse à leurs vainqueurs.

Ces malheureux paraissent épuisés de fatigue; il y a peut-être des blessés parmi les quarante-huit hommes recueillis par les Espagnols. Or, comme par hasard, le *Fleetwood* possède un médecin et des infirmiers. Par mesure d'humanité, l'escorteur accoste les quatre barques et transfère les naufragés à son bord, où ils recevront tous les soins que nécessite leur état; puis il s'éloigne triomphalement vers Gibraltar. L'Amirauté sera bien contente de voir les survivants du sous-marin coulé par le *Fleetwood*. Aux diplomates du Foreign Office de recevoir comme il convient la protestation que ne manqueront pas de faire les autorités de Madrid sur cette légère violation des eaux territoriales espagnoles!

Ainsi se termine la bataille du détroit. Sur les cinq sous-marins partis en octobre des bases allemandes de l'Atlantique, un a été coulé au large de la côte portugaise, deux autres ont été détruits par les forces d'escorte de Gibraltar. Les deux derniers, jouissant d'une chance extraordinaire, ont pu échapper au radar des aéronefs ou à l'asdic des patrouilleurs et entrer en Méditerranée.

L'un s'appelle l'U-450. Parti de Brest le même jour que l'U-732, il est commandé par l'Oberleutnant zur see Kurt Bohme. C'est lui qui a été aperçu par un « Mosquito », le 24 octobre, au large du cap Saint-Vincent, puis par un « Wellington », un peu avant l'aube du 1er novembre, à quelques milles à l'est de Carthagène. Bohme a donc traversé le détroit sans être aucunement inquiété dans la nuit du 27 au 28 octobre, nuit qui a suivi la mise en place du dispositif anglais. Plus malin que ses camarades, il avait pris la précaution de charger la veille ses batteries et il fit le trajet en immersion, à vitesse de marche silencieuse, à toucher la côte espagnole et Gibraltar. Il ne fit surface qu'au dernier moment, lorsque ses hommes commencèrent à sentir les premiers symptômes d'asphyxie par l'acide carbonique.

La carrière de l'U-450 en Méditerranée sera d'ailleurs très brève. Dans la soirée du 9 mars 1944, Bohme, abandonné par sa bonne étoile, est repéré par une division de torpilleurs anglais placés en surveillance devant la tête de pont alliée d'Anzio. Grenadé pendant plusieurs heures consécutives, le sous-marin allemand, incapable d'étaler les voies d'eau dues à de multiples avaries, fera surface au milieu d'un cercle de destroyers qui l'accueilleront à coups de canon. Bohme et tout son équipage seront faits prisonniers.

Le deuxième rescapé de la bataille du détroit est l'U-642, commandé par le Kapitänleutnant zur see Herbert Brunning. Parti de Saint-Nazaire, il a été détecté et éclairé dans la nuit du 23 octobre, au sud du cap Finisterre, par le « Wellington B ». Constatant que son bateau était miracu-

leusement indemne à la suite de cette attaque, Brunning n'en attendit pas une deuxième pour plonger. Il descendit au Sud et six jours plus tard, après avoir doublé le cap Saint-Vincent, fut encore une fois surpris en surface par le « Wellington P ». Légèrement avarié par les grenades, l'U-642 poursuivit sa route vers le détroit. Dans la première heure du 31 octobre, à 20 milles du cap Spartel, il repéra juste à temps le destroyer *Velox* et disparut à grande profondeur, hors de portée des grenades de son poursuivant. La traversée du détroit s'effectua sans autre incident dans la nuit du 1er novembre et, deux jours plus tard, l'U-642 passait à l'est des Baléares, route sur Toulon.

***

Rendu prudent par l'expérience, le commandement allemand ne tentera plus de faire traverser le détroit par plusieurs submersibles à la fois. De son côté, l'état-major de F.O.G.M.A. a pu constater que les forces navales et surtout aériennes dont il dispose sont absolument insuffisantes pour arrêter à coup sûr tout U-boot entrant dans le détroit. Il va faire appel aux Américains et à leur génie inventif.

En décembre 1943 arrive à Gibraltar la 63e escadrille d'hydravions « Catalina » de la marine des États-Unis. Ces appareils commencent aussitôt à survoler de jour le secteur ; chose étonnante, ils traînent au bout d'un câble, à quelques mètres au-dessus de l'eau, une sorte de bombe. En réalité, ce pseudo-projectile est un détecteur appelé M.A.D. [1], une sorte de fluxmètre qui permet de repérer par variation de champ magnétique la présence d'une masse de fer immergée.

La première victime du magnétomètre aérien est l'U-761. Parti de Brest sous le commandement de l'Oberleutnant Horst Geider, il est repéré à l'ouest du détroit par les « Catalina », puis gravement avarié à la grenade par les destroyers *Anthony* et *Wishart*. Gieder et ses hommes sont obligés d'évacuer le sous-marin sous le feu des deux escorteurs.

Le 16 mars 1944, c'est au tour de l'U-392, de la 1re flottille de Brest, de venir se faire prendre dans le barrage M.A.D. posé au-dessus du détroit ; le 15 mai, l'U-731, de la même flottille, est également détecté, attaqué et détruit.

A la même époque, cependant, deux sous-marins, l'U-952, et l'U-969, se glissent en Méditerranée. Le barrage n'est pas permanent, les hydravions étant incapables de balayer de nuit le bras de mer.

Le dernier U-boot qui parviendra à franchir le détroit est l'U-960 ; parti de La Pallice, il passe vers le 10 mai 1944, en restant constamment à une immersion de 180 mètres [2]. Exploit sportif qui n'aura pas de len-

1. Ce sont les initiales du « Magnetic Airborne Detector » ou détecteur magnétique aérien.

2. L'U-960 sera d'ailleurs coulé avant d'arriver à Toulon, le 19 mai, au sud des Baléares, après une longue poursuite à laquelle participent des avions français basés sur Arzeu.

demain. Quelques semaines plus tard atterrissent à Port-Lyautey de petits dirigeables semi-rigides de la marine américaine. Capables de tenir l'air pendant plus de vingt-quatre heures, ils vont permettre une surveillance M.A.D. ininterrompue.

La guerre sous-marine en Méditerranée prend fin en juin 1944, à la mise au point définitive du barrage de Gibraltar. L'amiral Dönitz sait pertinemment que sa 29e flottille est embouteillée dans un grand lac dont les rives vont bientôt être conquises par les armées alliées. Ne pouvant plus s'échapper vers l'Atlantique, sachant qu'ils sont sacrifiés d'avance, les onze U-boote restants vont recevoir passivement au port les bombes larguées par les superforteresses américaines. A la veille de l'invasion de Provence, les cadavres de quatre d'entre eux gisent au fond du bassin Missiessy, à Toulon ; trois, restés indemnes, se saborderont pour éviter d'être capturés intacts par les vainqueurs. Dans le cul-de-sac oriental, il restera en septembre quatre de ces enfants perdus : deux périront sans gloire à Salamine, sous les coups des bombardiers alliés. Un seul U-boot — le dernier représentant de cette redoutable engeance — appareillera du port pour aller mourir en combattant en pleine mer.

Près d'un an avant la capitulation de toutes les forces armées allemandes, Gibraltar, « verrou de la Méditerranée », a scellé le destin de l'arme sous-marine au sud de l'Europe.

ÉTIENNE ROMAT

LA COMTESSE DE BALBI

Elle avait la beauté du diable, des traits irréguliers, une grande bouche, un nez un peu retroussé, mais un cou ondoyant, délicat, une gorge d'une blancheur exquise, une chevelure abondante et des yeux magnifiques, rieurs, amusés, spirituels, où se lisaient la fureur de la passion et l'ardeur de l'intelligence. Elle était toute énergie et combativité, décidée à dominer quand même, ne sachant se plier à aucune contrainte, érigeant en lois ses caprices. Triomphante! C'est ainsi qu'on se la représente, c'est ainsi qu'elle apparaît à Versailles, qu'elle apparaît à Coblentz et à Londres où elle est vraiment reine de l'émigration.

Vivant contraste avec la discrète et rêveuse Polastron qui meurt de l'excès même de son amour pour le comte d'Artois, Anne de Caumont la Force, comtesse de Balbi, étale aux yeux de tous son victorieux empire sur le comte de Provence qu'elle a lié à jamais à son char. Domination qui lui permet de tout braver, esprit étincelant qui lui fournit tous les traits et toutes les ripostes. Nul ne s'attaque sans dommage à cette manière de déesse, et, même lorsque la faveur du comte de Provence se détachera d'elle, on s'inclinera toujours très bas devant celle qui fut une vraie souveraine au milieu de son peuple d'émigrés.

I

Son père, garde du corps de Louis XV, était premier gentilhomme du comte de Provence, sa mère, née de Galard de Bressac de Béarn, qui avait, elle aussi, une belle ascendance de noblesse devint gouvernante des enfants du comte d'Artois. Elle donna à son mari onze rejetons dont notre héroïne, Anne-Jacobi, qui était l'aînée.

Venue au monde le 19 août 1758, au chateau de la Force, en Guyenne, elle passa les premières années de son enfance dans cette majestueuse demeure qui s'étalait au-dessus des plaines de la Dordogne. En 1764,

monsieur et madame de Caumont revinrent se fixer à Versailles et y ramenèrent l'enfant. Livrée comme toutes celles de son âge dans les grandes familles aux gouvernantes, professeurs, intendants, qui se mêlaient d'éducation et d'instruction sans aucun contrôle des parents, la petite Anne aurait dû être très isolée entre un père accaparé par son service chez le comte de Provence et une mère accablée par des maternités successives. Mais les fonctions mêmes de ses parents auprès des deux frères de Louis XVI lui avaient donné accès à la Cour à un âge où, d'ordinaire, l'on n'y était pas admis. Cette situation privilégiée qui suscitait les jalousies autour de l'enfant et gonflait sa jeune vanité, la fit connaître et la rendit familière aux hôtes de la Cour bien avant toute présentation officielle.

On s'habitua à voir circuler dans les couloirs et les salons de Versailles cette petite Anne de Caumont à la physionomie piquante, à l'esprit primesautier qui déconcertait par ses remarques, son babil, son entrain. La Comtesse de Provence, la première, fut séduite par cette espiègle. Plus tard, l'espiègle grandissant, devint une charmante jeune fille à la taille souple, au visage éblouissant de fraîcheur, à l'étrange beauté qui ne pouvait laisser personne indifférent. De plus en plus, Madame la voulait sans cesse à ses côtés et témoigna le désir de l'attacher officiellement à sa personne comme « dame pour accompagner ». Malheureusement, aucune vacance n'existait dans sa maison et il fallut attendre quelque temps. Mais comme, sur ces entrefaites, le père de la jeune fille mourut, la comtesse de Provence en profita pour faire allouer à sa protégée une pension de 5 000 livres et lui trouva un mari dans la personne du comte de Balbi, colonel en second du régiment de Bourbon-Infanterie.

Singulier personnage, ce Balbi, et qui allait se révéler plus singulier encore. De haute noblesse italienne, petit-fils d'un doge de Gênes, il était fils d'un général français qui avait obtenu ses lettres de naturalisation toute récentes. Joli garçon, au demeurant, très élégant dans son uniforme blanc à parements rouges et à boutons d'argent, il paraissait fort exalté et manifestait pour sa fiancée des sentiments amoureux frénétiques. La vanité naturelle d'Anne de Caumont s'en trouva fortifiée, en même temps qu'une nuance de dédain pour ce passionné qu'elle avait jugé tout de suite d'intelligence très moyenne et qu'elle espérait bientôt tenir en servage. Déjà perçait, chez elle, cette volonté implacable de domination qu'elle allait exercer méthodiquement sur tous ceux qui s'agenouilleraient devant elle.

Le mariage fut magnifique, comme il convient, célébré le 6 mai 1776 à Notre-Dame de Versailles : toute la Cour avait signé au contrat. Les premières années du nouveau couple furent sans histoire. La comtesse de Balbi continuait à jouir de la faveur de plus en plus marquée du comte de Provence qu'amusaient l'aplomb de la jeune femme, ses réparties à l'emporte-pièce, son esprit du diable, toute cette vie exubérante qui s'échappait de sa personne. Quant à Madame, elle ne pouvait plus se

passer de « la petite », comme elle disait, qu'elle avait fait nommer enfin « dame pour accompagner ». Le comte de Balbi allait et venait de Toulouse, où son régiment tenait garnison, à Versailles, où le jeune couple était logé chez madame de Caumont, laquelle s'était engagée par contrat, à leur assurer le vivre et le couvert. Débarrassés ainsi de tous les soucis matériels, ils pouvaient jouir en totalité de leur 40 000 à 50 000 livres de revenus qui leur permettaient de se passer toutes leurs fantaisies, et Anne de Caumont en manifestait déjà de fort coûteuses.

A la fin de l'année 1778, le 22 décembre, elle mit au monde un fils qui reçut les prénoms de Jean-Luc-Jérôme-Armand. Ce fut, en quelque sorte, le baisser de rideau sur le premier acte de leur vie conjugale.

Cependant, l'ambition de madame de Balbi ne désarmait pas — loin de là. « Dame pour accompagner », elle aspirait tout naturellement à monter en grade et à devenir dame d'atours, charge la plus importante après celle de dame d'honneur. Précisément, la duchesse de Lesparre qui exerçait ces fonctions depuis cinq ans auprès de la comtesse de Provence, manifesta tout à coup le désir de se retirer et de présenter une de ses cousines pour lui succéder. Affaire d'importance : la duchesse de Lesparre était fille du maréchal de Noailles et avait derrière elle toute la tribu remuante de cette famille pour la soutenir, la lutte serait chaude.

Mais Anne de Caumont n'est pas femme à reculer devant la bataille, elle s'y plaît, au contraire, comme dans son élément. Elle sait l'ascendant qu'elle exerce sur Madame et son mari, et, loin de s'effacer devant cette candidature improvisée, elle maintient la sienne, au contraire, avec une sorte de rage, et déjà, elle lacère les Noailles de traits empoisonnés qui divertissent fort le comte de Provence. Comment résister à une telle amazone sur le sentier de la guerre? Lorsque madame de Lesparre vient trouver Madame pour lui exposer son petit chassé-croisé, c'est avec un visage de glace qu'on accueille sa combinaison. Soit! proclame-t-elle dans la coulisse, je « leur » enverrai ma démission pure et simple. On verra bien s' « ils » osent l'accepter. Ils osèrent, et ce fut madame de Balbi qui fut nommée, prêta son serment le 6 juillet et, sans perdre de temps, fut présentée trois jours après, au roi et à la reine, comme dame d'atours de Madame.

On juge de la fureur des Noailles, de leurs imprécations contre l'intrigante, des brocards qu'on se lance de part et d'autre. Anne de Caumont fait front avec une crânerie et un esprit qui ne se démentent pas un instant. Elle peut s'attendre au pire, car, la calomnie s'y mêlant, on va l'attaquer dans sa vie privée à l'occasion de son mari.

Nous avons vu qu'il était fort exalté : il ne tarda pas à se révéler un véritable fol. L'esprit égaré par la franc-maçonnerie et le baquet de Mesmer, donnant dans toutes les extravagances des thaumaturges, rêvant de paix universelle, bombardant d'épîtres comminatoires le pape et les souverains, ayant la fâcheuse manie de frapper à coups de bâton

ses visiteurs pour les délivrer d'un démon imaginaire, ce pittoresque personnage, héros d'un roman d'Henri de Régnier avant la lettre, se livra à de telles excentricités qu'on finit par le remettre aux mains des médecins lesquels le rendirent plus fou qu'auparavant.

Quelle aubaine pour les Noailles que cet extravagant! M. de Balbi n'a jamais été dément, proclament-ils à tous les échos, mais la vérité c'est qu'il a surpris sa femme en galante conversation avec Jaucourt et que c'est elle qui veut le faire enfermer comme visionnaire. Tous les amis de la tribu répandent ces potins à la cour et à la ville. Bachaumont s'en fait l'écho et Mercy-Argenteau en parle gravement dans sa correspondance avec Marie-Thérèse. Ainsi l'Europe entière est alertée des frasques de la nouvelle dame d'atours.

Imperturbable, assurée de l'appui du comte de Provence et de son épouse, Anne de Caumont laisse dire et poursuit tranquillement le procès en interdiction du malheureux fol. Sa démence a pris maintenant un caractère aigu, il se précipite, l'épée nue, sur tous ceux qui veulent l'approcher, il faut prendre à son égard des mesures de précautions et le lieutenant civil qui instruit l'affaire n'a pas de peine à se convaincre de l'état mental du comte de Balbi. On décide de l'interner à l'hôpital de la Charité, à Senlis. Il y vivra jusqu'à un âge fort avancé, ne mourant qu'en 1835, à quatre-vingt-deux ans.

***

Ainsi, la voilà seule, livrée à elle-même et à ce démon de la fantaisie qui la possède toute entière. Elle a tenu bon, sur la brèche pendant tout le procès de son mari, ne songeant pas un instant à se retirer dans quelque couvent, ainsi qu'il était d'usage en pareille occurence, continuant, au contraire, à assumer les devoirs de sa charge pour mieux narguer ses adversaires, s'offrant courageusement à leurs colères et leur rendant coup pour coup. Et puis son intérêt lui commande de ne pas abandonner la place au moment même où elle est sur le point de triompher et où elle sent que le comte de Provence est prêt à tomber dans ses bras.

Dans cette cour monotone qu'est celle du frère aîné du roi, son apparition a été le rayon de soleil qui éclaire la grisaille de toutes choses. Joséphine-Louise de Savoie que Provence avait épousée il y a une dizaine d'années et qui avait deux ans de plus que lui n'était ni jolie ni vraiment élégante. Déçu de ce côté, désillusionné de l'autre sur ses espérances d'avoir une postérité, il s'était peu à peu séparé d'elle. Sans être rompus, les liens du ménage étaient des plus relâchés, Madame passant une partie de son temps dans sa petite maison de Montreuil qu'elle embellissait à sa manière, Monsieur s'enfermant dans son cabinet de travail au milieu de ses intimes.

Avec qui eût-il pactisé? Il détestait le cercle de Marie-Antoinette. les réunions de Trianon ; il considérait ses frères avec dédain, se moquait

de l'apathie de Louis XVI, de la frivolité du comte d'Artois. La haute opinion qu'il avait de lui-même lui faisait regretter que la couronne ne fût pas sur sa tête, alors, de dépit, il se limitait à ses courtisans. Adorant les conversations légères, les mots piquants, les anecdotes, sa verve s'en donnait avec eux à cœur joie, car son esprit malicieux saisissait très vite le ridicule de chacun. Comme beaucoup de gens spirituels, du reste, il aimait qu'on l'écoutât, qu'on fît cercle autour de lui, qu'on répétât ses citations et ses traits. Au fond, il demandait avant tout à être amusé et c'est ce que madame de Balbi avait compris tout de suite.

Dès qu'elle eut vu qu'elle l'intéressait, elle s'appliqua à l'écouter, ensuite à faire tourner chacune de ses rencontres avec lui en un feu d'artifice de mots et d'épigrammes. A ce jeu, elle était de première force et il le découvrait avec délices. Bientôt, il fut pris et très pris. Il confectionna pour elle, d'abord, des madrigaux, des pièces légères où il la comparait aux Muses, aux Grâces, aux déesses de l'Olympe, qu'il lui envoyait dans de petits billets galants, encore qu'il la vît tous les jours, et auxquels elle savait fort bien répondre de la même encre. Puis il s'enhardit de plus en plus et un jour il osa caresser ce cou de cygne, baiser ces cheveux bruns, égarer sa main dans ce corsage palpitant ou qui avait l'air de palpiter : elle se donna à lui.

Le lendemain même de son triomphe, il le proclamait à tout venant, transporté au septième ciel, enflammé d'une ardeur qu'on n'eût pas soupçonnée chez lui. Ne se lassant pas de parler d'elle, de célébrer la beauté de ses bras et de ses mains, la splendeur de sa chevelure, les formes de son corps, il en devenait lyrique pour la première fois de sa vie. Toute la cour le sut, toute l'Europe en fut informée, ce fut un beau tapage, et les Noailles en demeurèrent pantois.

Cependant, Anne de Caumont ne prétend pas s'arrêter en si beau chemin. Maîtresse d'un prince, il lui faut aussi l'écrin où enchâsser leur amour et quel écrin peut être plus somptueux que le palais même où habite son amant, ce Luxembourg qui est son apanage? Il va de lui-même, du reste, au devant de ses désirs et lui fait aménager tout de suite sous son propre toit, un magnifique appartement. N'est-elle pas dame d'atours de la comtesse de Provence? Quoi d'étonnant qu'elle couche à la porte même de celle qu'elle sert?

Monsieur a choisi pour habitation l'aile gauche dont les fenêtres donnent sur la rue de Vaugirard actuelle, Madame s'est installée dans l'aile droite, un peu plus loin se trouvera la demeure de la favorite qui communique avec l'appartement de Joséphine de Savoie et est reliée par une galerie au pavillon du comte de Provence. Ce logis de madame de Balbi sera d'une magnificence extraordinaire : on y dépensera plus d'un quart de million en meubles et en bibelots. Ses couleurs préférées étant le bleu et le blanc, on les alternera dans les neuf pièces de l'appartement, sauf dans l'antichambre où la moquette est verte et blanche et dans la salle à manger qui est en velours d'Utrecht écarlate. Taffetas bleu et blanc

dans la chambre à coucher pour draper le lit et recouvrir les gondoles et l'ottomane, taffetas blanc aux rideaux des fenêtres du salon et du boudoir, toile de Jouy à sujets azurés dans la chambre de toilette. Les marbres eux-mêmes ont été assortis à ces couleurs dominantes, la cheminée de la chambre à coucher est en marbre bleu veiné avec consoles cannelées, celle du boudoir est en bleu turquoise, la salle à manger est dallée de carreaux de marbre bleuâtre.

Une chambre a été aménagée pour le jeune fils de madame de Balbi dont elle entend ne pas se séparer et tout un corps de logis est réservé à son personnel, nombreux comme il convient : maître d'hôtel, femmes de chambre, filles de service, cuisinier, trois cochers, sans compter les sous-ordres.

Du haut de ce palais, Anne de Caumont, peut contempler ses ennemis en toute quiétude : son crédit auprès du prince lui permet de tout braver. Quant à la comtesse de Provence, elle ne serait pas femme du XVIIIe siècle, si elle n'acceptait cette étrange association, ce parfait ménage à trois.

Anne règne vraiment au Luxembourg et à Versailles. Sa verve malicieuse s'est encore aiguisée, elle ose maintenant décocher sur n'importe qui des traits empoisonnés et des mots à l'emporte-pièce qui font pâmer les amateurs. Bientôt, il est de notoriété à la Cour qu'il est dangereux de l'attaquer et personne ne s'y risque. « Aux charmes de la figure et de l'esprit, écrit le comte de Neuilly, elle joignait la coquetterie et un fond de méchanceté qui la poussait à se compromettre elle-même pour nuire aux femmes qu'elle n'aimait pas et aux hommes qu'elle n'aimait plus. » Dans son salon, c'est à qui parmi les visiteurs, partira le dernier pour ne pas s'exposer aux traits dont elle ne tardera pas à gratifier l'absent.

— Madame, je vous recommande ma réputation, lui dit, un jour, une femme en se levant.

Madame de Matignon osant lui reprocher ses médisances, elle la regarda avec son plus joli sourire :

— Eh bien, somme-nous quittes? lui dit-elle simplement.

Et il y a encore la marquise de Maillé La Tour Landry qui, le jour où elle fait sa visite de noces, est accueillie par ces mots :

— Madame, vous passez la permission d'être jolie.

Phrase à double sens qui laisse la jeune femme interloquée, se demandant si c'est un compliment ou une pique.

Sachant son pouvoir sur Monsieur, les solliciteurs viennent maintenant en foule frapper à sa porte. Ainsi, l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, s'adresse à elle pour rentrer en grâce après l'affaire de la Chambre des Comptes.

— Monseigneur, répond-elle avec calme au cardinal stupéfait, Son Altesse Royale m'honore de sa confiance et si je tiens à la conserver, je dois m'abstenir de lui parler de vous avantageusement.

— Monsieur me hait donc?

— Ce n'est pas précisément de la haine qu'il a pour vous, lui décoche-t-elle avec un délicieux sourire énigmatique.

Fantasque comme elle l'est, elle ne tarde pas à se lasser de son installation au Luxembourg. Elle fait agrandir et meuble somptueusement l'appartement qu'elle possède à Versailles, au château, puis, plus tard, fait faire par son amant l'acquisition d'une petite maison à l'entrée des bois de Satory, près de la pièce d'eau des Suisses. A Paris, elle rêve maintenant d'un hôtel. Monsieur lui en fait édifier un par Chalgrin au coin des rues Madame et de Fleurus actuelles.

Au milieu de ces avatars est-elle fidèle à son prince? Le beau Tilly s'est vanté dans ses *Mémoires* d'avoir répondu à ses avances et d'avoir été « raccroché » par elle (il n'y a pas d'autre mot), une nuit, sur la route de Versailles. Mais Tilly est un fat dont la parole n'est guère croyable. Plus vraisemblable serait une aventure amoureuse qu'on lui prête alors avec Jaucourt qui est un des intimes de la petite cour du comte de Provence et qu'elle va retrouver sur tous les chemins de l'émigration. Est-ce à ce moment qu'elle se donne à lui? Fut-ce plus tard? Comment n'eût-elle pas eu des caprices en amour comme elle en avait sur toutes choses? Elle divertissait trop son amant, pour que celui-ci ne fermât pas les yeux!...

***

Non seulement elle le divertit, mais elle va le servir d'une manière fort efficace dans ses desseins politiques, car le moment de la Révolution approche et le comte de Provence s'apprête à y jouer un rôle.

Plein de mesure et de sagesse, à mille lieues de son frère le comte d'Artois qui se jette, tête baissée, dans les plus redoutables intrigues, ce diplomate-né observe avec la plus minutieuse attention les événements qui se déroulent. S'il déplore l'immense faiblesse de Louis XVI, il comprend qu'en présence de la violence des revendications qui se font jour, une note de libéralisme doit être entendue et il cherche à grouper autour de lui ceux qui s'accordent avec ses idées. C'est là que madame de Balbi va le servir, là qu'elle va être pour lui une auxiliaire incomparable. « Cette dernière, dit le vicomte de Reiset dans l'ouvrage qu'il a consacré à Anne de Caumont [1] s'était lancée avec enthousiasme dans la politique qui fournissait un aliment à sa prodigieuse activité et à son goût inné pour l'intrigue. Elle s'y trouvait merveilleusement servie par sa rare facilité d'assimilation, sa rapide perception des affaires et son pénétrant coup d'œil sur les gens et les choses. Aussi est-elle l'instrument indispensable de toutes les combinaisons et de tous les projets formés par Monsieur auquel elle va, à maintes reprises, servir d'ambassadrice. »

Quel est exactement son rôle dans les années qui précèdent son émigration et celle du prince, on ne peut le dire d'une façon précise. De loin, Monsieur la regarde s'agiter d'un œil affectueux et l'encourage, mais,

1. Vicomte de Reiset : *La Comtesse de Balbi*. Paris, 1909, p. 182.

au fur et à mesure que les mois s'écoulent, son optimisme commence à faiblir. Il comprend qu'il va devenir impossible d'endiguer la Révolution, que rien ne s'opposera à sa marche et qu'il n'est plus d'autre parti à prendre que de fuir ce fléau.

C'est Anne de Caumont qui préside fiévreusement aux préparatifs de son départ qui a été retardé de quelques jours pour ne pas nuire à l'évasion du roi. Plus prudent, Monsieur décide qu'au lieu de partir en groupe, ils voyageront dans deux berlines différentes, empruntant deux trajets différents, Madame avec sa lectrice, madame de Gourbillon, Monsieur accompagné de d'Avaray. Madame de Balbi, pour ne pas éveiller l'attention, les a précédés de quelques jours et les attend à Mons, en Belgique.

Le 21 juin, le comte de Provence quitte le Luxembourg avec des précautions infinies pour ne pas être reconnu, la tête couverte d'une perruque noire bouclée, vêtu d'une redingote boutonnée gros bleu, à revers rouges. Muni de sa canne et de sa tabatière, ayant glissé 300 louis dans ses poches, il va à pied avec d'Avaray jusqu'à la rue des Quatre-Nations où les attend leur berline. Ils ont un passeport au nom de Michel et David Foster, sujets anglais. La randonnée s'effectue, dès lors, sans incident jusqu'à la frontière grâce à la vigilance constante de d'Avaray et ils arrivent à Mons où, à la *Couronne impériale*, les attend, frémissante et anxieuse, la chère Anne.

Grâce à Dieu, tout s'est bien passé et Monsieur dont le robuste appétit fait entendre sa voix, se jette sur le poulet froid et la bouteille de Bordeaux que la prévoyance de sa maîtresse lui a préparés. Le lendemain, on repart pour Namur où l'on retrouve Madame et sa lectrice que l'on emmène sur le champ à Bruxelles. Jusque-là le prince était persuadé que l'entreprise du roi avait réussi et que son frère était en sûreté. Avec douleur, il apprend l'aventure de Varennes et le retour à Paris de la famille royale. Alors, dans un magnifique mouvement de reconnaissance inspiré par son bel égoïsme, il songe au fidèle d'Avaray qui l'a accompagné et qui lui a épargné le sort de Louis XVI. A tous les émigrés qui viennent le saluer et le féliciter, il présente d'Avaray comme son libérateur, celui auquel il doit la vie et qu'il vient à l'instant de nommer son Capitaine des gardes.

— C'est vous qui l'aviez choisi, dit-il galamment en se tournant vers madame de Balbi.

Elle sourit, triomphante, ne se doutant pas que, ce jour-là, elle a introduit dans la place son futur rival et qu'il la supplantera demain dans l'affection de son amant.

II

C'est à Coblentz que se rend tout de suite la petite caravane, où régnait l'excellent Clément Wenceslas, archevêque, électeur de Trêves, oncle de Louis XVI et de ses frères. Il réserve un accueil empressé à

ses neveux, mettant entièrement à leur disposition sa résidence de Schönbornhust, sise à trois kilomètres de la ville.

Ce magnifique château, composé d'un corps de bâtiment de trois étages flanqué de deux vastes pavillons, comprenait deux grands salons d'honneur reliés par une immense salle d'audience. Une dizaine d'appartements, une chapelle, des communs, des écuries susceptibles d'abriter un escadron entier de cavalerie, un parc où s'élevaient encore des pavillons, une faisanderie, une piscine faisaient de cette demeure une résidence vraiment royale à laquelle on accédait par une imposante avenue de plusieurs kilomètres de long.

C'est le 7 juillet que le comte de Provence et sa suite arrivent à Schönbornhust où les a précédés de quelques jours le comte d'Artois. Sur le seuil du palais ils trouvent, pour les accueillir, l'Électeur, son frère Xavier et leur sœur, la princesse Cunégonde qui les aide à faire les honneurs, celle que l'archevêque appelle en plaisantant sa « chère femme ». Les présentations ont aussitôt lieu dans la salle d'audience. Madame de Balbi nomme à Madame les personnes présentes, le comte d'Hautefort à Monsieur et le duc de Mailly au comte d'Artois.

Dès le lendemain, tout le monde s'installe. Monsieur dans l'aile droite du château, Madame dans le rez-de-chaussée de l'aile gauche avec sa maison, dont madame de Balbi. Généreux jusqu'à la prodigalité, l'Électeur a décidé de prendre à sa charge toutes les dépenses de ses hôtes. Résolution redoutable pour ses finances : après leur départ, il devra remplacer pour 60 000 francs huit cents douzaines de serviettes « disparues » et commander une nouvelles argenterie, la plupart de ses couverts étant « égarés »! Personne ne se gêne dans l'entourage de Provence et d'Artois. On a la table, le linge, l'argenterie, le bois, le charbon, le fourrage, mais on réclame sans cesse, tout le monde se plaint, Anne de Caumont la première, exigeante comme au Luxembourg et à Versailles, protestant chaque soir, imposant ses caprices, jamais satisfaite, pendue tout le jour aux basques de Monsieur. Le bon Électeur sourit et accorde sans barguigner tout ce qu'exige cette insatiable.

Fort satisfait de pouvoir dépenser sans compter, le comte de Provence a organisé, comme son frère Artois, sa maison militaire sur un grand pied.

Tous les dimanches, à la réception de l'Électeur, on se rassemble dans les salons vers sept heures du soir, les dames en toilette de cour, les hommes en uniforme. Entouré de Monsieur et du Comte d'Artois, Clément Wenceslas fait le tour du cercle, s'inclinant devant les femmes, disant à chacun un mot aimable, puis tout le monde se lève, les domestiques apportent les tables à jeu et l'on s'installe devant les cartes. Joie pour madame de Balbi. Dans la fureur du jeu qui dévore toute la haute société française, nulle plus qu'elle ne cède à cette passion : elle en était folle à Versailles et à Paris, rivalisant sur ce chapitre avec madame de Montesson, madame de Guéménée et tant d'autres, elle a retrouvé avec

délices son pharaon sur la terre de l'exil et elle ponte et elle parie avec une ardeur sans seconde. Elle n'y apporte, du reste, aucun sang-froid et manifeste son impatience ou ses dépits par de bruyants éclats de voix : en tout elle est passionnée et exubérante.

Donc on s'assied, les dames en cercle autour de Provence, de l'Électeur ou de la princesse Cunégonde. De temps en temps, on leur présente des verres de sirop d'orgeat ou de limonade. Les hommes restent debout, font leur cour un instant, puis saluent et passent à la table suivante. Parfois, la partie est si animée qu'elle se termine au petit jour seulement.

Le mardi, le comte de Provence donne à dîner chez lui, à deux heures, et reçoit aussitôt après.

C'est alors que sont introduits tous les nouveaux arrivants, échappés de France que Coblentz attire comme un phare et dont le premier soin est de venir saluer le frère du roi. Il les accueille, du reste, sans enthousiasme, se contentant de leur dire de sa voix de tête : « Je suis bien heureux de vous revoir ici. » Mais la seule présence de Monsieur et ces quelques mots les électrisent encore s'il est possible. Accourus de Paris ou de la province, la tête farcie d'illusions, ils ne se possèdent plus en se retrouvant en si grand nombre et en revoyant ce petit spectacle de cour qui leur rappelle les beaux jours de Versailles. La plupart ont encore les poches gonflées de louis, mais la vie devient de plus en plus chère à Coblentz et, bientôt, ils vont connaître des heures de dénûment. N'importe! Leur foi demeurera intacte ainsi que leurs espérances.

Après Monsieur, la première personne dont ils s'inquiètent est la favorite du prince et ils courent s'incliner devant la comtesse de Balbi. Elle triomphe vraiment dans cette capitale de l'émigration, elle est la véritable reine de cette cour en miniature. Devant elle, encore une fois, tout cède. Impérieuse comme elle ne le fut jamais, elle est le centre de toutes les jolies femmes assemblées là qu'elle conduit et morigène selon son bon plaisir. Madame de Lage a-t-elle le malheur d'exposer au comte de Provence un plan mirifique pour sa rentrée en France, elle se voit vertement tancée par Anne de Caumont. Mesdames d'Autichamp et de Caylus ont-elles la hardiesse de s'asseoir à la table de jeu de Monsieur avant qu'il les en prie, la favorite leur donne une sévère leçon de protocole. Aussi la craint-on comme la foudre.

Tous les soirs, elle a pris l'habitude de réunir ses intimes dans ses appartements privés. Le comte de Neuilly qui était alors un tout jeune homme attaché à la compagnie d'Alsace à la solde des princes, où il servait côte à côte avec le fils de madame de Balbi revenu d'Angleterre nous a laissé dans ses *Mémoires* [1] la précieuse description de ces soirées.

Balbi, dit-il, nous attirait chez sa mère où il y avait un excellent souper, et Monsieur n'y manquait jamais. On y était fort gai. Je finis par y passer presque toutes mes soirées. Quand la comtesse de Balbi avait fait son service auprès de

1. Comte de Neuilly : *Dix années d'émigration*, Paris 1941, p. 50.

Madame, elle rentrait chez elle où sa société s'assemblait. Mais, d'abord, elle changeait de toilette ; on la coiffait près d'une petite table qu'on apportait d'une pièce voisine ; on lui passait ses robes et même sa chemise en notre présence : c'était reçu et cela nous paraissait si naturel que nous n'y pensions même pas. Je dois dire que, malgré mes yeux assez vifs, je n'ai jamais rien vu de plus que si elle avait eu autour d'elle dix paravents. Nous étions là, Piré et moi, petits garçons sans conséquence, bien que portant l'uniforme, et des hommes déjà, mais Monsieur y était aussi et n'y faisait pas plus attention que nous. D'ordinaire, il demeurait le dos tourné, assis dans un fauteuil devant la cheminée, la main appuyée sur sa canne à pommeau dont l'ombre, lorsqu'on la projetait en silhouette, formait le profil de Louis XVI. Il avait la manie de fourrer le bout de cette canne dans son soulier.

Pendant la toilette de madame de Balbi qui durait à peine dix minutes, la conversation suivait son train. Elle continuait sur le même ton familier et gai après l'arrivée de M. d'Avaray, du comte de Vérac et du très petit nombre d'habitués admis à ces soirées. On parlait spectacles, musique, nouvelles de Paris, chansons, fatras, chronique scandaleuse. Monsieur contait des anecdotes d'une manière ravissante et savait gazer ce qu'elles avaient parfois de graveleux. On jouait à des jeux d'esprit, on remplissait des bouts rimés et Monsieur voulait que nous fissions comme les autres. On faisait une lecture ; quelquefois, c'était mon tour. Je lisais bien ; je le tenais de ma mère qui lisait en perfection. Monsieur me passait le livre : « Achille, lis-moi cela ». Parfois, il fallait faire des vers et Son Altesse Royale daignait nous donner des leçons de prosodie. On tirait les sujets au sort. Un soir, il m'arriva de terminer assez heureusement ma pièce par du latin, dont la rime était juste et faisait bon effet. Je fus surpris de la satisfaction qu'en montra Monsieur. Il me la fit relire, la lut lui-même tout haut et me baisa sur le front. De ma vie, je n'ai été si honteux !

Petites soirées ou grandes réceptions, Anne de Caumont continue à se montrer d'une suprême élégance : elle mène le même train qu'à Versailles.

Voilà qu'un jour un bruit se répand dans Coblentz comme une traînée de poudre : Louis XVI s'est évadé et est à Ath avec dix mille Autrichiens. Quelle affaire et quelle joie ! « Les rues étaient pleines de monde, dit le comte de Neuilly [1], on était en émoi, on s'appelait, on se parlait, chacun contait la nouvelle et l'embellissait. Au lieu de dix mille Autrichiens, il y en avait cent mille, avant que nous ne fussions chez les princes ; on y faisait des malles, on chargeait des voitures, on se pressait, on se poussait, et nous apprîmes que les princes étaient chez l'Électeur où nous allâmes aussitôt.

» Les salons y étaient pleins comme le spectacle à une première représentation. Un quart d'heure après, les princes parurent, l'Électeur ainsi que sa sœur entrèrent avec eux. Monsieur, l'air rayonnant de bonheur, nous confirma la nouvelle et nous dit que, dès que le courrier qu'il attendait serait arrivé, son frère et lui partiraient pour aller rejoindre le roi et qu'immédiatement après, l'armée se mettrait en marche. Des transports, des acclamations de joie lui répondirent. Oubliant les lois du respect et de l'étiquette, on se précipita au cou des princes qui se prêtèrent avec indulgence à ces démonstrations, ils furent embrassés par tous les gentilshommes. L'Électeur ne l'échappa pas non plus. Il n'y eut pas

1. Comte de Neuilly : *op. cit.*, p. 52.

jusqu'à la princesse Cunégonde, toute vieille et laide qu'elle était, qui ne fût baisée et rebaisée. Jamais elle n'avait dû se trouver à pareille fête. » Hélas! Quelques heures plus tard, la vérité se fit jour : l'on avait été dupe d'une mystification, et chacun rentrait, penaud, dans ses appartements.

***

Altière et intransigeante comme elle l'est, Anne de Caumont ne peut récolter dans son entourage que jalousies et hostilités. On continue de la dénigrer comme l'on faisait à Versailles, mais sa faveur est si grande que personne n'ose l'attaquer, le visage découvert.

On murmure qu'elle ne se gêne pas pour tromper son amant, et il semble bien qu'elle se passe, en effet, plusieurs de ses fantaisies amoureuses. Encore une fois, c'est Jaucourt qui tient la vedette, le beau Jaucourt comme on l'appelait : « Clair de lune », comme on l'avait surnommé. « Il avait, dit madame de Genlis, une figure très agréable, un visage rond, plein et pâle, des yeux noirs, de jolis traits, des cheveux bruns, négligés et dépoudrés. Il ressemblait, en effet, à un clair de lune, sa taille était noble, il avait bonne grâce. Son caractère était excellent, plein de droiture et de loyauté. »

Lui aussi avait été, au début, féru de libéralisme, adoptant les idées du comte de Provence sur ce chapitre, il avait fait partie du groupe des « constitutionnels » avec ses amis Lameth et Narbonne, puis il avait été pris de panique comme tout le monde et avait quitté la France précipitamment. A Coblentz, il avait retrouvé Anne de Caumont et était retombé sous son joug. S'il ne l'a pas possédée auparavant, il est certain qu'il est devenu alors son amant. Doux et serviable comme était son caractère, ne sachant résister à aucun caprice de femme, n'était-il pas le compagnon rêvé pour cette fantasque créature? On s'amusait autour d'eux de sa docilité, de son obéissance, de la patience infinie avec laquelle il lui obéissait.

Cette vie délicieuse, inimitable, se prolonge jusqu'à la fin de l'été. L'arrivée de la mauvaise saison oblige les hôtes de Schönbornhust à se chercher une nouvelle résidence. Toujours obligeant, l'Électeur leur en découvre une dans la ville de Coblentz elle-même, au palais du comte de Leiningen, que celui-ci met gracieusement à la disposition des exilés. Encore que fort belle, cette nouvelle demeure n'a pas les proportions grandioses du château qu'ils quittent et toute la suite du comte de Provence n'y peut trouver place, mais madame de Balbi, bien entendu, suit Madame dans ses pérégrinations et s'installe aux côtés du couple. Elle va continuer d'y mener la même vie brillante de réceptions, de soupers et de parties de cartes.

C'est durant son séjour au palais Leiningen, que commencent les premières hostilités entre Anne de Caumont et le comte d'Avaray.

Quelle faute impardonnable de l'avoir introduit chez Monsieur! C'était avant l'émigration. Présenté à elle, d'Avaray l'avait tout de suite séduite par sa jolie figure, ses bonnes façons et la détresse extrême où il se trouvait et dont il ne faisait pas mystère. Agé de dix-huit ans seulement à cette époque, n'ayant que sa solde de colonel pour s'équiper dans la garnison où il était envoyé, il connaissait le plus grand embarras. Madame de Balbi en parla tout de suite à Monsieur qui envoya chercher le jeune guerrier et lui remit incontinent une bourse de mille louis, séduit à son tour par ses manières, son tact et sa politesse. Il voulut le revoir, sa maîtresse y prêta la main et d'Avaray, peu à peu, se glissa parmi les courtisans du prince au nombre desquels il comptait un bon ami, le comte d'Hautefort, qui aidait encore à resserrer cette intimité.

Le jeune d'Avaray fut parmi les plus assidus aux réceptions du Luxembourg et de Versailles, se posant auprès de la favorite en ami sûr, perspicace, presque en confident. Elle le choisit pour qu'il l'accompagnât à l'un des nombreux voyages qu'elle fit en Angleterre à cette époque et l'on a vu que ce fut elle-même qui le désigna pour accompagner le comte de Provence dans sa périlleuse randonnée d'évasion.

Depuis cette aventure, son crédit a grandi singulièrement dans la confiance de Monsieur. Il est encore, il sera toujours le « libérateur », celui auquel le prince doit la vie. Pas de fête à Schönbornhust, pas de petit souper, pas de réunion intime sans d'Avaray. Extrêmement insinuant, s'appliquant, lui aussi, à amuser le comte de Provence par le récit des anecdotes qu'il a récoltées dans la société de Coblentz, empressé, toujours disposé à risquer quelque démarche ou à se charger de quelque commission, il devient de plus en plus indispensable et sa fortune grandit chaque jour.

Après avoir vu son manège d'un œil amusé, madame de Balbi prend peur à son tour et s'inquiète des progrès du « libérateur » dans l'esprit de son amant. Plus de doute : il tend à la supplanter, il se pose en rival! Elle sait combien Monsieur lui est encore attaché, mais elle connaît aussi les caprices des princes, leurs fantaisies, leurs foucades. Elle n'ignore pas non plus combien la situation des émigrés est précaire et que les belles illusions des premiers jours se sont envolées. Que deviendrait-elle sans la protection du comte de Provence? Elle n'y peut songer sans frémir, devient plus nerveuse, plus irritable encore, n'attend qu'une occasion pour faire une scène à ce maudit d'Avaray.

Cette occasion se présente d'elle-même : le jeune colonel file le parfait amour avec une jeune femme qu'il aime tendrement, c'est la fable de tout Coblentz, rien ne saurait sans doute lui être plus désagréable que de l'entendre insulter en sa présence. Peut-être se livrera-t-il à quelque excès.

« Un matin, conte d'Avaray lui-même, que j'assistais avec cinq ou six hommes à la « chemise blanche » de madame la comtesse, voulant à tout

prix amener quelque chose de désagréable sur moi, elle tourna la conversation sur les femmes, juge leurs différents agréments, compare l'une à l'autre et enfin aboutit à me dire :

» — Vous ne me parlez pas de madame de ... Franchement, c'est une idiote!

» Je n'avais, en effet, nulle envie d'en parler. Je me sentais fort échauffé par quelques traits piquants qui avaient précédé celui-ci. Ce nom prononcé en imposa à ma vivacité naturelle. Je repris la discussion avec calme... »

Malgré ce calme apparent, le seul fait pour d'Avaray de défendre sa maîtresse met madame de Balbi dans une colère redoutable, elle éclate de fureur, tant et si bien que Monsieur juge prudent de se retirer. D'Avaray le suit et lui expose les raisons de son attitude, le comte de Provence l'approuve.

Le lendemain, autre scène. L'infortuné veut s'expliquer, mais à peine a-t-il ouvert la bouche qu'Anne de Caumont lui réplique vertement.

— Mais, Madame, lui dit-il, je voudrais vous faire reconnaître, sans partialité que, hier, je ne suis pas sorti un moment de la mesure qu'exigeait la bienséance. Il y avait des témoins, tout le monde n'a pas été aussi injuste que vous.

— Tout le monde? Qui donc?

— Mais Monsieur!

A ces mots, la fureur la reprend : « Un volcan, dit-il, un tourbillon de flammes, la tempête et la foudre ne sont pas plus violente et plus destructeurs. Les tables, les chaises, le bonnet, tout dans la chambre vole et se disperse. En vain, l'auditoire effrayé cherche à résister au torrent.

» — Des chevaux! Des chevaux! Je veux m'en aller, s'écrie la bouillante favorite en courant comme une insensée, je ne supporterai pas un pareil affront!

» Le danger était manifeste, chacun se retire à petit bruit et moi, tout le premier, je gagne la porte et je me sauve. »

Monsieur, qui n'aimait pas le bruit, les réconcilia le lendemain. Mais tout le monde convint que ce n'était qu'un replâtrage : les hostilités étaient ouvertes.

***

Sur ces entrefaites, il fallut abandonner Coblentz. Le comte de Provence venait, en effet, de recevoir une lettre de son beau-père, Victor-Amédée III, roi de Sardaigne, auquel il avait écrit pour lui demander d'accueillir sa fille auprès de lui. Deux ans auparavant, il avait déjà hébergé d'une façon magnifique son autre gendre, le comte d'Artois, et les quatre-vingt-deux personnes de son entourage, mettant à leur disposition ses palais, ses châteaux, son théâtre. Toute cette nichée de gentils-

hommes et leur famille s'étaient un peu comportés à Turin comme en pays conquis et avaient laissé des traces fâcheuses de leur passage. L'arrivée de madame de Polastron sur ces entrefaites, avait causé une manière de petit scandale et la favorite avait dû disparaître. Bref, Victor-Amédée se méfiait maintenant, et lorsqu'il sut que sa fille viendrait avec sa maison dont une dame d'atours était la maîtresse de son gendre, il répondit fort pertinemment qu'il était prêt à donner asile à sa fille, *mais sans sa maison*, ajoutant, non sans ironie, qu'il lui en constituerait une sur place avec des dames piémontaises!

On pense à l'émotion au reçu de cette missive. Reproches, cris, trépignements de fureur de madame de Balbi qui se voyait traitée d'indésirable. Quel affront pour elle! Menaces non déguisées de sa part de tout abandonner là si le comte de Provence souscrivait à cette soumission. Elle fit tant de tapage qu'il céda une fois encore et répondit à son beau-père que le désir formel de Madame était d'être suivie de sa petite cour. Dans la joie de revoir sa fille, Victor-Amédée se soumit et le départ fut décidé.

Il eut lieu le 11 avril 1792, à six heures du matin, dans dix voitures suivies de nombreux bagages.

L'accueil de Victor-Amédée ne fut pas précisément enthousiaste. Les Français lui en avaient tant fait voir qu'il était vraiment las d'eux! Il ne fit, cette fois, aucun frais et les arrivantes purent contempler la cour de Turin dans toute sa triste monotonie. Mesdames de France, filles de Louis XV étaient là, encore tremblantes des spectacles qu'elles avaient vus et des dangers qu'elles avaient courus, la comtesse d'Artois s'ensevelissait dans sa tristesse, personne ne songeait à s'égayer ou même à se distraire. Atmosphère qui ne convient guère à madame de Balbi, d'autant plus que l'entourage du roi lui bat froid et qu'elle ne sent autour d'elle aucune sympathie. Aussi ne va-t-elle pas demeurer longtemps dans ce lieu de désolation, et, dès le mois d'août, fait-elle ses malles.

Où va-t-elle aller? On la sent ballottée au gré des événements comme tous les émigrés, se fixant dans un lieu pour aspirer aussitôt à être ailleurs, ne se trouvant bien nulle part, vraiment désaxée. Et l'on s'étonne qu'elle ne se raccroche pas davantage à son amant, qu'elle laisse passer des mois de séparation sans le voir. Elle se croit sûre sans doute, de son empire sur lui. Quelle imprudence! Un autre est là, d'Avaray, qui ne laissera pas passer une occasion pour se rapprocher de Monsieur, qui, bientôt, va l'entourer et l'amuser comme savait si bien le faire la favorite elle-même.

Elle va à Luxembourg, à Trèves, en Belgique, à Arlon. Elle fait quelques apparitions à Namur où le prince s'est fixé pendant trois mois, mais hélas! où sont les beaux jours de Schönbornhust? Où sont la cour brillante, les réceptions, les fêtes? De plus en plus, il est démuni d'argent,

le cercle de ses fidèles se resserre autour de lui. Et voici qu'à la fin de janvier 1793, il se voit contraint, avec son frère d'Artois, d'accepter l'hospitalité du roi de Prusse dans une pauvre bourgade, à Hamm-sur-Lippe, où ils occupent une misérable maison. On pense si la belle favorite s'éloigne de ce lieu d'horreur.

Elle a enfin fixé ses pénates à Bruxelles. La ville lui plaît, la société est charmante, et, de là, elle pourra suivre les évènements en toute quiétude. Elle y apprend la mort de Louis XVI, la déclaration du comte de Provence proclamant l'avénement de Louis XVII et se parant du titre de Régent. On l'informe aussi qu'il a conçu le projet de s'embarquer à Gênes pour Toulon d'où il pourra, avec les troupes anglaises, se porter au secours de Lyon. Grands desseins militaires pour lui! Elle qui le connaît, juge bien hasardeuse une telle expédition, mais décide tout de même de le revoir avant son départ pour l'armée. Il lui envoie d'Avaray (encore lui!), lequel la ramène à Hamm où elle passe quelques jours, puis elle revient à Bruxelles pour y apprendre que Toulon vient d'être pris par les troupes françaises et que le Régent s'installe à Vérone.

Ainsi, les voilà aux antipodes. Encore qu'elle corresponde fréquemment avec lui et qu'elle sache lui tourner des lettres charmantes, sa présence réelle fait défaut. Un autre a pris sa place qui, à force de dévouement, de petits soins, de flatteries, gagne chaque jour du terrain dans l'affection de son maître, devient peu à peu son confident et va finir par supplanter l'imprudente qui s'est éloignée : Vérone va voir le triomphe de d'Avaray.

Au fond, Monsieur est las d'elle et le plus petit événement peut amener une rupture complète. Il se produit, cet événement, et il est de taille! Dans la société de Bruxelles, Anne de Caumont a distingué un jeune gentilhomme des plus brillants, Archambaud de Périgord, frère cadet de Talleyrand, dont les prouesses amoureuses ont déjà défrayé la chronique. Elle s'en éprend tout à coup et l'attache à son char. Hélas! C'est un amour qui n'est pas sans lendemain, car voici qu'elle est enceinte! Il ne lui reste plus que la ressource de se cloîtrer chez elle pendant quelque temps, puis de fuir en Hollande, à Rotterdam où elle met au monde deux jumeaux!

Comment garder le secret d'une telle affaire lorsqu'il s'agit de la reine de l'émigration, de la femme la plus en vue de la société bruxelloise? Tout ce monde de l'exil n'était qu'une vaste potinière où les ragots circulaient de ville en ville, où tout se débitait d'abord sous le manteau, puis au grand jour. Qu'on songe seulement à tous ceux que la comtesse de Balbi avait froissés par sa superbe et qui étaient attachés à la perdre! D'Avaray, dans ses *Mémoires*, a conté avec beaucoup de détails toute cette histoire, se donnant, bien entendu, le beau rôle, affirmant que c'est par dévouement au comte de Provence, afin de faire cesser les quolibets dont on accablait le prince avec cette double

naissance, qu'il l'en avait informé et qu'il avait insisté pour qu'il rompît avec elle.

Ce fut tout une comédie! Stupéfié par cette révélation, ne sachant quel parti prendre, Monsieur demeurait dans une expectative douloureuse lorsqu'une lettre de madame de Balbi vint précipiter le dénouement. Elle informait le Régent que les médecins lui conseillaient le climat de l'Italie et qu'elle s'apprêtait à partir pour Vérone. Cette fois, c'en était trop!

» Nous étions tous réunis, écrit d'Avaray, le comte Charles de Damas, le comte de Cossé, le comte d'Hautefort, la baron de Flaschlanden, le marquis de Jaucourt et moi. M. le Régent, après avoir lu la lettre, me la glisse dans la main d'un air assez altéré. Je la rends à Monsieur en lui serrant la main, et, après m'être promené dans la chambre d'une manière sûrement trop significative, je passe dans mon cabinet. Il m'y suit presque aussitôt et me dit :

» — Mon ami, au nom de Dieu, calmez-vous.

» — Me calmer en voyant pareille impudence! lui dis-je.

Et, tout à trac, il prononce son réquisitoire contre la favorite : elle prétend faire du Régent « un manteau pour couvrir sa honte ». Voilà la récompense de vingt années d'affection, voilà comment elle veut le rendre la risée de l'Europe, comme elle vient l'insulter jusque dans ses malheurs, au fond de sa retraite ; voilà le cœur de cette femme abominable qui n'a réussi qu'à créer un monde d'ennemis autour de Son Altesse, qui le trompe sans cesse et qui ajoute maintenant le cynisme à sa conduite affreuse.

« Pendant que je parlais, mon malheureux prince était abîmé dans la douleur. »

— Ah! mon ami, ne m'accablez pas!

— Ce serait vous trahir que vous épargner!

— Par pitié, laissez-moi, mon cœur est brisé.

Quelques heures plus tard, sa décision est prise, il va rompre, il l'annonce et il a les larmes aux yeux.

— Il faut détruire, dit-il, l'habitude et le charme de ma vie.

Et, pressant les mains du nouveau favori, il ajoute :

— Je vous remercie de m'avoir parlé comme un ami courageux et fidèle devait le faire.

Triomphe de d'Avaray. Pas encore, cependant, car voici Jaucourt qui demande à entretenir Monsieur en tête à tête. Que va-t-il lui dire? Le parangon de la vertu tremble et n'envisage pas sans angoisse cette entrevue : « J'en séchais d'impatience », écrit-il. Enfin, Jaucourt sort du cabinet du prince, l'air abattu : il l'a trouvé dans un tel état de désolation qu'il n'a pas osé lui demander de revenir sur sa décision ; l'irréparable est accompli.

Cependant, il n'y a pas de temps à perdre pour barrer à madame de Balbi la route de Vérone. Le comte d'Hautefort est dépêché sur-le-champ auprès d'elle. Il est porteur d'une lettre de rupture qui devait être écrite d'un bien joli style et qui donne à l'abandonnée l'assurance que sa pension mensuelle de 2 400 livres lui sera toujours servie.

On se doute de l'état d'esprit d'Anne de Caumont en recevant un tel émissaire et un tel billet. D'une plume rageuse, elle écrivit au bas de la page : « Sûrement, cette lettre ne vient pas de vous » et, par l'entremise du duc d'Harcourt, la retourne à Monsieur lequel la réexpédie à la comtesse par la même voie en lui faisant signifier que, désormais, toutes ses lettres seraient détruites sans être lues.

Elle était vaincue.

***

C'est pour Londres qu'elle va partir, presque sans débrider. Bruxelles lui rappelle de trop mauvais souvenirs et elle sait que, là-bas, de l'autre côté de la Manche, elle retrouvera une partie de sa société de Versailles mêlée à la haute noblesse anglaise et qui y tient grand état.

Tout de suite, en effet, elle y est accueillie, fêtée, choyée. Ignore-t-on le scandale de Rotterdam ou prétend-on délibérément l'oublier ? Chacun ne veut voir en elle que la femme à la mode, spirituelle et mordante, qui faisait les délices du Luxembourg : on ambitionne comme à Paris, l'honneur d'être reçu chez elle.

La pénurie du trésor royal a contraint Louis XVIII à suspendre la pension qu'il continuait à verser à son ancienne favorite, et, les biens de cette dernière étant sous séquestre, elle se trouve promptement démunie. Que faire ? Une seule issue : rentrer en France pour mettre ordre à ses affaires. Le Directoire ne semble pas mal disposé pour les gens de l'émigration, un certain nombre de ces derniers ayant reçu l'autorisation de repasser la frontière, madame de Balbi se décide à remettre entre les mains de l'ambassadeur de France à Londres une demande de radiation de la liste des émigrés. Elle fait agir à Paris auprès de Fouché, puis elle hésite un peu, tergiverse, enfin, elle part et arrive le 4 novembre 1802 dans la capitale où elle descend chez madame Dillon, 11, rue Pigalle.

Ce que durent être les impressions de l'ancienne favorite en se retrouvant dans ce Paris si changé, si méconnaissable pour ceux qui y avaient vécu avant la Révolution, on s'en doute, et il n'est que de parcourir les relations de tant d'exilés rentrés dans les mêmes conditions. Mais Anne de Caumont n'est pas femme à sacrifier longtemps à la sensibilité : elle est venue pour rétablir sa fortune et elle s'y emploie tout de suite avec cette activité redoutable pour ceux qui lui font obstacle. Fouché, lui-même, ne pourra la tenir longtemps en échec : il avait refusé, d'abord, de lever l'interdit sur ses biens, alors elle s'est adressée directement à l'Empereur et elle a eu gain de cause. Ce n'est évidemment pas l'opu-

lence qu'elle va acquérir, ne touchant qu'une partie de ses arrérages de rentes, mais c'est un peu d'argent qui lui permettra de faire figure parmi les gens de la société qu'elle a retrouvés.

Ils ne sont guère, il est vrai, et ils ne font qu'entr'ouvrir leurs portes, pour la plupart ; cependant, déjà, elle s'est inscrite parmi les fidèles. Elle va régulièrement chez la marquise d'Esparbès, chez madame de Souza, l'ancienne comtesse Flahaut, chez madame de Laval, dans son pavillon de la rue Roquépine où elle revoit les survivants du passé,

Comtesse de Balbi.

Narbonne, Talleyrand, Coigny, Montmorency, Bauffremont. Mais la maison où elle se plaît le plus, c'est l'hôtel de Luynes.

Là, lorsqu'on est las de cartonner, on dispute sur Napoléon et sa famille, on se redit les plaisanteries qui ont cours au faubourg Saint-Germain sur les origines de l'usurpateur, sur sa jeunesse, sur l'immoralité de madame Mère, sur les frasques de ses filles, sur l'inconduite de Joséphine, sur ses dettes, sur tout ce qui concerne le monde impérial dont on se gausse avec entrain et qu'on crible de traits acérés. Et Anne de Caumont n'est pas la dernière à faire sa partie dans ce concert de médisances.

Hélas! Tant va la cruche à l'eau... Napoléon, que ses informateurs tiennent journellement au courant de ce qui se débite chaque soir dans ce foyer d'opposition, finit par en être exaspéré et sévit tout à trac. Le 14 août 1806, l'Empereur écrit à Fouché : « Vous enverrez chercher madame de Balbi et vous lui ferez choisir sa résidence à quarante lieues de Paris. Vous lui ferez comprendre que mon mécontentement vient de

l'accueil fait à un émigré non amnistié venant de Londres. Il est temps que ces manèges-là cessent. »

Madame de Balbi a compris : elle sait que toute résistance est inutile et elle se rend tout de suite dans l'Orne, au château de Chanday, près de l'Aigle, qui appartient à son frère. De là, elle fait — avec la permission de Fouché — quelques incursions aux environs, va passer un an à Caen, fait une saison aux Eaux-Bonnes, se montre plusieurs mois à Toulouse ; enfin, va se fixer à Montauban où elle séjournera jusqu'à la chute de l'Empire.

L'ancienne favorite du comte de Provence n'a pas prononcé des vœux d'austérité en se réfugiant à Montauban. Encore que la province ne lui plaise guère, comme on peut s'en douter, et qu'elle « avale parfois sa langue d'ennui », ainsi que disait le comte de Las Cases, elle aime trop la société pour ne pas la grouper autour de sa personne. Toutes les châtelaines des environs, toute la noblesse de la ville se donnent rendez-vous chez elle : bien que disgraciée, exilée par l'Empereur, ou, plutôt, à cause même de ces tracasseries dont elle est l'objet, elle devient sacrée pour les royalistes qui font de son salon le vrai centre de l'opposition. On s'y amuse fort, on y joue un jeu d'enfer, on fait de la musique, on y chante des chansons politiques.

Nullement gênée, elle continue à harceler de quolibets et de mots à l'emporte-pièce le régime impérial. Même aux heures de détresse, elle fait front à ses ennemis avec une crânerie redoutable, si redoutable que les autorités la ménagent, sachant l'influence qu'elle exerce sur le pays. A l'époque du retour de Napoléon, en 1815, la première visite du comte de Rambuteau, nommé préfet du Tarn-et-Garonne, sera pour elle. Il l'adjurera de l'aider à pacifier le département, à étouffer toute tentative d'insurrection et il se déclarera trop heureux qu'elle veuille bien venir à son secours. Quel triomphe pour Anne de Caumont!

***

Le retour définitif de Louis XVIII en France marque une nouvelle étape de sa vie. Elle rentre une fois encore dans cette capitale dont elle a été exilée depuis neuf ans, dont elle ne saurait vraiment se passer, et l'accueil qu'elle y reçoit de sa société d'antan, revenue elle aussi, toute entière, lui montre qu'elle a conservé dans le monde sa situation. Cependant, après quelques mois de séjour dans l'hôtel de son frère, 105, rue de Grenelle et dans celui de son autre sœur, la marquise de Chabrillan, 67, rue de l'Université, elle opte pour Versailles où la vie sera moins coûteuse.

Elle est toujours, en effet, dévorée de soucis d'argent, elle le sera jusqu'à la fin : jamais elle ne retrouvera son opulence de jadis. Pourtant,

le roi a fait un geste en sa faveur. Il a refusé de la recevoir lorsqu'elle l'a fait pressentir à ce sujet, mais il lui a rétabli, dès 1816, une pension de 12 000 livres.

A Versailles, son ancienne favorite a choisi comme demeure une maison sise 15, rue de l'Orangerie, à deux pas de la « folie » que le comte de Provence lui avait achetée et qui a disparu sous la Révolution.

Tel est le cadre où va s'écouler l'existence de madame de Balbi pendant les vingt-sept années qui lui restent encore à vivre. Lorsqu'elle s'y installe, elle a cinquante-sept ans sonnés, sa taille s'est alourdie, son visage a été gâté par la petite vérole, ses dents n'ont plus l'éclat d'autrefois, mais les yeux sont restés admirables de jeunesse, de séduction et d'esprit. Toujours vive, elle est alerte et pimpante, sa gaieté est la même que jadis, et, dès que la conversation s'anime, elle rayonne : « Il lui suffisait de sourire, dit madame d'Abrantès, pour que le rayon d'intelligence qui passait sur son visage l'embellît à l'instant. »

Sa dernière habileté a été de savoir vieillir. Comprenant que l'âge des conquêtes était passé pour elle, n'essayant pas de s'attendrir sur des charmes disparus à jamais, elle a encore une fois regardé la vie bien en face et en a tiré ce qu'elle pouvait lui donner. Elle sera le témoignage vivant de la femme du XVIIIe siècle qui s'achemine doucement vers son rôle ultime, celui de la douairière du faubourg Saint-Germain. Si son corps a vieilli, son esprit n'a reçu nulle atteinte de l'âge : elle est aussi pétulante, malicieuse et pleine d'entrain qu'aux beaux jours du Luxembourg, aussi prompte à décocher la riposte qu'à mener l'attaque par un trait cinglant. De sa voix de tête, elle commande toujours dans le cercle où elle est et, malgré les ans, sort, triomphante, de toutes les disputes mondaines.

On la redoute toujours, on la redoutera jusqu'à la fin : « Elle est méchante comme cinq cent mille diables, disait Narbonne, mais elle a de l'esprit autant qu'eux. » Une jeune femme plus jolie qu'intelligente ayant entendu dire que madame de Balbi ne se gênait pas pour raconter que son esprit n'était pas à la hauteur de sa beauté eut l'imprudence de l'interpeller dans un grand dîner.

— Madame, pourquoi m'en voulez-vous ? lui dit-elle. Vous dites partout que je suis une bête !

— Madame, reprit-elle aussitôt, je l'ai entendu dire à tout le monde, mais je vous assure que je ne l'ai jamais dit à personne.

Aussi bien, si elle était toujours caustique et agressive, elle avait conservé cette politesse inimitable des gens de l'ancien régime et, quand elle recevait chez elle, ses grandes manières tempérées par l'affabilité en imposaient à tous ceux qui franchissaient le seuil de sa demeure. Elle avait une façon d'accueillir les uns et les autres en marquant par mille nuances le rang qu'ils occupaient, qui confondait d'admiration ceux qui n'avaient pas connu la Cour de Versailles. C'est par des traits de cette qua-

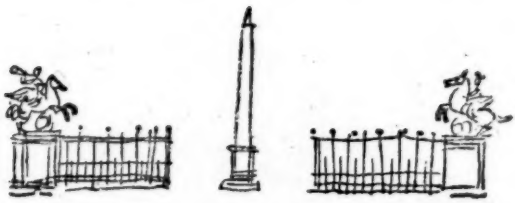
lité qu'elle conservait son prestige et faisait oublier ses réparties et ses remarques acidulées.

Madame de Balbi avait gardé un pied-à-terre à Paris, mais bienôt ses ressources s'épuisèrent et elle dut réduire son train de maison. Charles X lui avait conservé sa pension, mais Louis-Philippe la lui avait supprimée. Il lui fallut alors vendre une belle calèche qu'elle avait achetée peu de temps auparavant, renvoyer une partie de son personnel, se restreindre de toutes manières. On ne voit pas qu'elle en fut fort affligée : le premier choc reçu, elle retrouvait son entrain et sa gaieté. Elle en avait tant vu ! « Je ne souhaite qu'une chose, disait-elle : avoir toujours dans mon secrétaire quelques billets de mille francs en cas d'une troisième révolution, étant fort décidée à prendre la poste au plus vite pour éviter qu'on me coupe le cou ! »

Elle devait mourir six ans avant cette troisième révolution. Toujours alerte malgré ses quatre-vingts ans, elle faisait l'admiration de tous ceux qui l'approchaient, l'esprit aussi vif, la mémoire aussi fidèle des gens et des choses qu'elle avait connus. Depuis longtemps, elle ne quittait plus Versailles que quelques semaines par an pour un séjour qu'elle faisait à Dampierre chez sa fidèle amie, la duchesse de Luynes. Les hôtes du château pouvaient alors la voir de près et s'émerveiller de la verve avec laquelle elle contait ses souvenirs.

Au mois de mars 1842, elle tomba fort malade à la suite d'un refroidissement. N'ayant pas confiance dans les médecins de Versailles, elle voulut en consulter un à Paris et descendit chez son frère, à l'hôtel Caumont La Force. Mais, à peine arrivée, elle dut prendre le lit, et, après quelques jours, s'éteignit sans souffrances, le 3 avril.

JULES BERTAUT



VOYAGE AU PAYS DES RUNES

VIKINGS. — Arrivé à deux heures du matin à Oslo, le voyageur enfonce déjà ses pas à onze heures dans la neige[1], pour atteindre, sous un ciel pur, près de la mer, le bâtiment en forme de croix qui abrite les vaisseaux des Vikings, vaisseau d'Oseberg, vaisseau de Gokstad, vaisseau de Tune... Les grandes barques noires aux hautes proues relevées en forme de serpent offrent, en vérité, un spectacle admirable. Ces étonnants vaisseaux, pourvus de rames, de gouvernail, garnis de boucliers et d'ustensiles ménagers, de coffres et de seaux, ont été découverts sous une couche d'argile bleue en 1903 ; les expéditions et croisières achevées, ils avaient servi de tombes à ces *rois du fjord* — car telle semble l'étymologie du mot *vikings*. Une reine a dormi son sommeil de mille ans sous un tumulus dans l'embarcation d'Oseberg, avec ses bijoux, ses huit chevaux, le corps d'un taureau sacrifié et sa vieille nourrice. Cette évocation suffit à nous reporter dans un temps, qui n'est plus le nôtre, où la mort était — avant le chemin de fer et l'avion — un *voyage* avec les serviteurs fidèles, les bêtes domestiques, les parures d'amour. Cependant, les yeux glissant sur les montants de la proue, où se poursuivent sculptés dans le bois noir d'étranges animaux à tête retournée comme dans l'art scythe, le vivant dépaysé de 1947 rêve et atteint de nouveau à travers les vieilles croyances ce fond éternel de *voyageur* qui est la nature humaine elle-même — voyage devant les choses qui réjouit encore aujourd'hui le spectateur d'un film, voyage dans l'au-delà dont nos ancêtres n'ont jamais pu admettre l'impossibilité matérielle...

***

FOLKSMUSEUM. — Cette régression vers les âges quasi légendaires d'Eirik le Rouge, chantés dans les Eddas, mais qui sont ceux, il ne faut pas l'oublier, des incursions en France (IXe siècle), de la découverte de l'Amérique six cents ans avant Christophe Colomb, fait surgir maintes questions sur la manière de vivre des anciens Norvégiens. L'étonnant

1. Ce voyage a eu lieu en mars.

Folksmuseum est là pour satisfaire notre curiosité. Les fragiles maisons de bois du moyen âge, grande époque norvégienne, qui, par un miracle analogue à celui de l'Égypte, s'étaient conservées intactes ont été transportées aux environs immédiats d'Oslo dans le site charmant de Bygdoe, où le soleil rayonne sur la vieille église à lancettes, les greniers médiévaux, les lourdes pierres du bain de vapeur, à travers les pins chargés d'ouate diamantée. Féerie des pays du Nord, douceur polaire à laquelle le plus fervent amateur de sites méditerranéens ne peut rester insensible... Nous entrons frileux et ravis dans les chalets centenaires, nous nous penchons sur l'âtre de la pièce centrale, levons les yeux vers le carré de ciel bleu par lequel s'échappait la fumée. Voici les lits courts, le calendrier-baguette, la gamelle de bière. Existence rude de ces Normands qui descendirent sur Paris et voulurent conquérir la verte France. Une date surgit de la mémoire : 912, Saint-Clair-sur-Epte, Charles le Simple, Rollon... Et si l'Angleterre avait été prise plus tard par les Danois? Europe, quel peuple n'a voulu te faire sienne?

C'est au fronton d'une de ces vénérables et enfantines demeures en troncs d'arbres superposés, aux poutres travaillées, creusées, ornées, vers 1250, que le jeune professeur qui nous accompagne nous montre la fameuse inscription en lettres runiques : « Torgaut Fivil m'a fait ». Voici donc l'alphabet scandinave. Il y a eu, suivant les érudits, deux espèces de caractères runiques, dont ce *futhark*, alphabet qui serait déjà émouvant par son ancienneté et son abandon définitif, mais auquel s'attache en plus, quoiqu'il soit inspiré des lettres grecques et romaines, une signification magique, sacrée. Les lignes gravées de la sorte portent, d'après la tradition, un destin secret, et le voyageur sent, en regardant ces bâtons maladroits et beaux, sourdre à nouveau dans son âme la terreur qu'éprouvait le primitif en traçant son nom, en fixant sa pensée... Mais depuis que des paroles ont été transcrites en futhark ou en runique plus récent (il y a quelques centaines d'inscriptions connues en Norvège, en Suède, au Danemark, en Allemagne, et certaines datent même du XIXe siècle), l'homme a-t-il conjuré le dangereux pouvoir des signatures, des formules et des chants? Il a, de toutes façons, passé outre, bâti des bibliothèques et rempli leurs rayons de millions de manuscrits...

***

EN AVION. — Nous regardons le fjord d'Oslo glacé, couvert d'une épaisseur de neige exceptionnelle — réverbérant la claire lumière de Mars. Des cavaliers passent, prouesse banale, sur la mer. La sauterelle gigantesque qui nous renferme survole le paysage blanc, descend déjà le long de la côte, vers Göteborg (qu'on prononce Yeuteborg). Une carte sur les genoux, je m'amuse à suivre les grandes dalles de glace flottant sur l'eau. Le voyage est jeu, folie exquise, destinée d'ange... ; oui, mais le pilote nous avertit que le prochain aérodrome se cache sous le brouillard,

que nous n'arriverons sans doute que demain et que nous sommes redevenus simplement des passagers en lutte avec les vents, les nuages et la brume.

***

CHATEAUX. — Les orages passent, les brouillards se dissipent, les châteaux apparaissent. Nous avons atterri finalement au Danemark, pays des constructions royales, rouges et grises à toitures de cuivre vert, où le style flamand se marie à une Renaissance tardive. Charme des châteaux, que nul n'élèvera plus dans le monde d'aujourd'hui : Frederigsborg accolé à Roskilde, le Saint-Denis des rois danois, Fredemsborg où l'aïeul de l'Europe régnante, Christian X, recevait tsar, souverains et princesses dans les jardins exquis d'un style XVIIIe très français. A nous de reprendre la méditation (il y a toujours une heure où l'esprit du voyageur doit toucher la mort) à Kronborg, sur la terrasse d'Elseneur. Hamlet s'est écrié de ce rivage, bien avant notre Sartre (fort à la mode chez les Nordiques) : « Être ou ne pas être », et Paul Valéry avait repris ce thème, il y a quelques années, lorsque la pérennité de l'Europe lui inspirait une inquiétude justifiée. Cinq ans de batailles et de bombardements nous ont éloignés des « Regards sur le monde actuel », mais non de l'angoisse des Shakespeare, des Kirkegaard, des Valéry... J'ai visité à Christiansborg — autre palais royal — le jardin rectangulaire où Valéry aimait à se reueillir comme dans l'endroit qui lui paraissait le plus typique de la civilisation du pays. J'ai rencontré après lui le savant Niels Bohr, inventeur de l'atome du type planétaire, et que sa collaboration à la bombe atomique a rendu, chose stupéfiante, résolument optimiste quant à l'établissement presque immédiat — d'ici trois ou quatre années — de la paix entre les nations... Charme des *grands hommes* étrangers, dont les intelligences ardentes brillent pour notre joie sur les pays, grands et petits, dans le regard d'agate des visages bruns ou les yeux bleus des blonds... Niels Bohr, plein de microcosmes secrets, parlant à voix basse, sous les lambris du palais de Tott, ambassade de France, simple comme les savants, est tel que l'avait jugé Valéry, parfaitement sympathique.

***

BRISE-GLACE. — Avez-vous lu jadis le récit de l'expédition de Nansen vers ce pôle Nord — qui devait être atteint par d'autres explorateurs, et n'est plus aujourd'hui qu'un point géographique sur la route la plus courte des États-Unis à la Russie? Vous souvenez-vous de ce qu'il écrivait sur les *brise-glace*? En traversant le grand Belt, petit bras de mer qui sépare la province danoise du Seeland de la Fionie, j'eus, à l'avant d'un navire de ce genre, alors que nous ouvrions lentement, par saccades, notre passage dans la mer prise, auprès d'un capitaine coiffé d'une toque en fourrure, la face fouettée par la bise, l'impression de revivre l'aventure du célèbre navigateur norvégien.

Le froid était assez vif ; tandis que le navire isolé dans la tourmente avançait insensiblement, nous entendions les craquements de la glace épaisse de dix mètres ; sur ce voyage quasi silencieux planaient des paroles sans espérance : « traversée de six heures ; de huit heures » ; nul ne prévoyait quand nous atteindrions l'autre rive — Nybord — car c'est précisément aux approches du port que la glace se rebelle, se durcit, oppose le refus, arrête le bateau. Partis vers midi de Kosror, nous avons fini, somme toute, par accomplir assez vite le trajet maritime, non sans que s'imprimât définitivement en moi cette émotion rétrospective d'une enfance éprise des héros de la science...

***

ANDERSEN. — Le Jutland, qui se prolonge au sud par le Schleswig et les problèmes politiques allemands, n'est pas la patrie du conteur Andersen qui charma aussi nos jours d'enfant malade, mais lorsque nous y abordâmes, l'épais manteau blanc qui couvrait la presqu'île, dissimulant les petits chemins et à peine relevé en collines sur les routes nationales, nous restitua immédiatement la plaine enchantée des contes danois. Chaque maisonnette peinte, à demi enfouie, la ferme lointaine auraient bien pu loger un gnome, un magicien, une sorcière ou un prince, et roulant dans le vent de neige qui donne tant d'irréalité à ces paysages monotones et éblouissants, nous songions à cette demeure d'Odensee, en Fionie, où des mains pieuses ont réuni les souvenirs d'Andersen — Andersen laid, mal aimé, mais consolé sans doute de se trouver avec la petite sirène, enfermé pour toujours dans le frais cristal de ses rêves.

***

RONDE DES HEURES. — Kolding, Randers, Horsens, Veile, Frederica, Abenraa... ces cités que nous traversons n'étaient d'abord pour nous que des noms, des interrogations, des surprises... Elles devinrent l'une après l'autre des rues anciennes ou neuves, un vieil hôtel, un monument élevé à des soldats de guerres diverses, un château brûlé par Napoléon, et surtout des petits groupes de personnes douces, intelligentes, spirituelles, cultivées, inquiètes... Ainsi fîmes-nous la visite des êtres, ayant plus que de raison entrepris celle des pierres, des tombeaux, des tableaux...

Car le voyage est un bouleversement des heures... On se lève avec ceux qui ont le cœur pur, les croyants, on se couche passé minuit avec les blasés qui rentrent du bal ; en une journée on a parcouru mille ans d'histoire, on a découvert l'origine du fer à repasser qui est un petit cheval-dieu, on a conservé avec des rois peints dans leurs costumes de femmes...

***

EXPORTATIONS. — Mais brusquement nous abandonnons ce passé : aux *Alliances Françaises*, chaque hôte, chaque convive, chaque personne rencontrée va nous ramener dans la vie présente, nous rappeler la guerre

récemment vécue en ce Danemark que les troupes de la Wehrmacht appelaient « le front de la crème fouettée »... Or il n'y a plus guère de crème fouettée ; depuis la fin des hostilités, les *corps gras* sont rationnés ici comme en Norvège, et comme le chocolat, le thé, le café le sont en Suède. Aussi en sommes-nous déjà à traiter entre nouveaux amis les vrais problèmes de l'époque, à étudier la sainte Exportation, dogme sacré des gouvernements, religion économique universelle, au nom de laquelle les peuples qu'on avait grisés il y a quelques années d'*autarcie* sont conviés à sacrifier les produits nationaux au profit de n'importe quels autres peuples qui, contre du beurre, leur enverront des noisettes quand ils demanderont des boulons, ou des perforatrices géantes contre des vins délectables... Ce qui voyage le plus aujourd'hui, c'est le chocolat — qu'il faut vite aller racheter en cachette chez le voisin — c'est le camembert, c'est la soie, ce sont les pneus..., voyage vertigineux des objets, des denrées, va et vient des choses, des devises. Tourbillon gratuit des échanges coûteux. Gaspillage de voyages. Mais qui pense à l'*exportation* des esprits, des enfants, des artistes, des étudiants ? Qui, en un temps où l'on ne songe qu'à déplacer de force les gens malheureux rendra le voyage aux seuls voyageurs ?

***

Arts plastiques. — Pendant les gais repas danois, la coutume veut — comme en Norvège, comme à Stockholm — qu'on boive ensemble en se saluant du mot *skaal*, tandis que le verre levé, on se regarde. Skaal : il paraît que les lettres de ce vocable énigmatique correspondent aux initiales de « santé, bonheur, esprit, amour ». Acceptons cette jolie explication, et parlons peinture. C'est un sujet — l'exposition récente des marines de Lapique curieusement encerclées dans des boucles noires a eu du succès à Copenhague — qui passionne beaucoup de jeunes intellectuels danois — de même que les maîtres de l'art français : Matisse, Bonnard, Picasso inspirent les peintres norvégiens, ainsi que j'ai pu le constater en visitant l'hôtel de ville d'Oslo que décorent les fresques énormes du séduisant Sorensen et les sculptures de Daffin Werenskiold, inspirées des légendes de l'Edda. (Le Français est frappé de constater combien ces contes restent vivants. Il semble que les cygnes vont encore se transformer en jeune filles — et à Noël, fête chrétienne, des figures d'elfes sont suspendues aux murs des chambres...) Un avocat me parle du grand peintre danois Willomset qui peint ses figures sur un schéma d'angles aigus et courbés. Je verrai, au musée de Copenhague, les personnages durs du Gréco danois qui ressemblent peut-être aux âmes contemporaines.

***

Entretiens. — Les lycéens apprennent l'anglais, l'allemand, puis font deux ou trois ans de français, lisant juste quatre cent cinquante

pages de textes choisis, ce qui ne permet qu'à un certain nombre d'entre eux de s'exprimer dans notre langue, mais tous, filles et garçons — l'école est mixte — possèdent une vive curiosité pour notre littérature ; ils citent nos auteurs : Sartre, Jules Romains, Mauriac, voudraient connaître les œuvres de Paul Valéry — qui les attirent et les inquiètent, car ils les savent difficiles. En échange de Français, qui seront bien accueillis ici comme en Norvège, des étudiants viendront à Paris. Aujourd'hui, toute cette jeunesse sportive se baigne dans les lacs, s'endurcit à une vie égale pour tous, où chacun court sa chance dans un régime socialiste, et sera d'ailleurs protégé jusqu'à sa mort. « *Ni pauvres, ni capitalistes* », c'est la formule que m'a donnée, à Oslo, madame Aasland, ministre de la Prévoyance sociale : on peut dire que c'est aussi la doctrine reconnue, appliquée au Danemark. Les écoles d'apprentissage, les asiles de vieillards sont remarquables ; dépenses sociales qui coûtent cher, mais qui n'ont point été consenties en vain : le résultat est patent, la misère a été chassée, le confort américain — machines à laver, à repasser — s'est introduit en bien des foyers.

Il y a longtemps que les femmes votent dans les pays nordiques. Le féminisme, qui est dirigé à Copenhague par la gracieuse madame Begdrupt, déléguée à l'U.N.O., n'a plus que deux revendications à présenter : l'accès aux fonctions de pasteur et l'autorisation, pour les conjoints, de faire séparément leur déclaration de revenus... Quant aux travailleurs, leur « journée », coupée par un repas froid, expédié en trente minutes, de sandwichs beurrés dits *smöre brot*, se termine vers cinq heures. Ils regnagnent alors sur des bicyclettes à haut guidon les coquettes habitations qui s'insinuent autour de Copenhague. Les fermes, les plus petites comme les plus grandes, offrent le même aspect de propreté, si séduisant ; les porcs sont aussi propres que des bébés de nursery. Les vaches laitières, rationnellement soignées, ont un rendement extraordinaire (l'une d'elles a donné l'an dernier, dans une vaste exploitation que j'ai visitée, plus de huit mille cinq cent litres de lait).

***

Un dernier entretien à l'extrémité de la plus lointaine province, du Schleswig du Nord, une dernière visite aux vitrines du National Museum de Copenhague et nous voici scellant l'adieu avec les incomparables cornes d'or pur rehaussées d'inscriptions runiques, qu'un archéologue trouva en 1803 et qui, volées, perdues, furent, d'après des dessins, reproduites pour notre enseignement. Nous contemplons longuement ces objets précieux, livrés à la joie authentique que prodigue la vue d'une belle matière, sensibles au mystère de la forme, des forces cachées dans les caractères à traits droits et obliques. C'est sur cette vision qu'il faut s'arracher à la merveilleuse Scandinavie...

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

LES LIVRES D'HISTOIRE

Pour être un des grands serviteurs du régime consulaire et du régime impérial, il n'a manqué à Creuzé-Latouche que de vivre plus longtemps. La mort l'a surpris à cinquante ans, alors qu'il était tout désigné par son passé, par ses connaissances, par ses manières de voir et de sentir pour tenir un premier rôle dans l'administration aux côtés des Mollien, des Daru, des Lebrun et des Gaudin.

Il était né à Châtellerault, en 1749, d'une famille de magistrats qui se rattachait par les femmes à l'architecte Androuet du Cerceau. Lui-même devint lieutenant-général de la sénéchaussée, c'est-à-dire chef de la magistrature poitevine. Excellent jurisconsulte, philosophe, lecteur de *l'Encyclopédie*, ami des lumières et agronome, comme la mode le voulait, il a laissé quantité de mémoires sur la géographie, le droit et l'agriculture qui sont d'un esprit solide et pratique. Bourgeois il était, bourgeois il resta : anticlérical forcené, ennemi enragé de la noblesse, respectueux de la propriété et partisan inébranlable de la liberté économique qu'il défendit aux pires moments de la Terreur, alors que sévissait le dirigisme avec son cortège de taxes, de réquisitions et de contraintes. Il fut successivement membre de l'Assemblée provinciale du Poitou, député du Tiers aux Etats Généraux, juge au tribunal de Cassation et à la Haute Cour d'Orléans, député à la Convention, aux Cinq Cents, aux Anciens et enfin sénateur. En 1793, il eut le courage méritoire de voter contre la mort du roi.

Son petit-neveu, M. Jean Marchand, vient de publier les bulletins d'information qu'il adressait à ses électeurs au début des Etats Généraux[1], du 18 mai au 29 juillet 1789. L'origine même de ce texte en détermine la valeur : c'est de la propagande faite au jour le jour par un député démocrate auprès de ses commettants. On n'y trouvera donc ni révélation, ni secret, ni confidence, mais un récit des événements tels que Creuzé-Latouche voulait qu'ils fussent vus de sa province. L'intérêt n'en est pas moins vif, car la légende révolutionnaire s'est faite de main d'homme, au jour le jour : nous la saisissons sur le vif et, pourrait-on dire, à l'état naissant.

Voici, par exemple, le récit de la fameuse séance royale du 23 juin à la suite de laquelle les députés du Tiers refusèrent de se séparer. Sous la plume de Creuzé-Latouche, tout a été libre et spontané : c'est le sursaut instinctif de la masse des représentants populaires contre les complots des courtisans insensés et impies qui trompent le monarque et qui compromettent son autorité. Seuls les mots historiques ne sont pas encore ciselés. La fameuse apostrophe : « Nous sommes ici par la volonté du peuple... » a même une

1. Jacques-Antoine Creuzé-Latouche : *Journal des États Généraux*, publié par J. Marchand pour la Société de l'Histoire de France (1 vol. in-8° chez Didier).

forme assez pâteuse : « M. de Mirabeau dit avec la plus grande véhémence qu'une Assemblée nationale devait être libre, qu'elle saurait l'être en dépit des gardes et des satellites et qu'il n'y aurait que la dernière violence qui pouvait obliger les membres de sortir. » Ouvrons en regard les *Mémoires* de l'abbé Grégoire à la page où il raconte la réunion tenue le 22 par le Club breton, ancêtre des Jacobins : « Nous étions douze à quinze députés réunis au Club breton... Instruits de ce que méditait la Cour pour le lendemain, chaque article fut discuté par tous et tous opinèrent sur le parti à prendre. La première résolution fut celle de rester dans la salle malgré la défense du Roi. Il fut convenu qu'avant l'ouverture de la séance, nous circulerions dans les groupes de nos collègues pour leur annoncer ce qui allait se passer sous leurs yeux et ce qu'il fallait y opposer. « Mais, dit » quelqu'un, le vote de douze à quinze personnes pourra-t-il déterminer la » conduite de douze cents députés ? » Il lui fut répondu que la particule *on* a une force magique ; nous dirons : voilà ce que doit faire la Cour et, parmi les patriotes, *on* est convenu de telles mesures. *On* signifie quatre cents, comme il signifie dix. L'expédient réussit. » Tels sont les deux côtés du théâtre : la parade pour le public ; les tireurs de ficelles en coulisse.

Il va de soi que la manœuvre « par les cercles intérieurs » (le noyautage, comme nous disons) est d'autant plus aisée qu'elle s'exerce dans une foule inorganique, qu'elle ne rencontre ni supériorité sociale reconnue, ni tradition obéie, ni règlement de séance, ni divisions de l'Assemblée en bureaux, ni division du pouvoir en deux Chambres... Les apparences désordonnées de la démocratie directe créent le terrain de choix pour l'action concertée de la minorité agissante. L'effort de cette minorité pour maintenir les Etats dans la cohue est très sensible à travers les étonnements et les réticences de Creuzé. Au début, il s'irrite du tapage, de l'incohérence. Ensuite il entre en plein dans le jeu.

« A cette séance (28 mai), nous avions *parmi nous* beaucoup d'étrangers spectateurs, et même des femmes, dans les tribunes et *sur les gradins des collatéraux !* M. Malouet, intendant de la Marine, député pour le Tiers Etat de Riom, en Auvergne, a demandé que, pour que les députés pussent délibérer plus tranquillement, l'on fît sortir les étrangers et qu'on les empêchât d'entrer à l'avenir.

» Plusieurs membres se sont élevés avec force contre cette proposition et ont dit que les citoyens qui étaient avec nous étaient nos amis et nos frères, et que nous ne pouvions rien faire de mieux que de les rendre témoins de toutes nos délibérations, et Volney, député de l'Anjou, a ajouté que tous les citoyens étaient non seulement nos frères, mais encore nos maîtres, puisque nous n'étions que leurs mandataires, chargés de leurs pouvoirs et d'exécuter leurs volontés et que, loin de les faire sortir, il serait à souhaiter que la salle fût disposée de manière à en admettre la plus grande quantité possible. »

Le président se contente donc de prier les spectateurs de ne plus se mêler aux députés et de garder le silence. On sait que les cris des tribunes, les défilés de pétitionnaires, l'invasion périodique des assemblées par la foule resteront un des principaux ressorts de la puissance jacobine. Pour avoir voulu mettre de l'ordre et des formes dans les délibérations, Malouet sera désormais catalogué « partisan du despotisme et de l'aristocratie ».

A propos de la Bastille, Creuzé rapporte avec beaucoup de soins toutes les histoires mélodramatiques que l'on faisait courir. Mais il a soin de les présenter sur le ton modéré et digne, qui convient à un homme de science : « On assure... Il est constant... » Suivent les plus grosses calembredaines de propagande. Il est bien obligé de mentionner l'assassinat du prévôt des marchands, Flesselles, de Launay et de Puget. Comme il n'est pas très sûr que ces crimes fassent leur effet en Poitou, il se hâte d'ajouter : « Quelque affreux que soient ces événements, on croit que le ministère en préparait de plus horribles. »

En étudiant de près les bulletins de Creuzé-Latouche et en les comparant aux documents similaires qui nous possédons déjà, on fera certainement quelques découvertes intéressantes sur la façon dont l'opinion, durant cette première crise, fut manœuvrée, ou, pour employer le terme propre, orientée.

C'est une leçon de cet ordre que nous donne l'excellent travail de M. Paul Sainte-Claire Deville sur *la Commune de l'An II* [2]. Pendant longtemps, en effet, les historiens se sont obstinés à ne voir du phénomène révolutionnaire que l'extérieur. Il en résultait une connaissance, non seulement superficielle, mais fausse. Il importe peu, par exemple, de savoir que la Convention devait être élue au suffrage universel à deux degrés, que les assemblées primaires devaient se tenir au chef-lieu de canton et l'assemblée électorale au chef-lieu de département, qu'il y aurait autant de tours de scrutin que de candidats à élire, etc. Le véritable problème est ailleurs. Le voici : « Neuf dixièmes des électeurs s'abstinrent. Pourquoi ? » Le chercheur qui se pose cette question est contraint de regarder les choses comme elles se sont passées et d'en démonter le mécanisme. C'est la méthode de M. Sainte-Claire Deville : elle explique l'intérêt et l'importance de son livre.

Mai 1793. La lutte entre la Montagne et la Gironde est à son paroxysme. La Gironde garde la majorité à l'Assemblée, la Montagne a pour elle les clubs.

Le 5 avril, aux Jacobins, Augustin Robespierre, fidèle écho de son aîné, a donné le signal de l'action offensive : « La Convention n'est pas capable de gouverner. Il faut attaquer les meneurs de la Convention. Citoyens, ne venez pas offrir vos bras et votre vie, mais demandez que le sang des scélérats coule... Il faut que les bons citoyens se réunissent dans leurs sections ; qu'ils y dirigent l'opinion publique d'une manière plus utile qu'ils n'ont fait jusqu'à présent, et qu'ils viennent à la barre de la Convention, nous forcer de mettre en état d'arrestation les députés infidèles. » Aussitôt c'est un flot de pétitions demandant l'arrestation de vingt-deux représentants et la proscription de ceux qui ont voté l'appel au peuple lors du procès de Louis XVI...

Vergniaud dénonce à la tribune les procédés par lesquels les pétitions ont été provoquées : « Les rédacteurs et leurs amis se répandirent au même

1. Paul Sainte-Claire DEVILLE : *La Commune de l'An II*. La vie et la mort d'une assemblée révolutionnaire (1 vol. petit in-8°, chez Plon).

instant dans les sections de Paris. Chaque émissaire, d'après les conventions faites, disait : *Voilà une pétition qu'il faut signer ! Lisez-la. — Inutile. Elle a déjà été adoptée par la majorité des sections.* Ce mensonge réussit auprès de quelques-unes. » Là où il y eut de la résistance, « les intrigants, les oisifs, les inconnus demeurèrent jusqu'à ce que les bons citoyens se fussent retirés et, maîtres de la délibération, ils délibérèrent qu'il fallait signer la pétition et la signèrent en effet. Le lendemain, quand les citoyens arrivaient à la section, on leur présentait la pétition à signer ; on se prévalait contre eux de la délibération prise la veille. S'ils voulaient faire quelques observations, on leur répondait par ces mots terribles : *Signez ou point de certificat de civisme.* » Dans plusieurs sections même, on décida de renouveler toutes les cartes civiques à la fois et on refusait les nouvelles à ceux qui ne signaient pas. « Ces faits sont notoires ; il n'est personne qui puisse les contredire. »

Vergniaud, en effet, n'a pas été contredit. Au contraire, on trouve dans un rapport du policier Dutard, « observateur » du ministère de l'Intérieur, à la date du 14 mai, la description, plus poussée encore, du même mécanisme :

« Dans presque toutes les sections, ce sont les sans-culottes qui occupent les comités de surveillance ; ce sont eux aussi qui occupent le fauteuil, qui ordonnent l'intérieur de la salle, qui disposent les sentinelles, qui établissent les censeurs et reviseurs. Cinq ou six espions, habitués de la section, soldés à quarante sous, y sont depuis le commencement jusqu'à la fin de la séance ; ce sont des hommes à tout entreprendre. Ces mêmes hommes sont destinés encore à porter les ordres d'un comité de surveillance à l'autre, de proche en proche, de manière que, s'il arrive quelque chose dans une section, la section voisine en est bientôt instruite ; et si les sans-culottes d'une section ne sont pas assez forts, ils appellent ceux de la section voisine. »

Au surplus, les comités de surveillance, pour coordonner leur action, avaient nommé un *comité central*, où l'on parlait ouvertement de *septembriser* vingt ou trente députés. Nous connaissons quelques-uns des membres qui soutinrent la proposition, entre autres un employé des subsistances militaires et deux administrateurs de police. Il se trouve pourtant des sections où les modérés regimbent, où par leur obstination à être présents, ils ont la majorité. Voici la section Bon-Conseil qui avait ouvert le feu, contre les députés girondins, au début d'avril. Le 5 mai, elle envoie une députation lire une adresse toute différente. Les citoyens de la section voient avec peine la représentation nationale avilie, menacée, livrée à l'infamie, désignée aux poignards. Ils s'engagent à défendre la liberté des opinions et ils ne souffriront pas que les bons soient écrasés par le despotisme de prétendus patriotes, qui ne sont que des intrigants.

Honneurs de la séance, mention honorable, réponse affectueuse du président Boyer-Fonfrède, tout est accordé à ces courageux pétitionnaires par la majorité émue. C'était un précédent dangereux pour le parti adverse qui s'empressa d'y mettre bon ordre. Sous prétexte que les porteurs de l'adresse avaient soulevé du tumulte en accourant à leur quartier, les administrateurs de police les firent arrêter et coffrer. Excellent moyen pour décourager les imitateurs.

Parmi les papiers saisis chez Robespierre, à sa chute, se trouve un document d'une extraordinaire précision. Courtois qui l'a publié dans son *Rapport* n'y a vu sottement qu'un épanchement secret d'ambitieux. Or, ces quelques lignes, écrites entre le 16 et le 19 mai, donnent exactement le secret des journées qui vont suivre : « Les dangers intérieurs viennent des bourgeois ; pour vaincre les bourgeois, il faut rallier le peuple... Il faut que le peuple s'allie à la Convention et que la Convention se serve du peuple. — Il faut que l'insurrection s'étende de proche en proche sur le même plan. — Que les sans-culottes soient payés et restent dans les villes. — Il faut leur procurer des armes, les colérer, les éclairer. »

Comme l'écrit notre auteur, rien de plus tragiquement caractéristique des horreurs de la guerre civile que ce néologisme *colérer* employé par un homme à tête froide qui sait le maniement des passions. Au surplus les individus à colérer et à payer ne sont que quelques poignées. Le très grand nombre étant passif ou apeuré ; il suffit de deux ou trois cents hommes par section pour y faire la loi. Dans ce Paris qui comptait plus d'un demi-million d'habitants, les « masses » révolutionnaires n'ont pas dépassé sept ou huit mille individus, dix peut-être, mais encadrés, entraînés, tenus en mains et toujours sur la brèche.

Le livre de M. Sainte-Claire Deville permet justement de saisir au travail et comme sur le tas, quelques-uns des contremaîtres de la Révolution, quelques-uns de ces praticiens en émeute, de ces militants obscurs, nécessaires et dévoués qui sont l'intermédiaire indispensable entre les grands chefs et la piétaille anonyme des sans-culottes. Le 29 mai, Robespierre, parlant aux Jacobins, avait fait appel au peuple de Paris pour faire échec « au triomphe de la tyrannie ». Mais il s'était bien gardé de préciser les moyens : « Ce n'est pas à moi d'indiquer ces mesures, à moi qui suis consumé par une fièvre lente et surtout par la fièvre du patriotisme. J'ai dit. Il ne me reste plus d'autre devoir à remplir à ce moment. »

En effet, le même jour, à l'archevêché où se tenaient toujours des réunions politiques d'électeurs et de sectionnaires, s'était constitué un comité insurrectionnel de six, puis de neuf, puis de onze membres. Nous en connaissons les noms : Varlet, employé des postes ; Dobsen, avocat ; Bonhommet, marchand de jouets ; Simon, peintre-doreur ; Wandling, cordonnier ; Fournerot, charpentier (et bossu, par-dessus le marché) ; Guzman, réfugié espagnol, espion et banquier ; plus quelques individus sans profession déterminée, vaguement journalistes, et un ingénieur, Dufourny, qui, au début tout au moins, joue le rôle principal. En tout cas, c'est lui qui, pérorant en public, a donné la meilleure philosophie de l'action révolutionnaire : « Souvenez-vous du 10 août. Avant cette époque, les opinions étaient partagées sur la République ; mais, à peine avez-vous porté le coup décisif, tout a gardé le silence. Le moment de frapper de nouveaux coups est arrivé. Ne craignez rien des départements ; je les ai parcourus ; je les connais tous ; *avec un peu de terreur et des instructions, nous tournerons les esprits à notre gré.* »

La Commune de l'An II est l'enfant de ce comité. C'est lui qui a abattu la Gironde, instauré la dictature montagnarde et, d'une façon ou d'une autre, désigné les cent quarante-quatre conseillers de Paris, artisans et boutiquiers pour les trois quarts. Le reste comprend quelques avocats, un

huissier, deux ou trois médecins, un prêtre défroqué, des instituteurs, un ingénieur, un professeur de chant, quelques artistes, peintres, graveurs, sculpteurs. Un de ceux-ci, Daujon, se fit attribuer la démolition « des signes de féodalité et de fétichisme ». C'est lui qui martela les façades de l'Ecole militaire, démolit les autels, les confessionnaux, la croix et la chaire des Invalides.

M. Sainte-Claire Deville suit l'histoire de la Commune jusqu'au neuf thermidor, l'histoire non point administrative (qui eût cependant été bien intéressante, par exemple en ce qui concerne l'application du *maximum*), mais politique et partisane. Elle s'organise donc autour des deux épurations : l'élimination des Enragés, avec l'exécution de Chaumette et d'Hébert, respectivement procureur-syndic et substitut, au printemps de 1794, la chute et l'exécution de Robespierre, en juillet. La première épuration entraîna le remplacement d'une trentaine de conseillers, la seconde la dispersion complète : 87 guillotinés, 40 emprisonnés, les autres en fuite.

En vérité, Hébert était un personnage répugnant. Fils d'un orfèvre d'Alençon, il n'a jamais fait d'autre apprentissage que celui de clerc-stagiaire chez un procureur. Brouillé avec sa famille à la suite d'un scandale qui le contraint à quitter Alençon, il vient traîner son oisiveté à Paris, vivant d'expédients, de dettes et de menus larcins. Aux approches de la Révolution, on le retrouve garde-magasin et placeur aux Variétés. En 1788, il quitte le théâtre, on ne sait trop pourquoi. Peut-être pour avoir vendu des billets pour son propre compte. Comment passa-t-il l'hiver 88-89 ? On l'ignore. En 1789, il est pamphlétaire à gages. Son premier travail est un livre d'images où l'on voit madame de Polignac vomissant des serpents dans le sein de la reine. Puis viennent *Un petit Carême* et *Une Vie privée de l'Abbé Maury*, quelques articles de journaux, enfin *le Père Duchêne*.

Le Père Duchêne est un personnage de folklore, comme Guignol, Marius et le colonel Ronchonot. Il a dû naître dans quelque baraque de foire. Parmi les milliers de brochures qui parurent avant et après la réunion des Etats se trouvaient quelques *Père Duchêne : le Voyage du Père Duchêne, le Père Duchêne Député*, etc. Un abbé éditait même un *Père Duchêne* périodique. Hébert reprit le nom et le titre. Son *Père Duchêne*, à lui, qui, pour la postérité, est resté, justement, le vrai est une brochure périodique ornée en tête d'une vignette, représentant le Père Duchêne fumant sa pipe, avec la légende : *Je suis le véritable Père Duchêne, foutre !* qu'on pourrait regarder comme le titre du journal, car il n'en a pas d'autre. Chaque numéro a un intitulé particulier, comme un roman à épisodes : *la Grande Colère du Père Duchêne, Fureur du Père Duchêne contre M. de Mirabeau, la Découverte du Père Duchêne*, etc. Les premiers numéros parurent vers juillet-août 1790. Il y en eut un peu plus de quatre cents. La lecture en soulève le cœur. Cette verve canaille portait : cela n'est point douteux, mais il est difficile d'imaginer rien de plus vil. On plaint ceux qui ont bénéficié de cette propagande. C'est un flot boueux d'ordures, de mensonges, de calomnies, d'absurdités, de dénonciations et d'appels au meurtre, un égout qui se déverse intarissablement, avec son piment de *foutre*, de *bougre*, de *cornard*, de *couillon*, de *cul*, de *garce*, de *frocard*, de *putain*, etc. On pense à la fois aux maniaques de l'assassinat et aux fous qui se nourrissent d'excréments.

M. Gérard Walter[1] vient de consacrer à Hébert un volume qui déborde, je ne dirai pas d'admiration, ce serait trop peu, mais de dévotion et de piété. Hébert est grand, noble, admirable, parce qu'il a servi la Révolution. Le reste ne compte pas. « En temps de révolution... tout ce qui est utile au progrès révolutionnaire est moral, tout ce qui lui est nuisible ne l'est pas. Autrement dit, la valeur d'un révolutionnaire ne doit pas être mesurée d'après ses qualités intrinsèques, mais d'après les résultats acquis... »

Par malheur, il arriva à Hébert une mésaventure assez courante : il s'écarta de la *ligne*. Robespierre l'envoya au tribunal révolutionnaire et le fit guillotiner. Cette triste fin permet de déceler chez M. Walter un reste d'esprit bourgeois et une certaine infection libérale qu'il doit sans doute à sa formation chartiste. Il plaide pour Hébert. Il affirme que sa condamnation fut inique. Il a beau corriger cette affirmation en disant aussitôt qu'il n'y eut pas d'autre procès inique durant toute la Terreur, son blasphème n'en est pas moins éclatant. En bonne morale révolutionnaire, Hébert devait se reconnaître coupable et M. Walter aurait dû contresigner la version officielle avec tous les signes de la sincérité et du respect.

Marie Lenéru avait jadis consacré à Saint-Just un livre d'amoureuse. M. C.-J. Gignoux lui consacre un livre d'historien[1]. Si la mode est toujours au totalitarisme, rien ne s'opposerait à ce qu'on fît de Saint-Just l'annonciateur des temps nouveaux. C'est lui qui a enseigné le premier que la révolution excluait la liberté, que la liberté ne devait pas être garantie par les lois afin que la réaction ne pût pas s'en réclamer pour sa défense, que la révolution devait détruire intégralement ou mettre en servitude tout ce qui lui est contraire. Mieux que cela : tout ce qui, d'après son origine, son éducation, sa parenté et ses goûts pourrait un jour ou l'autre avoir la tentation de lui devenir contraire. Il a une éloquence sententieuse et coupante, un maintien glacial, un sang-froid impénétrable, une imagination emphatique et sombre, une intelligence livresque, un orgueil pharaonique et un courage qui n'a pas fléchi devant la mort. (Hébert, lui, fut piteux.) On peut bien l'honorer comme l'Archange de la guillotine. Il possède la vérité et il n'est pas loin de penser qu'il la possède seul. Aussi tue-t-il sans remords, au nom de la vertu et du bonheur. Jamais un doute ne l'a effleuré ; jamais une hésitation n'a retenu sa plume. Son fanatisme, sa fureur de domination, son mépris des hommes, son goût du sang et de la destruction ne s'imaginent pas hors de ces temps où l'arbitraire et l'exceptionnel deviennent le train ordinaire de l'existence.

Mais cette inaptitude à la vie normale et aux sentiments normaux fait aussi sa faiblesse. De sa jeunesse que reste-t-il ? Une obscénité en sept mille vers, qui est un chef-d'œuvre de platitude et d'ennui, une brochure sur *l'Esprit de la Révolution* d'une suffisance insupportable dans la critique, très hésitante dans la doctrine. Député à la Convention à vingt-cinq ans, devenu le second de Robespierre au Comité de Salut Public, il se pose en rival de Carnot, mais les victoires auquelles il assiste ne lui doivent rien. Hoche, qu'il harcelait d'exhortations, le traita un jour de foutriquet. Les fameux décrets de ventôse dont il est l'auteur et qui devaient parachever

1. Gérard WALTER : *Hébert et le Père Duchesne* (1 vol. petit in-8°. La Roue de Fortune, chez Janin).

2. C.-J. GIGNOUX : *Saint-Just* (1 vol. in-12, La Table Ronde).

la révolution politique par un gigantesque transfert de propriété, se sont avérés proprement inexécutables, la répartition des terres à distribuer (celles des suspects) ne coïncidant nullement avec la répartition des bénéficiaires (les patriotes indigents). Comment même aurait-on procédé à une nouvelle distribution de la population alors que les véritables indigents étaient soit des individus diminués, incapables de tout travail pénible (blessés, infirmes, vieillards, malades, etc.), soit des habitants des villes, inaccoutumés à la culture et peu désireux d'être transplantés. En outre, pour que la production agricole fût assurée, il ne suffisait pas de redistribuer le sol : il fallait donner aux nouveaux propriétaires les moyens de le cultiver, semences, matériel, bétail, etc., dont on se plaignait justement de manquer. Ces décrets n'étaient, au fond, qu'une improvisation de théoricien.

Bref, à aucun degré, on ne discerne chez ce prophète l'étoffe d'un homme de gouvernement. Sa pensée et sa dialectique ignorent également les faits et la logique. Dans ses rapports on ne trouve jamais ni une notation précise et concrète qui rende utile de s'y reporter, ni même une pensée cohérente. C'est une série d'axiomes assénés sur un ton qui ne tolère pas la réplique et c'est tout. Mais justement, les révolutionnaires qui ont duré sont ceux qui ont réussi, même mal, même au prix d'efforts disproportionnés, à faire vivre le peuple qu'ils avaient subjugués, en prétendant le libérer. Ils étaient, par quelque côté, des hommes de vérité, des hommes de pratique, à l'occasion des opportunistes. Le régime robespierriste s'est effondré pour n'avoir pas su nourrir la France. Saint-Just, lui, est mort intrépidement, dans le mépris de ce monde veule et imbécile qui n'avait pas reconnu son génie.

PIERRE GAXOTTE

Il est superflu de dire que la somme publiée par M. Paul Reynaud sous le titre de *La France a sauvé l'Europe* (Flammarion) — deux volumes *in octavo* contenant plus de 1 200 pages — constitue, sur les causes et les circonstances de notre défaite, un document irremplaçable. Impossible de rien écrire sur la guerre, l'armistice de juin 1940, sans tenir compte de ce témoignage capital. M. Paul Reynaud était le chef du Gouvernement en ces heures dramatiques et il a en mains des pièces authentiques qu'il verse aux débats. Plus : ayant occupé au Parlement et au Gouvernement même une place éminente entre les deux guerres, il lui est permis de remonter assez loin dans le passé, de porter sur les événements qui ont précédé la catastrophe des jugements aussi pertinents qu'inattendus. Pour ne donner qu'un seul exemple, il démontre que la victoire du Front populaire en 1936 fut due à une politique financière imprudente, au retard apporté à une dévaluation du franc qui s'imposait, et qui fut refusée pour des raisons, vagues, de pres-

tige ; la crise économique entraîna la crise politique qui facilita les desseins de Hitler sur une France profondément divisée.

L'ouvrage, destiné à l'Histoire, ne s'inscrit pas pourtant exactement dans l'Histoire. Il ne pouvait en être autrement. Poursuivi par le Gouvernement de Vichy pour « crime de non-capitulation » ; jeté en prison dès septembre 1940 ; livré aux Nazis en novembre 1942 ; promis à une fusillade à laquelle, plus heureux que Mandel, il échappa par miracle ; ayant souffert les douleurs physiques et morales les plus aiguës ; harcelé, calomnié par des adversaires irréductibles postés sur tous les coins de l'échiquier politique, M. Paul Reynaud est encore dans l'ardeur d'un combat qui dure depuis dix ans et qui n'est pas achevé. A ce maître du barreau et de la tribune, la polémique n'est point contraire, il s'en faut. Soit qu'il se défende, soit qu'il attaque, il déploie une souplesse, une habileté et un brio incomparables : argumentation serrée, portraits hauts en couleurs, formules qui font balle, rien ne manque à des pages qui donnent au lecteur l'idée d'un avocat irrésistible et d'un procureur redoutable.

Sa vindicte, au reste, s'exerce moins contre ceux qui s'en sont pris à sa personne qu'à ceux qu'il considère comme les responsables du malheur de la France et, précisément, aux négociateurs d'un armistice, contraire, juge-t-il, non seulement à l'honneur, mais aux intérêts supérieurs du pays. C'est dire que le maréchal Pétain, le général Weygand occupent la majeure partie de son réquisitoire ; il ne les lâche pas de la première à la dernière page du livre, car dans le premier tome, consacré cependant presque entièrement aux préliminaires du conflit, il met en relief les erreurs de doctrine, les imprévisions et les fautes de notre état-major général. M. Paul Reynaud prévoit que le général Weygand, qui s'est déjà heurté à lui à l'occasion des procès en Haute-cour, ne restera pas sans répliquer ; il semble même que les banderilles qu'il lui décoche doivent hâter la riposte.

M. Paul Reynaud, au reste, ne se décerne pas uniformément des brevets de patriotisme, de clairvoyance, d'infaillibilité. Les griefs qui lui ont été faits : avoir appelé en mai 1940, dans son gouvernement, le maréchal Pétain et à la tête de nos armées, le général Weygand ; n'avoir pas relevé de son commandement le général Weygand quand celui-ci refusa d'obéir à l'ordre qui lui était donné de capituler ; s'être incliné devant l'opinion de son Cabinet qui, à la majorité, penchait pour la demande d'armistice, alors que, constitutionnellement, il lui était loisible, surtout avec l'appui des présidents de la Chambre et du Sénat, de passer outre — ces griefs, M. Paul Reynaud non seulement les accepte, mais il en reconnaît le bien fondé. Il écrit ainsi :

« Je dois, ici, m'accuser de l'erreur fondamentale que j'ai commise et de laquelle tout a découlé. Comme tous les Français, j'ai fait confiance, sur le plan de la résistance, au maréchal Pétain et au général Weygand. Je n'ai pas imaginé que je pourrais un jour me trouver en conflit avec eux sur le respect dû à la parole de la France. Ce n'est que peu à peu, par les apports successifs de mes lectures et par la confrontation de mes souvenirs avec les faits qui m'ont été révélés, que j'ai pu reconstituer la vérité, si différente de la légende. » (T. II, p. 129.)

« En vérité, j'aurais pu relever Weygand de son commandement sur l'heure pour avoir dit qu'il ne quitterait pas la France, même s'il en recevait l'ordre.

Si je ne l'ai pas fait, c'est parce que cette mesure eût entraîné la démission immédiate du maréchal Pétain et quelques autres. » (T. II, p. 323.)

Mais de ces erreurs de jugement, M. Paul Reynaud donne, chaque fois, des explications pertinentes. Le malheur est que tout mortel ne voit vraiment clair dans les hommes et dans les événements qu'*après*, c'est-à-dire bien souvent : trop tard. *Trop tard* ! Cette expression revient dans le livre de M. Paul Reynaud comme un *leit-motiv* funèbre. C'est que la tortue, même cuirassée, ne peut rien contre le lièvre motorisé.

Hors de toute polémique, les dernière pages du livre, qui relatent les dures années de captivité et l'espoir inébranlable, sont celles qui, par leur stoïcisme, leur pittoresque, leur émouvante sobriété, font sur le lecteur l'impression la plus profonde ; mais de l'ensemble de l'ouvrage, il se dégage une foi dans le destin de la France et dans la noblesse de son rôle à laquelle nul ne saurait rester insensible.

« Mieux vaut être dans le camp où l'on a commis des fautes, écrit M. Paul Reynaud, que dans celui où on a commis des crimes. » Maxime lapidaire, qu'il faudrait inscrire aux frontons des temples internationaux.

***

Le 10 juin 1940, à dix heures du soir, M. Paul Reynaud prenait la route d'Orléans. « Avant de quitter mon cabinet, écrit-il, j'hésite une seconde : faut-il faire enlever le portrait de Lazare Carnot pour qu'il ne voie pas *cela?* Je le laisse pour sa propre sécurité. C'est à Lazare Carnot qu'il faudra penser après la guerre, quand la France se refera une armée. »

Le livre du colonel Henri Carré : *le Grand Carnot* (la Table ronde) vient donc à point ; non seulement les curieux y trouveront une biographie, jusque-là inexistante, du célèbre « organisateur de la victoire », mais les hommes politiques pourront s'inspirer de ses leçons et, plus encore, de ses exemples. Lazare Carnot, vu à travers le colonel Henri Carré est, sans conteste, l'un des plus sympathiques de nos grands ancêtres. Sa droiture, sa scrupuleuse probité, son patriotisme agissant lui donnent une place à part dans une foule bigarrée dont les chefs portent tous le poids d'une erreur, d'une faute, d'un crime. A dire vrai, lui-même, en votant la mort de Louis XVI et en refusant le sursis fit preuve d'une rigueur qui n'était pas dans sa nature ; il la paya d'ailleurs fort cher puisque la Restauration ne composa jamais avec ce « régicide » et que Carnot mourut en exil à Magdebourg.

Mais à une époque où le moins qu'on puisse dire est qu'il n'y était pas facile de suivre la ligne droite, d'échapper aux compromissions et de sauver sa tête ou sa liberté, Lazare Carnot eut le mérite — que nous apprécions pleinement aujourd'hui — de repousser les palinodies ou les ralliements salutaires, de ne point renier ses anciens amis, même quand les Assemblées se déchaînaient contre eux, d'avoir quitté les plus hautes fonctions plus pauvre que le jour où il les avait assumées. De combien de héros de la Révolution et de l'Empire est-il permis d'en dire autant?

On se représente volontiers Carnot comme un grand administrateur, un ministre de l'Armement incomparable, doublé d'un estimable savant. L'image est fort incomplète. On oublie qu'à l'un des instants les plus cri-

tiques de notre histoire, en octobre 1793, quand l'armée autrichienne, débordant notre frontière Nord, menaçait de faire tomber Maubeuge et toute notre ligne de résistance, Carnot se substitua au général Jourdan qui estimait trop aventureuse la manœuvre préconisée, prit en mains les opérations, et remporta la victoire de Wattignies, qui força les Autrichiens à battre en retraite derrière la Sambre et à lever le siège de Maubeuge.

On ignore aussi — et Napoléon a observé sur ce point la plus grande discrétion — que le plan de la campagne d'Italie avait été dressé, au moins dans ses lignes essentielles, par Carnot et que le général Bonaparte n'en fut que le génial réalisateur.

Le beau livre du colonel Carré nous révèle ainsi quantité d'aspects mal connus de celui en qui, à un siècle d'intervalle, semble se réincarner Vauban. Bourguignon, ingénieur du génie comme Vauban, Carnot a, de même que l'auteur de la poignante lettre à Louis XIV, un sentiment profond de la souffrance. Il s'efforce de soulager le fardeau qui pèse sur les hommes, surtout de ne pas l'aggraver. Il réprouve les destructions inutiles, il réprime les pillages, il déteste le sectarisme, les haines partisanes ; aussi se heurte-t-il à Robespierre, qu'il traitera de « dictateur ridicule », abandonne-t-il le « crescendo » (selon son expression) de Napoléon dont il ne supporte pas l'humeur tyrannique et le mépris qu'il a des vies humaines.

On pourrait extraire de ses œuvres un recueil de réflexions et de pensées qui, toutes, dénotent un sens psychologique aigu. Après le sac de Furnes par les soldats de l'an I, il note : « On doit cependant à ces hommes la justice de dire qu'ils avaient déployé un courage vraiment héroïque, mais que leur conduite fut un ensemble d'actions tantôt belles tantôt honteuses, qui peignent le caractère volage et inconséquent, mais indélébile, des Français. » En votant « non » sur la proposition de décerner au Premier Consul la dignité impériale héréditaire, il s'écrie : « La liberté ne fut-elle donc montrée à l'homme que pour qu'il n'en pût jamais jouir ? » Et dans son Mémoire à Louis XVIII, cette phrase frappée en maxime : « Pardonner n'est pas oublier, car l'oubli gagne les cœurs et le pardon les ulcère. » Il avait aussi des vues personnelles en matière de finances, mais trop sensées pour qu'elles fussent prises en considération.

***

C'est sans doute Carnot qui, le premier, employa l'expression « tache d'huile », appliquée à une pénétration pacifique en Afrique du Nord, alors qu'il conseillait l'occupation par la France de quelque point du littoral méditerranéen, d'où notre commerce et notre influence pourraient rayonner.

La formule a eu du succès, puisque les grands colonisateurs modernes, Bugeaud, Gallieni, Lyautey, s'en sont inspirés et qu'on en attribue quelquefois l'invention au pacificateur du Maroc. La façon dont le maréchal Lyautey concevait le protectorat vient d'être l'objet d'une étude, à la fois juridique et historique, due à M. Pierre Esperandieu : *Lyautey et le protectorat* (Editions Pichon et Durand-Auzias). L'ouvrage est particulièrement bienvenu, au moment où se posent les plus épineux problèmes que les nations européennes aient eu à résoudre en Afrique, en Asie et en Océanie, et où les mots « colonisation », « assimilation », « union », « protectorat », « association »,

« souveraineté », « autonomie », « indépendance » se heurtent si vivement que les étincelles crépitent.

A vrai dire, Lyautey n'attribuait aux mots aucune vertu magique ; le traité de protectorat avec le sultan Moulay Hafid venait d'être signé, en mars 1922, lorsqu'il fut nommé résident général ; il avait donc été étranger à sa rédaction. Sans toucher à la lettre, il en modela l'esprit selon les expériences qu'il avait faites en Indochine, à Madagascar et sur les confins algériens. Ses qualités essentielles furent de ne jamais perdre de vue le but à atteindre : « pacifier », et aussi de ne jamais oublier qu'il avait devant lui des êtres humains. Il n'aimait pas les guerriers. « La route s'ouvre devant les conquérants, écrivait-il à Gouraud, mais quelle route ! On fait le vide et ce n'est pas pour régner sur un désert que je suis ici. » Pour atteindre son but, il sut faire preuve de souplesse, de diplomatie, voire d'un opportunisme qui choque sans doute les doctrinaires, mais qui constitue la manifestation la plus probante de l'intelligence pratique.

***

Substantiel et aéré, instructif et plaisant, le livre de M. Jacques Chastenet : *le Siècle de Victoria* (A. Fayard) comprend un tableau chronologique, un index et une bibliographie précieux aux lecteurs qui voudraient, à bon compte, briller dans l'histoire victorienne.

M. Chastenet estime, non sans apparence, que le XIXe siècle a été le siècle de l'Angleterre et que l'Angleterre fut, au XIXe siècle, essentiellement victorienne. Non que la petite reine eût, contrairement à l'opinion reçue, une personnalité marquante. Consciencieuse, appliquée à ses devoirs, docile aux lois constitutionnelles qui l'obligeaient à appeler au gouvernement des « Premiers » — par exemple, Gladstone — qu'elle ne pouvait souffrir, Victoria, qui termina son règne comme une idole, après avoir été discutée et même sifflée, ne semble avoir été douée ni d'une intelligence, ni d'une imagination exceptionnelles.

Sentimentale, et probablement sensuelle, mais naïve et prude, sensible au prestige et au mystère des Don Juan de la politique : lord Melbourne, Napoléon III, Disraëli, malhabile à de vastes conceptions qui sont le propre des penseurs et des hommes d'État, elle fut hantée par sa dignité de reine et par la grandeur de l'Empire britannique. En quoi elle représentait fort exactement son peuple, avec le puritanisme, la foi dans le progrès, le complexe de supériorité et la froide énergie qui l'ont de tout temps caractérisé.

Son règne coïncida avec une des périodes les plus florissantes de l'Angleterre. Une phrase du livre exprime cette prospérité : « Un phénomène démographique a dominé ce demi-siècle ; la population de la Grande-Bretagne a plus que doublé et elle a cessé d'être aux trois quarts rurale pour devenir aux trois quarts urbaine. »

Qu'elle paie actuellement cette crise prodigieuse de croissance, ainsi que les efforts surhumains accomplis durant la dernière guerre, cela n'a rien de surprenant. Mais il n'en faut pas douter : la Grande-Bretagne tirera toujours de son sol des hommes à la hauteur de son courage et des reines à l'image de son âme.

PIERRE AUDIAT

* * LES REVUES * *

— *Les temps modernes* (Juin). Une étude de M. Sartre (la cinquième d'une série). *Qu'est-ce que la littérature*? On y lit : « *Les Français de* 1930 *ont découvert avec stupeur leur historicité* » (entendez : que leur destin individuel était lié à l'histoire). Point de départ d'une « démonstration » dont le sens général est : avant 1930 les écrivains ne liaient pas les préoccupations de leurs personnages à celles de l'époque où ils vivaient. En ce qui concerne la naissance subite du sentiment de l'historicité chez l'homme de la rue en 1930, la proposition surprend. Il y avait encore à ce moment, comme aujourd'hui, beaucoup de gens ayant vécu avant 1914 et ils savaient à quoi s'en tenir sur la question. Quant au « décalage », que Sartre dénonce, entre le « *mythe littéraire* » et « *la réalité historique* », il ne nous paraît pas du tout le fait des générations d'écrivains auxquels Sartre s'en prend. Ni Barrès, ni Martin du Gard, ni Montherlant, ni Drieu — pour ne citer que ceux-là — n'étaient indifférents à la réalité historique ». L'attaque contre les « aînés » se trouve liée en l'espèce, à l'assaut contre une certaine conception du récit, la conception « Maupassant », qui, d'après Sartre, aurait été celle de presque tous les écrivains, avant Malraux, Saint-Exupéry et lui-même. Les nouvelles de Maupassant évoquent, d'après Sartre, un monde « cérémonieux » où les privilégiés du sort devisaient délicatement dans la nuit, tandis que les opprimés gémissaient dans leur douloureux sommeil. Maupassant, comme ses personnages, avait, paraît-il, « un cœur calme », l'ordre triomphait dans ses écrits et il évitait d'évoquer tout « changement qui aurait effrayé la société bourgeoise ». En fait, on a bien du mal à intégrer dans ce schéma les contes normands et les récits de 70. On n'en a pas moins à accepter cette idée de Sartre d'après laquelle depuis 1840, tous les écrivains français auraient plus ou moins été des « aristocrates du survol ». Que fait-il de Vallès, de Zola, des romanciers de 1870, des romanciers de l'affaire Dreyfus et de ceux de 1914?

M. Sartre et ses amis ont découvert aussi, paraît-il, toujours vers 1930, qu'ils n'étaient pas des « *citoyens du monde* ». Sous entendu : nos prédécesseurs se considéraient comme tels. Pense-t-il donc que Péguy s'était fait tuer comme « citoyen du monde », après avoir écrit *l'Argent* comme citoyen de Sirius? Dans des cas moins significatifs, M. Sartre ne jugerait-il pas sur les apparences? Giraudoux, pour prendre le plus évasionniste des auteurs de cette entre-deux-guerres, que Sartre juge sévèrement, a écrit *Siegfried, la Guerre de Troie* et *Lectures pour une ombre*. Cela ne rentre pas tout à fait dans le cadre de la littérature platonisante où Sartre estime que ses aînés se sont confinés. Je ne dirai rien de la pudeur qu'ont éprouvée certains écrivains à insister sur l'aspect tragique du monde. Ayant vécu l'horrible ils se sentaient gênés pour l'évoquer vis-à-vis de ceux qui avaient partagé leurs souffrances (sentiment contraire à celui qu'éprouve Sartre, mais qui, sauf aux yeux des « Jansénistes », ne porte en soi aucun germe stérile). Après tout, ces « pudiques » n'ont pas été très nombreux, mais il me paraît aussi contestable d'affirmer que les « aînés » de Sartre ont ignoré la littérature du présent (qu'on songe aux *Croix de Bois*, au *Feu*, à *Civilisation*) que de soutenir qu'ils ne recrutaient leurs lecteurs que parmi les « âmes vacantes ». Ni pour Jules Romains, ni pour Montherlant, ni pour Duhamel, ni pour Mauriac, ni pour Morand la littérature n'était un exercice mandarinal et la « *réalisation imaginaire de l'irréalisable* ».

Par ailleurs, Sartre me paraît bien sévère pour ceux qui ont soutenu que, du point de vue de l'art, il y avait intérêt à n'évoquer un événement qu'après avoir pris un certain recul. Certes, cette opinion, qui éveille son ironie, n'a pas valeur de loi, mais elle ne paraît pas tellement absurde quand on réfléchit à la genèse de deux des plus grands romans du XIXe siècle. Ce que la guerre pouvait fournir à Tolstoï dans le présent on le voit par les *Récits de Sébastopol*. Ce qu'elle était capable de lui inspirer, après vingt années de « temps perdu », on le découvre en lisant *la Guerre et la Paix*. Et Stendhal n'a écrit *la Chartreuse* que dans les dernières années de sa vie.

Sartre soutient que les écrivains qui l'ont précédé ont employé une « *technique romanesque hostile à une vue historique de la Société* » : à savoir, la technique de la génération de Maupassant (toujours) et de la génération antérieure. Quand on songe à Balzac, Zola et Proust la proposition étonne.

Dans le détail même, beaucoup d'affirmations de Sartre paraissent aventureuses. Il avance que, pour le monologue intérieur, Larbaud s'est *réclamé* de Joyce, mais inspiré de Dujardin. Qu'il se réfère à la préface que Larbaud a écrite pour *Les Lauriers*

sont coupés. Il en retirera sans doute une vue assez différente.

Quant à cette idée, essentielle aux yeux de Sartre, que nos « aînés » n'ont jamais cherché dans leurs romans qu'à *faire part* des émotions de leurs personnages et non à les *communiquer* (parce qu'ils se plaçaient toujours au point de vue du passé, tandis que lui, Sartre, et quelques autres, se placent au point de vue du présent), elle paraît paradoxale. Les gloses qu'on peut lire à ce sujet dans les *Temps Modernes* sont ingénieuses. Mais elles ne doivent pas nous détourner de la question essentielle, la question qui peut trancher le débat : « Est-ce que réellement les romanciers de 1840 à nos jours ne nous ont fait ressentir que des émotions misérables, des larves d'émotions comparées à celles qu'ont suscitées en nous les quelques, les très rares œuvres qui, d'après Sartre, « font l'histoire » (Hemingway par exemple) ? » Il appartient à chaque lecteur de répondre.

***

— *Travaux de l'Action Populaire* (août). Étude de H. Chambre sur *Le Communiste en face de la Démocratie*. « *Le Marxisme veille aux intérêts permanents des travailleurs* », dit P. Henri. Mais ces intérêts qui les apprécie ? Les chefs. L. Blum a raison de dire que le communisme est « *une élite dirigeante entraînant les masses populaires à des fins à peine connues d'elles.* » — Étude de G. Robinot Marcy sur *Les diverses minorités cégétistes*. Elles sont profondément méprisées par les « staliniens ». Numériquement, elles ne sont pas très importantes, mais certaines groupent des militants qui pourraient fournir des cadres. « *Que dans les rangs des syndiqués un mouvement de mécontentement se fasse jour contre la dictature communiste dans les syndicats, les récentes élections à la Sécurité sociale l'ont montré.* »

M. T.

LES DÉCORS de "PELLEAS ET MÉLISANDE"

La querelle suscitée par la nouvelle présentation de *Pelléas et Mélisande* à l'Opéra-Comique, dans les décors et avec les costumes de Mme Valentine Hugo, a été assez brève, ce nouveau spectacle n'ayant eu lieu qu'en extrême fin de saison. Elle n'en a pas pour cela été moins violente.

Le reproche dominant se réduit à ceci : *Mme Valentine Hugo a fait du Maeterlinck, non du Debussy, qu'elle a d'ailleurs trahi.* Reste à savoir ce qu'a voulu faire Debussy lequel, ainsi qu'on sait, a peiné dix ans de sa vie sur le poème de Maeterlinck.

Le second reproche a tout de même plus de force, car il s'appuie sur une observation en partie exacte : *Mme Valentine Hugo a replongé l'ouvrage dans son époque, elle a fait « symboliste » et « 1900 »*. Reste à prouver qu'il est plus meurtrier de replonger un ouvrage dans le style de son temps que de le moderniser ; je ne sache pas qu'il y ait de critères en ces domaines.

Ce drame où le destin joue le premier rôle, où se mêlent un bouleversant réalisme humain et une irréelle magie de légende et de rêve, se trouve placé par le rideau de scène sous le signe d'un bel adolescent aux yeux profonds et dont la main droite soutient un vase d'où l'eau coule : c'est là, suivant les anciens atlas, la figure même du onzième signe céleste, le Verseau, qui, au dire de Debussy, dominait l'horoscope de Pelléas et de Mélisande. Cette eau qui se répand, ce sont les flots du Destin que va invoquer si souvent Arkel.

Suivant Debussy, Mélisande s'est échappée du château de Barbe-Bleue. Elle s'est égarée dans les forêts enchantées de la Basse-Bretagne aux lisières desquelles, en bordure de la mer, s'étendent les domaines et se dressent les palais d'Allemonde. Cette forêt de légende, cette « vieille forêt sans lumière » est fort inquiétante, elle fait un peu peur : Golaud lui-même, chasseur chevronné, s'y est perdu aussi, et il dit avec un peu d'effroi : « On ne sait pas ce qu'il y a ici... toute la nuit. » Madame Valentine Hugo a traité ce décor dans un style de tapisserie qui contribue à éveiller cette atmosphère de « fond des temps », de royaume où l'on ne voit « que l'envers des destinées ».

Le château : déjà y est morte la première femme de Golaud ; on y a souci « de vieilles guerres, de longues haines » ; le père y agonise ; et surtout, il va s'y dérouler la tragédie que l'on sait ; enfin, suivant le mot de Debussy, « on y remue des catastrophes ». Le plafond de l'appartement est fait de gros nuages sous lesquels Madame Valentine Hugo a imaginé un décor où le

vieux philosophe de Rembrandt ne serait pas déplacé et où le vieil Arkel est tout à son aise pour agiter les lourds problèmes de destinée qui lui sont chers.

C'est une immense toile d'araignée qui domine le troisième décor. *Devant le château*, en vue d'une mer plombée et sournoise. Un filet de mélancolie, impalpable comme celui de l'araignée, descend en effet inexorablement sur cette scène, l'enveloppe silencieusement mais irrésistiblement.

Le décor de la fontaine est un de ceux qui ont été le plus souvent reproduits dans la presse ; c'est aussi l'un de ceux qui ont été l'objet des critiques les plus nombreuses : quelqu'un n'a-t-il pas vu, dans les ailes de chauve-souris qui surmontent la vasque de la fontaine, des ramures symbolisant l'infortune dont Golaud allait être victime ! Cette décoration, en vérité peu employée mais que l'on rencontre cependant au-dessus de certaines fontaines baroques, n'est nullement déplacée, s'agissant des vieilles fontaines qui dorment à l'ombre des étranges jardins d'Allemonde.

La chambre où l'on « découvre Golaud étendu sur son lit » est celle d'un vieux chasseur ; elle est encombrée de boucliers, d'armes, de peaux de bêtes. Et toujours pèsent les menaces comme de gros nuages ; mais elles se précisent, et déjà dans ces nuages du plafond, on distingue, comme une nébuleuse en formation, l'anneau fatal qui luit doucement, cette bague dont Golaud ne veut pas dire ce qu'elle est, ni d'où elle vient, mais à laquelle ses paroles donnent une force aussi mystérieuse.

La tour célèbre d'où Mélisande laisse tomber sa chevelure est poétisée ici par des enveloppements d'ondes qui s'écoulent de son sommet. Ce décor n'a été discuté avec raison et sérieux que par suite de sa plantation, laquelle est d'ailleurs la même que celle qui fut employée pendant près de vingt ans sans qu'aucun chanteur ni aucun critique s'avisât de s'en plaindre.

La terrasse est bien, comme le voulait Debussy, « pleine de soleil, mais du soleil baigné par notre bonne mère la mer ». Mais dans cette lumière toute blanche de midi breton, qui tombe à pic sur le rivage, rôdent encore « les soleils noirs de la mélancolie ». A un ami Debussy écrivait : « ... quelque chose de gris, humide et lourd, de quoi déprimer un chêne... Vous m'avouerez qu'on ne peut vivre en entendant ces harmonies là tous les jours ». Et il transcrit dans cette lettre les accords qui étoilent de noir cette scène de la sortie des souterrains.

On a reproché au décor final de la mort de Mélisande son manque de réalisme, dans l'ensemble comme dans le détail. Madame Valentine Hugo l'a en effet stylisé au maximum, ce qui n'est contraire ni au texte, ni aux indications de scène de la partition, non plus, semble-t-il, qu'à l'esprit de Debussy qui tenait si peu au réalisme qu'il avait un instant songé à mettre sur la scène un groupe d'orchestre, désirant, écrivait-il, « une mort de toute sonorité ».

Par conséquent, décors inhabituels sans doute, mais où Madame Valentine Hugo se retrouve en parfait accord avec Maeterlinck et Debussy sur les plans humain, magique, poétique.

CLAUDE ROSTAND.

* CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE *

※ PETIT GUIDE DE L'AUDITEUR DE MUSIQUE ※

par Jean CHANTAVOINE
(1 vol. 287 p. Plon Éd.)

Cet ouvrage ne se pique ni d'instruire les auditeurs, ni de les diriger : il souhaite pourtant donner des vues plus justes aux auditeurs de la Radio : cela n'est peut-être pas impossible pour ceux aux yeux desquels la connaissance se compose d'une collection d'étiquettes sur des flacons vides. L'avant-propos rassemble des notions justes et utiles ; mais les notices, quoique sommaires, n'excluent pas les erreurs ou les lacunes essentielles : absence du nom de Victoria à la page XXIX : les *Nocturnes*, de Debussy, datés de 1909 et d'avant *Pelléas*, au lieu de 1899 : comparaison plus que discutable de Verlaine et de Moussorgsky : interprétation fausse de la *Pavane pour une Infante défunte :* Golliway (!) pour Golliwog : oubli du nom de Debussy comme orchestrateur des *Gymnopédies :* notice sans pénétration touchant Ravel. Je veux bien qu'on ne se pique pas de « diriger » ; mais pourquoi alors s'intituler « Guide » ?

G. J.-A.

ŒUVRES COMPLÈTES ※ D'ERNEST RENAN ※

La Maison Calmann-Lévy entreprend la publication, sous un format commode, des œuvres complètes d'Ernest Renan. Papier léger, volumes reliés — ces ouvrages se présentent un peu comme les livres de la *Pléïade*. Le premier tome qui comporte plus de mille pages mais n'est pas plus volumineux qu'une *Chartreuse de Parme* groupe les *Questions Contemporaines*, la *Réforme Intellectuelle et Morale*, *Dialogues et Fragments Philosophiques*, *Discours et Conférences*. La sagesse coule de chaque page à pleins bords. Au moment où les journaux sont remplis des discours prononcés à Tréguier en l'honneur d'Ernest Renan, on cueillera avec plaisir, parmi les milliers d'autres, cette phrase, d'un discours qui fut aussi prononcé en Bretagne, mais par Ernest Renan, celui-là. « *Pour moi, j'aime mieux la superstition que le fanatisme.* » Il est dommage que cette opinion ne soit pas partagée par tous nos contemporains. Elle les rendrait plus aimables — à commencer par quelques-uns de ceux, qui, se croyant parés d'une robe d'innocence, élevaient l'autre jour leur coupe en l'honneur d'Ernest Renan, à Tréguier

M. T.

※ ※ EXPLICATION ※ ※ DE L'ALLEMAGNE ACTUELLE

par Adrien de Meeus
(Maréchal)

Il semble qu'aucun des aspects de l'Allemagne éternelle, ni aucun des problèmes qu'avec plus de gravité et d'urgence que jamais son existence soulève dans l'Europe d'aujourd'hui n'aient échappé à l'investigation ou, pour mieux dire, à l'examen critique du voyageur, doublé d'un historien, qu'est l'écrivain belge Adrien de Meeüs. Il a, pour composer cette somme, utilisé non seulement son expérience personnelle d'un pays où il séjourna à différentes époques, mais aussi sa connaissance approfondie de son passé. Le livre, dont le plan est parfois un peu confus, est écrit dans une langue souple et précise, et avec un souci d'impartialité qui n'est pas son moindre mérite. Sans doute l'auteur ne dissimule-t-il aucun des défauts si évidents de ce peuple (Ilya Ehrenbourg a pu dire qu' « il n'y a de bon Allemand qu'un Allemand mort »), mais il s'efforce de les expliquer, en insistant sur les différences essentielles qui les séparent de ses voisins, particulièrement des Français, et qui sont la cause de tous leurs malentendus.

La partie, à mon sens, la plus originale de l'ouvrage est celle où il analyse tout ce que Hitler doit à ses devanciers, à Frédéric et à Bismarck comme à la France de Louis XIV et de Napoléon, et où il démontre que si le « Führer », malgré la supériorité technique de son armée, a finalement perdu la guerre, c'est pour n'avoir pas su choisir entre les deux pôles contradictoires de la politique germanique à travers les siècles : centralisation et expansion.

JACQUES DE RICAUMONT.

LA SYMBOLIQUE DE RIMBAUD

par M. Jacques Gengoux
(Collection Neptune-La Colombe).

Ces pages ne visent pas à reproduire, » dans les détails de leur évolution » et de leurs sources, la vie et » l'œuvre de Rimbaud. Sorte de coupe » transversale, elles choisissent un mo- » ment — le principal du reste — de son » expérience poétique : les trois mois qui » précèdent le départ de Charleville pour » Paris, en septembre 1871.

» Nous nous limiterons aux pièces les » plus connues : *Lettre du voyant, Les* » *Poètes de sept ans, Ce qu'on dit au Poète* » *à propos de Fleurs, Bateau Ivre, Les* » *Voyelles*, ne recourant aux autres œu- » vres du poète que dans la mesure où » elles sont nécessaires pour assurer une » juste perspective aux pièces que nous » analysons. »

Ainsi nous avertit l'auteur d'un ouvrage qui vient, en 225 pages de gloses sur cinq poèmes de Rimbaud, encombrer le chemin familier nous menant à ces lueurs angéliques et sulfureuses de *La Saison en Enfer* et des *Illuminations*. Si dévot qu'il soit à la nouvelle religion rimbaldienne, il est à craindre que M. Jacques Gengoux n'en soit pas un bon prêtre. Il se livre sur de l'ineffable à un travail de bénédictin qui serait mieux employé sur des textes n'échappant pas comme ceux-ci, précisément, à certaine analyse. C'est obscurcir le cas du poète du *Bateau ivre* que de le vouloir ainsi clarifier ; c'est ne pas le sentir vraiment, que de chercher à l'expliquer avec un tel renfort d'allusions esthétiques, philosophiques, littéraires, bref avec un tel pédantisme ingénu et soucieux avant tout, semble-t-il bien, de se mettre à la mode, même de renchérir sur elle.

M. P.

L'HELLÉNISME AUX INDES

La pensée grecque a-t-elle, au cours des siècles, pris un contact certain avec la pensée de l'Inde? Ces deux courants de pensée ont-ils réagi l'un sur l'autre et se sont-ils influencés? On peut y répondre par l'affirmative. Emile Bréhier lui-même, en étudiant les théories de Plotin, a été conduit, nous dit-il, « *à rechercher la source de la philosophie de Plotin plus loin que l'Orient proche de la Grèce, jusque dans la spéculation religieuse de l'Inde.* » D'autre part, *Les questions de Milinda* nous ont laissé la preuve écrite de cette prise de contact. Ce livre bouddhique a été écrit dans le courant du IIe siècle de notre ère. Il met en scène, à la cour hellénique du roi Ménandre, au Penjab, des penseurs de la Grèce et des sages de l'Inde, qui viennent s'y affronter et discuter entre eux, se poser des questions et se faire part de leurs idées communes sur la métaphysique, l'existence de l'âme et la métempsychose. La forme même de ces entretiens rappelle celle que Platon et Xénophon ont su donner aux dialogues qu'ils ont signés de leur nom.

Aujourd'hui, c'est un des plus grands penseurs de l'Inde contemporaine, Ihrî Aurobindo, qui nous envoie une nouvelle exégèse de la pensée d'Héraclite. Son petit traité, si léger de matière, mais si lourd de substance, surprend par la lumière que peut jeter sur la profondeur, parfois obscure, de la pensée d'Héraclite, une âme encore tant imprégnée des disciplines millénaires de la sagesse hindoue. Les analogies que Ihrî Aurobindo établit entre la conception héraclitéenne du Feu et celle que les Hindous se faisaient d'Agni, la façon dont il éclaire par les Védas et les Upanishads les idées du sage d'Ephèse sur le devenir, sur les cycles du monde, sur l'unité et la multiplicité, sur l'Un suprême, sur les rapports de la philosophie et de la religion, sur la nécessité, enfin, de rendre effective et vivante la vérité découverte en l'incorporant dans la pratique de notre vie quotidienne sont d'un intérêt capital. Signalons aussi, sans parler de la juste critique de la négation nietzschéenne de l'être, la subtile acuité avec laquelle Ihrî Aurobindo différencie la théorie héraclitéenne de l'éternel écoulement des choses, de celle que devait soutenir, à propos de leur impermanence, la doctrine bouddhique. (*Héraclite*, par Shrî Aurobindo, Maisonneuve, Paris.)

MARIO MEUNIER

MON PÈRE M'A DIT...

par Elliot Roosevelt *(Flammarion)*.

— L'auteur est le fils du Président Roosevelt. Pour diverses raisons, il a été attaqué dans son pays et beaucoup d'Américains estiment que les affirmations contenues dans cet ouvrage ne doivent être considérées qu'avec une extrême prudence. Si on les prend au pied de la lettre, on doit en conclure 1° que le Président avait de stupéfiantes illusions sur l'aptitude à l'autonomie des peuples « protégés » ou colonisés. Un entretien qu'il eut avec le Sultan du Maroc est, de ce point de vue, particulièrement significatif; 2° qu'il eut des illusions non moins considérables et non moins dangereuses, sur la bonne foi, le libéralisme et la modération des Russes; 3° qu'il considérait de Gaulle comme un aspirant dictateur. A propos du gouvernement qu'il convenait d'instaurer en France après la libération, Roosevelt aurait dit (pendant la conférence de Casablanca) : « *De Gaulle est convaincu, profondément convaincu qu'il devrait être le juge unique et discrétionnaire pour décider qui devra participer ou non à tout gouvernement provisoire.* »

M. T.

PHILOSOPHIE DU LOYALISME

traduct. J. Morot-Sir
par Josiah Royce
(Paris, Aubier, 1946, in-12°, 256 p.)

Fort bien traduite, malgré le choix malheureux du titre (pourquoi ne pas conserver le titre original, plus humain ou plus simple, *Philosophie de la loyauté*?), la grande œuvre de Royce, publiée à New-York en 1908, diffuse en France l'une des plus nobles réflexions morales de ce temps.

Retrouvant, sous des termes nouveaux, l'inspiration de la charité chrétienne, Royce fait de la loyauté pour la loyauté le principe de toute moralité humaine, et la seule cause à laquelle un homme puisse se dévouer sans nuire à aucun autre. La vraie tâche morale consiste à faire en sorte qu'il y ait plus de loyauté dans le monde, à rendre les hommes plus loyaux, et à manifester ainsi la réalité d'une unité supra humaine de la vie dans les actes accomplis par chaque individu. Car la loyauté, c'est, sans doute, le dévouement volontaire, intégral et effectif d'une personne à une cause, mais c'est aussi la volonté de

croire en quelque chose d'éternel et la décision d'exprimer cette foi dans la vie pratique. La loyauté concilie ainsi l'autonomie personnelle et la présence d'un bien absolu.

Que serait, en effet, la loyauté sans l'inspiration religieuse qui l'emplit, sinon une forme vide, une bonne volonté kantienne débarrassée de tout rigorisme? Mais que représente cet appel à l'Éternel dans notre monde de déloyauté, où les idéaux divins ont pris figure humaine, trop humaine, où la loyauté, lorsqu'on la rencontre, se voue indifféremment à des causes bonnes, à des causes mauvaises ou à des causes incohérentes.

La philosophie de la loyauté offre à la méditation le témoignage sincère, mais combien inefficace, d'un homme généreux. Réconfort amer, si la générosité de chaque homme forme, au hasard des vocations individuelles, le seul principe de sa moralité.

R. P.

HENRY BECQUEREL ET LA DÉCOUVERTE DE LA RADIOACTIVITÉ

par Albert Ranc (*Édit. de la Liberté*)

La fameuse dynastie scientifique des Becquerel se compose de Antoine-César Becquerel (1788-1878), nommé professeur au Muséum national d'Histoire naturelle en 1838, de son fils Edmond Becquerel (1820-1891), de son petit-fils Henri Becquerel (1852-1908) et de son arrière petit-fils Jean Becquerel ; tous trois occupèrent successivement la chaire de leur père, grand-père et arrière grand-père.

Henri Becquerel, le troisième de la famille, a découvert la radioactivité le 1er mars 1896. Une biographie détaillée de sa vie, les étapes de sa découverte, son importance, font l'objet du présent volume.

A la suite de l'étude de l'action de la décharge électrique sur les substances phosphorescentes, Antoine-César et Edmond Becquerel furent conduits à un examen approfondi des sels d'uranium. Grâce à la conjugaison des travaux d'Antoine-César et d'Edmond Becquerel, de Plukker, de Hittorf de Goldstein, de Roentgen, et de ses propres travaux H. Becquerel fut orienté vers la prodigieuse découverte de la radioactivité : les sels d'uranium émettent continuellement des radiations (rayons uraniques ou rayons de Becquerel) invisibles qu'ils soient ou non exposés à la lumière ; elles impressionnent les plaques photographiques, traversent les corps opaques et déchargent les corps électrisés. Sur le conseil de H. Becquerel, Pierre et et Marie Curie commencèrent leurs travaux sur la radioactivité. Le 14 juin 1900, Marie Curie proclamait que les recherches sur les substances radioactives avaient pour origine la découverte des rayons uraniques, par Becquerel.

Henri Becquerel fut élu à l'Académie des Sciences à 36 ans, le 27 mai 1889 ; le 10 décembre 1903 il recevait le prix Nobel (qu'il partageait avec Pierre et Marie Curie) ; le 29 juin 1908 il était élu secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences pour la section des sciences physiques. A la suite d'une brève maladie, il expira au Croisic le 24 août 1908.

A. T.

LA FABULATION PLATONICIENNE

par Pierre-Maxime Schuhl

(*Presses universitaires, 1947, in-8°, 128 p.*)

Quelque techniques que soient les études de P.M. Schuhl, il convient de les signaler ici, car elles peuvent rendre autant de services aux curieux qu'aux chercheurs.

Tout d'abord, en effet, en quelques pages très précises, l'auteur décrit l'état des recherches et fait le point des problèmes suscités par la philosophie platonicienne : chaque étudiant de Platon ne pourra manquer d'en tirer le plus grand profit.

Ensuite viennent toute une série d'études consacrées aux divers mythes platoniciens, destinées à en préciser le sens et surtout à en expliquer l'apparition avec autant d'ingéniosité que d'érudition. Unissant sa science d'historien à ses préoccupations de philosophe du machinisme, M. Schuhl s'intéresse tout particulièrement aux mythes inspirés par des procédés techniques ou par des machines. Il se plaît à montrer comment l'esprit humain, usant volontiers d'analogie, transpose dans un domaine métaphysique, pour y expliquer ses vues, les mécanismes dont l'usage lui est familier. Ainsi, lorsque Platon, dans *le Politique*, évoque en un mythe célèbre le mouvement de l'Univers, il semble avoir constamment en vue la rotation du fuseau dont les fileuses de Grèce ont conservé l'usage jusqu'à nos jours.

R. P.

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(*Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard et Claude Tolmer.*)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5360-8-47